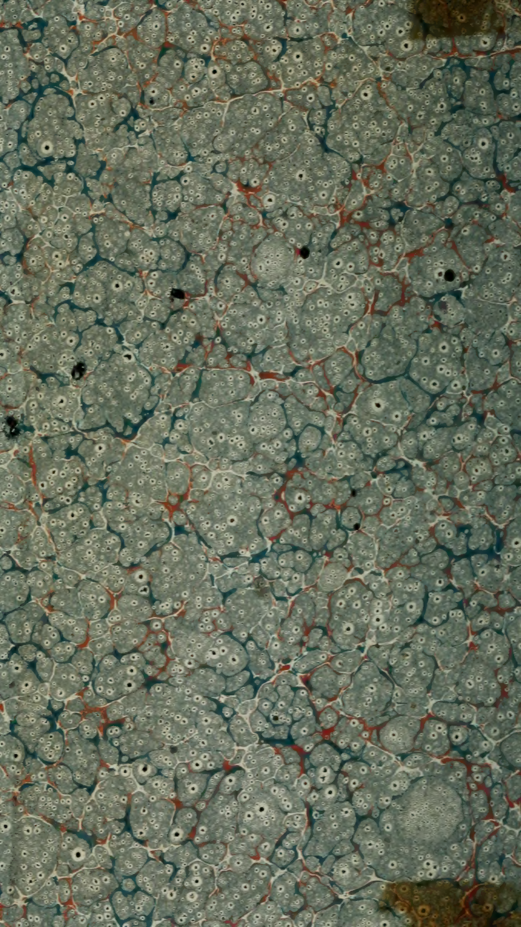
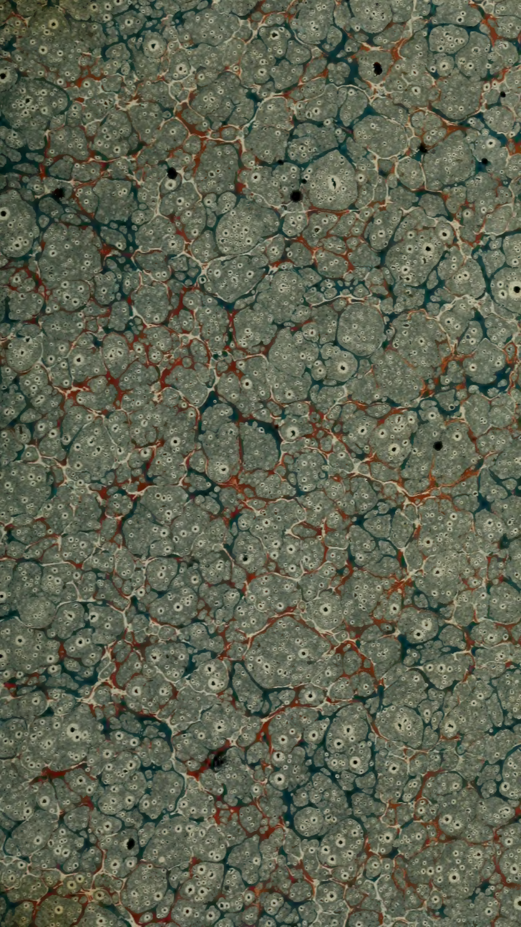






350 —
les 5 Vols —

GÉNIE
DU CHRISTIANISME.

Se trouve à LYON,

Chez BALLANCHE père et fils, aux halles de la Grenette;

Et à PARIS,

Chez MIGNERET, Imprimeur, rue du Sépulcre, faubourg Saint-Germain, N.° 28.



la Religion Chrétienne civilisant les Nations Gothiques.

GÉNIE DU CHRISTIANISME,

OU

BEAUTÉS

DE

LA RELIGION CHRÉTIENNE;

PAR

FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND.

Chose admirable ! la religion chrétienne qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.
MONTESQUIEU, *Esprit des Lois*, liv. 24, ch. 3.

QUATRIÈME ÉDITION.

TOME I.

A LYON,
De l'Imprimerie de BALLANCHE père et fils, aux halles de la Grenette.

AN XIII. — 1804.

AVERTISSEMENT

Des Editeurs propriétaires de l'Édition in-18 *du* Génie du Christianisme.

Il n'y a guère plus de deux ans que le Génie du Christianisme a paru, et les éditions de cet ouvrage ont déjà été si multipliées, qu'on s'en rappelle difficilement la date et le format : nous en donnerons ici le catalogue, pour montrer ce qui distingue la nôtre de celles qui l'ont précédée.

La première édition parut au mois de germinal an 10 (*avril* 1802), en cinq volumes *in*-8.°

Vers le mois de juillet de la même année, un Libraire d'Avignon en publia une contrefaçon en 4 volumes *in*-8.° ; elle portait en titre : *Nouvelle Edition, à laquelle on a inséré les Notes for-*

mant l'appendice à la fin de chaque volume.

Pour ne pas ruiner le contrefacteur, M. de Chateaubriand eut l'indulgence de s'arranger avec lui, et de reconnaître cette édition frauduleuse, comme *seconde* édition de son ouvrage.

Le Libraire Migneret donna avec nous, au mois d'avril 1803, la véritable seconde édition, en 2 gros volumes *in*-8.°, avec la *Défense du Génie du Christianisme*, qui formait une petite brochure de 64 pages.

Quelques mois après la publication de cette seconde édition, les mêmes Libraires mirent en vente deux nouvelles éditions, l'une en 4 volumes *in*-8.°, l'autre en 4 volumes *in*-4.°, toutes deux sur papier vélin, et ornées de neuf gravures avant la lettre.

Ces cinq éditions furent suivies en peu de temps, et toujours dans l'année 1803, d'une sixième édition ne portant que le titre de troisième édition, parce que la contrefaçon légitimée, et les deux éditions de luxe, s'intitulaient seulement *Nouvelles Editions.*

Cette troisième édition, en 4 volumes *in*-8.°, imprimée sur papier fin, avec des caractères neufs, et sans gravures, est la plus belle des éditions communes. Elle a été promptement épuisée.

Après celle-ci, a paru au mois d'avril de cette année 1804, l'*Abrégé du Génie du Christianisme, à l'usage de la Jeunesse*, 2 volumes *in*-12, à Paris. La Société typographique de Paris en est propriétaire. On a retranché de cette édition les deux épisodes de *René* et d'*Atala*, et la plus grande partie de la poétique du Christianisme.

Il a donc paru jusqu'à présent six éditions complètes du Génie du Christianisme, et une abrégée.

Celle que nous donnons aujourd'hui est la septième complète dans l'ordre réel des éditions, et la quatrième en titre. L'Auteur nous en a cédé la propriété. Le Génie du Christianisme est un de ces livres qu'on aime à lire à la campagne, et qu'on porte volontiers à la promenade ; c'est ce qui nous a déterminés à choisir le format *in*-18. Nous n'avons rien négligé, d'ailleurs, pour rendre cette édition agréable au public.

Elle est divisée de manière que chaque volume contient, pour ainsi dire, un sujet particulier.

Le premier volume renferme ce qui a rapport aux Dogmes et aux Mystères du Christianisme.

Le second est occupé par les preuves de l'existence de Dieu, tirées des merveilles de la nature.

Le troisième, qui ouvre la poétique, contient l'examen des effets du Christianisme dans les caractères du drame et de l'épopée.

Le quatrième est rempli par le livre des Passions, et par l'histoire de René. Ce même volume est aussi consacré à la poésie de la mythologie, et aux beautés de l'Ecriture.

Le cinquième offre tout ce qui concerne les arts, la philosophie, l'histoire et l'éloquence.

Le sixième renferme *Atala*, précédée du livre des *Harmonies de la Religion et de la Nature*, qui lui sert de préface, comme le livre des Passions en sert à René.

Le septième contient les cérémonies du Culte, et l'histoire des Ordres religieux.

Le huitième enfin offre le tableau des Missions et de la Chevalerie : il est terminé par le tableau

général des services que le Christianisme a rendus à l'homme et à la société.

Atala et le Génie du Christianisme ayant donné lieu à une controverse qui a divisé l'Europe (1) littéraire, il en est résulté une foule d'écrits polémiques, parmi lesquels se trouvent des morceaux précieux. Nous en avons formé un neuvième volume, terminé par la propre Défense de l'auteur. Ce sont les pièces du procès, d'après lesquelles chacun pourra se déterminer. Il n'y a personne qui ne soit charmé de trouver dans notre édition les jugemens de MM. de Fontanes, Geoffroy, Clément, de Bonald, Dussaulx, Boulogne, Morellet, Ginguené, etc.

A la suite de cet Avertissement, on trouvera toutes les Préfaces des

---

(1) Atala était devenu un nom de parti en Angleterre : on disait *Ataliste*.

différentes Editions d'Atala et du Génie du Christianisme, qui n'avaient point encore été réunies. Nous avons encore obtenu de M. de Chateaubriand, la permission d'ajouter à notre édition son morceau sur la Fête-Dieu de Lyon (1), et sa lettre sur Rome, adressée à M. de Fontanes : on les trouvera à la fin du quatrième volume. Ces deux excellentes pièces auraient été placées plus convenablement dans les notes; mais comme l'impression de l'ouvrage étoit trop avancée lorsque l'idée de les recueillir nous est venue, nous avons cru devoir les insérer à la fin du volume qui, par la division des matières, comportait le mieux cette addition.

Pour ne rien laisser à désirer au lecteur, notre dessein était de donner ici une liste exacte des traductions

(1) Dans le n.° 104 du Mercure, an 11, mois de messidor.

d'Atala et du Génie du Christianisme. Nous avons écrit dans les pays étrangers pour nous procurer ces traductions; mais elles ne nous sont pas encore parvenues. Voici seulement la note de celles dont nous avons connaissance.

EN ANGLAIS.

Trois traductions d'Atala : la première imprimée à Londres en 1801, chez Spilsbury Snow-Hill ; la seconde, ornée de jolies gravures, imprimée en 1802 à Londres, chez Robinson; la troisième imprimée à Philadelphie en Amérique : nous ne la connaissons que par les gazettes. Au moment où les hostilités ont recommencé entre la France et l'Angleterre, on attendait à Londres la traduction du Génie du Christianisme, qui devait être publiée par deux Professeurs de l'Université de Cambridge.

Nous nous rappelons en outre,

que M. de Chateaubriand nous a dit avoir eu entre les mains le manuscrit d'une autre traduction anglaise de cet ouvrage, que le traducteur avait eu la politesse de lui soumettre avant de la livrer à l'impression. Elle doit avoir paru à présent.

En Italien.

Quatre traductions d'Atala : la première par M. Blanvillain, traducteur de Paul et Virginie, imprimée à Paris en 1801.

La seconde, par l'Abbate L. I. T., imprimée à Venise en 1803.

La troisième, par P. L. Constantini, imprimée à Berlin en 1802, et dédiée à la duchesse d'Yorck et d'Albany.

La quatrième doit avoir paru cet hiver chez Piatti, Libraire à Florence. Elle commence un Recueil de traductions de Romans.

La traduction italienne du Génie du Christianisme a été entreprise à Pise en 1802, chez la *Società letteraria*. On l'attribue au Docteur Rosini. Les deux premiers volumes ont paru. Elle se continue.

En Allemand.

Deux traductions d'Atala : l'une par M. Cramer, imprimée à Leipsick en 1802.

Nous n'avons pu encore nous procurer la seconde.

Le Génie du Christianisme, traduit en allemand, en 4 vol. *in*-8.°, avec des remarques par le Docteur Ch. Venturini, a paru à Munster en 1803. Le Catalogue de la Foire de Leipsick de cette année, en annonce une nouvelle traduction allemande.

Il y a de plus une traduction hongroise d'Atala, imprimée à Presbourg, avec le texte à côté; une traduction polonaise, une suédoise

et une hollandaise. La traduction en grec moderne du même ouvrage, a été faite à Rome; elle doit s'imprimer à Venise. Atala et le Génie du Christianisme ont paru à Moscou en russe.

En Espagnol.

Deux traductions d'Atala. Nous n'en connaissons qu'une par M. Robinson, imprimée à Paris en 1801. La seconde a été imprimée en Espagne. Il a aussi paru une traduction portugaise de cet épisode, à Lisbonne.

Quoiqu'on nous ait assuré que la traduction du *Génie du Christianisme* existe dans les deux langues, nous n'en sommes pas encore assez sûrs pour les ajouter à cette liste. Au reste, nous nous occupons à rassembler les diverses traductions, et nous espérons qu'on les trouvera à notre Librairie avant la fin de l'année.

Quant à la partie typographique de la présente Edition, nous y

avons donné tous nos soins. Les gravures dont elle est ornée, la beauté du papier et le nombre des volumes auraient pu nous autoriser à en porter le prix beaucoup plus haut, si nous n'avions été guidés dans cette entreprise, moins par des motifs d'intérêt, que par le désir de servir à répandre de plus en plus un ouvrage qui a déjà été si utile.

BALLANCHE père et fils.

PRÉFACES

PRÉFACES.

PRÉFACE de la première Edition d'Atala.

On voit par la lettre précédente (1), ce qui a donné lieu à la publication d'*Atala* avant mon ouvrage sur le *Génie*

(1) La lettre dont il s'agit ici, avait été publiée dans le Journal des Débats et dans le Publiciste ; la voici.

« CITOYEN, dans mon ouvrage *sur le Génie du Christianisme*, ou *les Beautés de la Religion chrétienne*, il se trouve une partie entière consacrée à la *poétique du christianisme*. Cette partie se divise en quatre livres : poésie, beaux-arts, littérature, harmonies de la religion avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain. Dans ce livre, j'examine plusieurs sujets qui n'ont pu entrer dans les précédens, tels que les effets des ruines gothiques comparées aux autres sortes de ruines, les sites des monastères dans la solitude, etc. Ce livre est terminé par une anecdote extraite de mes voyages en Amérique, et écrite sous les huttes mêmes des Sauvages ; elle est intitulée : *Atala*, *etc.* Quelques épreuves de cette petite histoire s'étant trouvées égarées, pour prévenir un

du Christianisme, dont elle fait partie. Il ne me reste plus qu'à rendre compte de la manière dont cette histoire a été composée.

J'étais encore très-jeune, lorsque je conçus l'idée de faire l'*épopée de l'homme de la nature*, ou de peindre les mœurs des Sauvages, en les liant à quelque événement connu. Après la découverte de l'Amérique, je ne vis pas de sujet plus intéressant, sur-tout pour des Français, que le massacre de la colonie des Natchez à la Louisiane, en 1727. Toutes les tribus indiennes conspirant, après deux siècles d'oppression, pour rendre la liberté au Nouveau-Monde, me parurent offrir un sujet presqu'aussi heureux que la conquête du Mexique. Je jetai quelques fragmens de cet ouvrage sur le papier, mais je m'apperçus bientôt que

---

accident qui me causerait un tort infini, je me vois obligé de l'imprimer à part, avant mon grand ouvrage.

» Si vous vouliez, citoyen, me faire le plaisir de publier ma lettre, vous me rendriez un important service.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

je manquais des vraies couleurs, et que si je voulais faire une image semblable, il fallait, à l'exemple d'Homère, visiter les peuples que je voulais peindre.

En 1789, je fis part à M. de Malsherbes du dessein que j'avais de passer en Amérique. Mais désirant en même temps donner un but utile à mon voyage, je formai le dessein de découvrir par terre le *passage* tant cherché, et sur lequel Cook même avait laissé des doutes. Je partis, je vis les solitudes américaines, et je revins avec des plans pour un second voyage, qui devait durer neuf ans. Je me proposais de traverser tout le continent de l'Amérique septentrionale, de remonter ensuite le long des côtes, au nord de la Californie, et de revenir par la baie d'Hudson, en tournant sous le pôle (1). M. de Malsherbes se chargea de présenter mes plans au Gouvernement; et ce fut alors qu'il entendit les premiers fragmens du petit ouvrage que je donne

(1) M. Mackensie a depuis exécuté une partie de ce plan.

aujourd'hui au public. La révolution mit fin à tous mes projets. Couvert du sang de mon frère unique, de ma belle-sœur, de celui de l'illustre vieillard leur père, ayant vu ma mère et une autre sœur pleine de talens, mourir des suites du traitement qu'elles avaient éprouvé dans les cachots, j'ai erré sur les terres étrangères, où le seul ami que j'eusse conservé, s'est poignardé dans mes bras. (1)

---

(1) Nous avions été tous deux cinq jours sans nourriture.

Tandis que ma famille était ainsi massacrée, emprisonnée et bannie, une de mes sœurs, qui devait sa liberté à la mort de son mari, se trouvait à Fougères, petite ville de Bretagne. L'armée royaliste arrive; huit cents hommes de l'armée républicaine sont pris et condamnés à être fusillés. Ma sœur se jette aux pieds de M. de la Roche-Jacquelin, et obtient la grace des prisonniers. Aussitôt elle vole à Rennes, se présente au tribunal révolutionnaire avec les certificats qui prouvent qu'elle a sauvé la vie à huit cents hommes, et demande pour seule récompense qu'on mette ses sœurs en liberté. Le président du tribunal lui répond : *Il faut que tu sois une coquine de royaliste que je ferai guillotiner, puisque les brigands ont tant de déférence pour*

De tous mes manuscrits sur l'Amérique, je n'ai sauvé que quelques fragmens, en particulier *Atala*, qui n'était elle-même qu'un épisode des *Natchez*. *Atala* a été écrite dans le désert, et sous les huttes des Sauvages. Je ne sais si le public goûtera cette histoire, qui sort de toutes les routes connues, et qui présente une nature et des mœurs tout-à-fait étrangères à l'Europe. Il n'y a point d'aventures dans Atala. C'est une sorte de poëme (1), moitié descriptif, moitié dramatique : tout consiste dans la peinture de deux amans qui marchent et causent dans la solitude, et dans le tableau des troubles de l'amour, au milieu du calme des

---

toi. D'ailleurs, la république ne te sait aucun gré de ce que tu as fait : elle n'a que trop de défenseurs, et elle manque de pain.

(1) Je suis obligé d'avertir que si je me sers ici du mot de poëme, c'est faute de savoir comment me faire entendre autrement. Je ne suis point de ceux qui confondent la prose et les vers. Le poëte, quoi qu'on en dise, est toujours l'homme par excellence, et des volumes entiers de prose descriptive, ne valent pas cinquante beaux vers d'Homère, de Virgile ou de Racine.

déserts. J'ai essayé de donner à cet ouvrage les formes les plus antiques ; il est divisé en *prologue*, *récit* et *épilogue*. Les principales parties du récit prennent une dénomination, comme les *chasseurs*, les *laboureurs*, etc. ; et c'était ainsi que dans les premiers siècles de la Grèce, les Rapshodes chantaient, sous divers titres, les fragmens de l'Iliade et de l'Odyssée.

Je dirai aussi que mon but n'a pas été d'arracher beaucoup de larmes : il me semble que c'est une dangereuse erreur, avancée, comme tant d'autres, par M. de Voltaire, que *les bons ouvrages sont ceux qui font le plus pleurer.* Il y a tel drame dont personne ne voudrait être l'auteur, et qui déchire le cœur bien autrement que l'Enéide. On n'est point un grand écrivain, parce qu'on met l'ame à la torture. Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie ; il faut qu'il s'y mêle autant d'admiration que de douleur.

C'est Priam, disant à Achille :

Ἀνδρὸς παιδοφόνοιο ποτὶ στόμα χεῖρ' ὀρέγεσθαι.

Juge de l'excès de mon malheur, puisque je baise la main qui a tué mes fils.

C'est Joseph s'écriant :

Ego sum Joseph, frater vester, quem vendidistis in Ægyptum.

Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour l'Égypte.

Voilà les seules larmes qui doivent mouiller les cordes de la lyre. Les muses sont des femmes célestes, qui ne défigurent point leurs traits par des grimaces ; quand elles pleurent, c'est avec un secret dessein de s'embellir.

Au reste, je ne suis point, comme M. Rousseau, un enthousiaste des Sauvages ; et quoique j'aie peut-être autant à me plaindre de la société, que ce philosophe avait à s'en louer, je ne crois point que la *pure nature* soit la plus belle chose du monde. Je l'ai toujours trouvée fort laide, par-tout où j'ai eu occasion de la voir. Bien loin d'être d'opinion que l'homme qui pense soit un *animal dépravé*, je crois que c'est la pensée qui fait l'homme. Avec ce mot de *nature*, on a tout perdu. Peignons la nature, mais la belle nature : l'art ne doit pas s'occuper de l'imitation des monstres.

Les moralités que j'ai voulu faire dans Atala, étant faciles à découvrir, et comme elle sont résumées dans l'épilogue, je n'en parlerai point ici; je dirai seulement un mot de Chactas, l'amant d'Atala.

C'est un Sauvage qui est plus qu'à demi civilisé, puisque non-seulement il sait les langues vivantes, mais encore les langues mortes de l'Europe. Il doit donc s'exprimer dans un style mêlé, convenable à la ligne sur laquelle il marche, entre la société et la nature. Cela m'a donné quelques avantages, en le faisant parler en Sauvage dans la peinture des mœurs, et en Européen dans le drame et la narration. Sans cela il eût fallu renoncer à l'ouvrage : si je m'étais toujours servi du style indien, Atala eût été de l'hébreu pour le lecteur.

Quant au Missionnaire, c'est un simple prêtre qui parle sans rougir *de la croix*, *du sang de son divin Maître*, *de la chair corrompue*, etc. en un mot, c'est le prêtre tel qu'il est. Je sais qu'il est difficile de peindre un pareil caractère, sans réveiller dans l'esprit de certains lecteurs, des idées de ridicule.

Si je n'attendris pas, je ferai rire : on en jugera.

Il me reste une chose à dire ; je ne sais par quel hasard une lettre que j'avais adressée à M. de Fontanes, a excité l'attention du public beaucoup plus que je ne m'y attendais. Je croyais que quelques lignes d'un auteur inconnu passeraient sans être apperçues; cependant, les papiers publics ont bien voulu parler de cette lettre. En réfléchissant sur ce caprice du public, qui a fait attention à une chose de si peu de valeur, j'ai pensé que cela pouvait venir du titre de mon grand ouvrage : *Génie du Christianisme*, etc. On s'est peut-être figuré qu'il s'agissait d'une affaire de parti, et que je dirais dans ce livre beaucoup de mal à la révolution et aux philosophes.

Il est sans doute permis à présent, sous un gouvernement qui ne proscrit aucune opinion paisible, de prendre la défense du christianisme. Il a été un temps où les adversaires de cette religion avaient seuls le droit de parler. Maintenant la lice est ouverte, et ceux qui pensent que le christianisme est poétique et moral, peuvent le dire

tout haut, comme les philosophes peuvent soutenir le contraire. J'ose croire que si le grand ouvrage que j'ai entrepris, et qui ne tardera pas à paraître, était traité par une main plus habile que la mienne, la question serait décidée.

Quoi qu'il en soit, je suis obligé de déclarer qu'il n'est pas question de la révolution dans le *Génie du Christianisme :* en général, j'y ai gardé une mesure, que, selon toutes les apparences, on ne gardera pas envers moi.

On m'a dit que la femme célèbre, dont l'ouvrage formait le sujet de ma lettre, s'est plaint d'un passage de cette lettre Je prendrai la liberté d'observer, que ce n'est pas moi qui ai employé le premier l'arme que l'on me reproche, et qui m'est odieuse; je n'ai fait que repousser le coup qu'on portait à un homme dont je fais profession d'admirer les talens, et d'aimer tendrement la personne. Mais dès-lors que j'ai offensé, j'ai été trop loin; qu'il soit donc tenu pour effacé ce passage. Au reste, quand on a l'existence brillante et les talens de M.[me] de Staël, on doit oublier facilement les petites

blessures que nous peut faire un solitaire, et un homme aussi ignoré que je le suis.

Je dirai un dernier mot sur *Atala :* le sujet n'est pas entièrement de mon invention; il est certain qu'il y a eu un Sauvage aux galères et à la cour de XIV ; il est certain qu'un Missionnaire Français a fait les choses que j'ai rapportées ; il est certain que j'ai trouvé dans les forêts de l'Amérique, des Sauvages emportant les os de leurs aïeux, et une jeune mère exposant le corps de son enfant sur les branches d'un arbre : quelques autres circonstances aussi sont véritables, mais comme elles ne sont pas d'un intérêt général, je suis dispensé d'en parler.

Avis sur la troisième Edition d'Atala.

J'ai profité de toutes les critiques, pour rendre ce petit ouvrage plus digne des succès qu'il a obtenus. J'ai eu le bonheur de voir que la vraie philosophie et la vraie religion sont

une et même chose, car des personnes fort distinguées, qui ne pensent pas comme moi sur le christianisme, ont été les premières à faire la fortune d'Atala. Ce seul fait répond à ceux qui voudraient faire croire que la *vogue* de cette anecdote indienne, est une affaire de parti. Cependant j'ai été amérement, pour ne pas dire grossièrement censuré ; on a été jusqu'à tourner en ridicule cette apostrophe aux Indiens : (1)

« Indiens infortunés que j'ai vus errer dans les déserts du Nouveau-Monde avec les cendres de vos aïeux ; vous qui m'aviez donné l'hospitalité malgré votre misère ! je ne pourrais vous l'offrir aujourd'hui, car j'erre, ainsi que vous, à la merci des hommes, et moins heureux dans mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères. »

Les cendres de ma famille confondues avec celles de M. de Malsherbes, six ans d'exil et d'infortunes, n'ont donc offert qu'un sujet de plaisanterie. Puisse le critique n'avoir jamais à regretter les tombeaux de ses pères !

(1) *Décade philosophique*, N.° 22, dans une note.

Au

Au reste, il est facile de concilier les divers jugemens qu'on a portés d'*Atala* : ceux qui m'ont blâmé, n'ont songé qu'à mes talens ; ceux qui m'ont loué, n'ont pensé qu'à mes malheurs.

---

*Avis sur la cinquième Edition d'*Atala.

Depuis quelque temps il a paru de nouvelles critiques d'*Atala*. Je n'ai pu en profiter dans cette cinquième édition. Les conseils qu'on m'a fait l'honneur de m'adresser, auraient exigé trop de changemens, et le public semble maintenant accoutumé à ce petit ouvrage, avec tous ses défauts. Cette nouvelle édition est donc parfaitement semblable à la quatrième ; j'ai seulement rétabli dans quelques endroits le texte des trois premières.

Préface de la première Edition du Génie du Christianisme.

Je donne aujourd'hui au public le fruit d'un travail de plusieurs années ; et comme le *Génie du Christianisme* contient d'anciennes observations que j'avais faites sur la littérature, et une grande partie de mes recherches sur l'histoire naturelle et sur les mœurs des Sauvages de l'Amérique, je puis dire que ce livre est le résultat des études de toute ma vie.

J'étais encore dans les pays étrangers, lorsque je livrai à la presse le premier volume de mon ouvrage. Cette édition fut interrompue par mon retour en France, au mois de mai 1800.

Je me déterminai à recommencer l'impression à Paris, et à refondre le sujet en entier, d'après les nouvelles idées que mon changement de position me fit naître : on ne peut écrire avec mesure que dans sa patrie.

Deux volumes de cette seconde édition étaient déjà imprimés, lorsqu'un accident me força de publier séparé-

ment l'épisode d'*Atala*, qui faisait partie du second volume, et qui se trouve maintenant dans le troisième. (1)

L'indulgence avec laquelle on voulut bien accueillir cette anecdote indienne, ne me rendit que plus sévère envers moi-même. Je profitai des critiques, et malgré le mauvais état de ma fortune, je rachetai les deux volumes imprimés du *Génie du Christianisme*, dans le dessein de retoucher encore une fois tout l'ouvrage.

C'est cette troisième édition que je publie. J'ai été forcé d'entrer dans ces détails, premièrement, pour montrer que si mes talens n'ont pas répondu à mon zèle, du moins j'ai suffisamment senti l'importance de mon sujet; secondement, pour avertir que tout ce que le public connaît jusqu'à présent de cet ouvrage, a été cité très-incorrectement, d'après les deux éditions manquées. Or, on sait de quelle importance peut être un seul mot changé,

(1) C'est l'histoire de René, qui remplace aujourd'hui celui d'Atala, dans le second volume.

ajouté ou omis dans une matière aussi grave que celle que je traite.

Il y avait dans mon premier travail plusieurs allusions aux circonstances où je me trouvais alors. J'en ai fait disparaître le plus grand nombre, mais j'en ai laissé quelques-unes : elles serviront à me rappeler mes malheurs, si jamais la fortune me sourit, et à me mettre en garde contre la prospérité.

Le chapitre d'introduction servant de véritable préface à mon ouvrage, je n'ai plus qu'un mot à dire ici.

Ceux qui combattent le christianisme ont souvent cherché à élever des doutes sur la sincérité de ses défenseurs. Ce genre d'attaque, employé pour détruire l'effet d'un ouvrage religieux, est fort connu. Il est donc probable que je n'y échapperai pas, moi sur-tout à qui l'on peut reprocher des erreurs.

Mes sentimens religieux n'ont pas toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui. Tout en avouant la nécessité d'une religion, et en admirant le christianisme, j'en ai cependant méconnu

plusieurs rapports. Frappé des abus de quelques institutions et des vices de quelques hommes, je suis tombé jadis dans les déclamations et les sophismes. Je pourrais en rejeter la faute sur ma jeunesse, sur le délire des temps, sur les sociétés que je fréquentais; mais j'aime mieux me condamner : je ne sais point excuser ce qui n'est point excusable. Je dirai seulement les moyens dont la Providence s'est servie pour me rappeler à mes devoirs.

Ma mère, après avoir été jetée à 72 ans dans des cachots où elle vit périr une partie de ses enfans, expira enfin sur un grabat, où ses malheurs l'avaient reléguée. Le souvenir de mes égaremens répandit sur ses derniers jours une grande amertume; elle chargea, en mourant, une de mes sœurs de me rappeler à cette religion dans laquelle j'avais été élevé. Ma sœur me manda le dernier vœu de ma mère : quand la lettre me parvint au-delà des mers, ma sœur elle-même n'existait plus; elle était morte aussi des suites de son emprisonnement. Ces deux

voix sorties du tombeau, cette mort qui servait d'interprète à la mort, m'ont frappé. Je suis devenu chrétien. Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles ; ma conviction est sortie du cœur : j'ai pleuré, et j'ai cru.

On voit par ce récit combien ceux qui m'ont supposé animé de l'esprit de parti, se sont trompés. J'ai écrit pour la religion, par la même raison que tant d'auteurs ont écrit et écrivent encore contre elle : où l'attaque est permise, la défense doit l'être. Je pourrais citer des pages de Montesquieu en faveur du christianisme, et des invectives de J. J. Rousseau contre la philosophie, bien plus fortes que tout ce que j'ai dit, et qui me feraient passer pour un fanatique et un déclamateur, si elles étaient sorties de ma plume.

Je n'ai à me reprocher dans cet ouvrage, ni l'intention, ni le manque de soin et de travail. Je sais que dans le genre d'apologie que j'ai embrassé, je lutte contre des difficultés sans nombre ; rien n'est mal-aisé comme d'effacer le ridicule. Je suis

loin de prétendre à aucun succès ; mais je pense aussi, que tout homme qui peut espérer de trouver quelques lecteurs, rend un service à la société, en tâchant de rallier les esprits à la cause religieuse ; et dût-il perdre sa réputation comme écrivain, il est obligé en conscience de joindre sa force, toute petite qu'elle est, à celle de l'homme puissant qui nous a retirés de l'abyme.

« Celui, dit M. Lally-Tollendal, à qui toute force a été donnée pour pacifier le monde, à qui tout pouvoir a été confié pour restaurer la France, a dit au Prince des Prêtres, comme autrefois Cyrus : *Jéhovah, le Dieu du ciel, m'a livré les royaumes de la terre, et il m'a commis pour relever son temple. Allez ; montez sur la montagne sainte de Jérusalem, rebâtissez le temple de Jéhovah.* » (1)

A cet ordre, tous les Juifs, et jusqu'au moindre d'entre eux, doivent se hâter de rassembler des matériaux pour la reconstruction de l'édifice ;

(1) Lettres de M. Lally-Tollendal, p. 27.

obscur Israélite, j'apporte aujourd'hui mon grain de sable. Je n'ose me flatter que du séjour immortel qu'elle habite, ma mère ait encouragé mes efforts; puisse-t-elle du moins accepter mon expiation !

Avertissement de la seconde Edition.

La Défense du *Génie du Christianisme* servant de véritable préface à cette seconde édition, je n'ai plus qu'à rendre compte dans cet *Avertissement*, des corrections que j'ai faites à l'ouvrage.

Ces corrections se réduisent à des retranchemens dans le texte, et à des additions dans les notes. Deux de ces nouvelles notes seront peut-être remarquées des lecteurs : l'une est un recueil de lettres écrites par un Français de l'armée de Condé, qui s'était retiré en Espagne, dans un couvent de Trappistes, où il est mort; l'autre est une espèce de procès-verbal des exhumations de Saint-Denys, fait par

un religieux de cette abbaye, témoin oculaire de ces exhumations.

J'ai fortifié plusieurs chapitres de raisonnement, et adouci les couleurs de quelques morceaux de description : en général, le style a été retouché avec l'attention la plus scrupuleuse. Ce n'est pas que je ne connaisse par expérience, l'inutilité de ces corrections pour désarmer la censure, du moins pendant la vie d'un auteur ; on se souvient des taches des premières éditions, et l'on ne veut pas remarquer qu'elles ont disparu dans les éditions suivantes.

Cependant, malgré le soin extrême que j'ai apporté à la révision de mon ouvrage, il y est resté quelques erreurs qui sont assez importantes pour que je me croie obligé d'en faire ici l'aveu.

La première de ces erreurs regarde le prétendu mariage des prêtres. J'ai soutenu, fort inconsidérément, qu'il a été permis dans l'Eglise latine jusque vers le milieu du douzième siècle. Rien n'est plus faux que cette assertion. Le septième canon du concile de

Latran, tenu en 1139, n'a fait que confirmer le célibat ecclésiastique qui existait bien avant cette époque, et dont l'origine remonte jusqu'au temps des Apôtres. Le canon du premier concile de Tours, que je cite en faveur de mon opinion, pourrait même servir contre moi; car s'il prouve qu'il y avait des prêtres qui habitaient avec des femmes, il prouve aussi que ces prêtres et ces diacres avaient encouru l'excommunication. Il est donc certain que le mariage des prêtres n'a jamais été autorisé dans l'Eglise latine. Si quelque chose pouvait m'excuser d'avoir avancé le contraire, c'est qu'une grande partie de mon ouvrage a été composée dans des pays protestans, où je n'ai pu consulter que des auteurs dont le texte était souvent altéré; mais encore est-ce une très-méchante excuse, car j'aurais dû vérifier un point de doctrine aussi important, depuis mon retour en France.

La seconde erreur que je dois indiquer, se trouve dans cette phrase : *ici point de consubstantialité*, point *d'union hypostatique;* et dans cette

autre, *Elohe*, c'est-à-dire, *les Dieux ou plusieurs substances divines dans l'unité*. Ces expressions, prises à la rigueur, détruiraient l'unité des trois personnes et l'union du Verbe avec la nature humaine. On sent bien que je n'ai pas prétendu rejeter la *consubstantialité* des trois personnes; que tout ce que j'ai voulu dire, c'est que je n'emploîrais pas cette expression dans mes preuves, comme étant trop particulière à la théologie. On sent bien aussi que de telles inadvertances n'ont pas le danger qu'elles avaient autrefois, et qu'elles ne conduiront personne à l'erreur: toutefois elles doivent être soigneusement évitées par un homme qui se mêle d'écrire sur des matières religieuses. (1)

Je saisis avec empressement l'occasion de témoigner ici ma reconnaissance aux respectables et savans ecclésiastiques qui m'ont averti de ces

---

(1) Les erreurs dont l'auteur s'accuse ici, ont été corrigées dans notre édition.

Note des Editeurs.

erreurs. Ils ont bien voulu penser que mon ouvrage n'était pas tout-à-fait inutile à la cause de la religion ; et dans les observations qu'ils m'ont communiquées, ils ont mis autant d'indulgence que de politesse. Tandis que par une adroite manœuvre et par une dérision nouvelle, le *Philosophisme* feint de s'alarmer des dangers imaginaires auxquels, selon lui, mon livre expose le culte chrétien ; il est consolant pour moi de recevoir des marques de bienveillance de tous les rangs du clergé, sans même en excepter ce digne successeur de Léon X et de Pie VI, qui tout-à-la-fois ranime les beaux-arts, et ferme les plaies de l'Eglise affligée. J'étais bien loin d'espérer une si flatteuse récompense, pour d'aussi faibles travaux.

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

PREMIÈRE PARTIE.
Dogmes et Doctrine.

LIVRE PREMIER.
Mystéres et Sacremens.

CHAPITRE PREMIER.
INTRODUCTION.

DEPUIS que le christianisme a paru sur la terre, trois espèces d'ennemis l'ont constamment attaqué : les héré-

siarques, les sophistes, et ces hommes en apparence frivoles, qui détruisent tout en riant. De nombreux apologistes ont victorieusement répondu aux subtilités et aux mensonges ; mais ils ont été moins heureux contre la dérision. Saint Ignace d'Antioche (1), saint Irenée, évêque de Lyon (2), Tertullien, dans son Traité des Prescriptions, que Bossuet appelle divin, combattirent les novateurs, dont les interprétations superbes corrompaient la simplicité de la foi.

La calomnie fut repoussée d'abord par Quadrat et Aristide, philosophes d'Athènes ; on ne connaît rien de leurs apologies, hors un fragment de la première, conservé par Eusèbe. S. Jérôme et l'évêque de Césarée parlent de la seconde, comme d'un chef-d'œuvre. (3)

(1) Ignat. *in Patr. apost. Epist. ad Smyrn.* n. 1.

(2) *In hœres.* lib. VI.

(3) Eus. lib. IV, 3 ; Hieronym. Epist. 80 ;

Les païens reprochaient aux fidelles l'athéisme, l'inceste, et certains repas abominables où l'on devait manger la chair d'un enfant nouveau-né. S. Justin plaida la cause des chrétiens, après Quadrat et Aristide : son style est sans ornement, et les actes de son martyre prouvent qu'il versa son sang pour sa religion avec la même simplicité qu'il écrivit pour elle (1). Athénagore a mis plus d'esprit dans sa défense; mais il n'a ni la manière originale de Justin, ni l'impétuosité de l'auteur de l'*Apologétique.* Tertullien est le Bossuet africain et barbare : Théophile, dans les trois livres à son ami Antolyque, montre de l'imagination et du savoir; et l'*Octave* de Minucius Félix présente le beau tableau d'un chrétien et de deux idolâtres, qui s'entretiennent de

---

Fleury, *Hist. eccl.* tom. I; Tillemont, *Mém. pour l'Hist. eccl.* tom. II.

(1) Just.

la religion et de la nature de Dieu, en se promenant au bord de la mer. (1)

Arnobe le rhéteur, Lactance, Eusèbe, S. Cyprien, ont aussi défendu le christianisme; mais ils se sont moins attachés à en relever la beauté, qu'à développer les absurdités de l'idolâtrie.

Origène combattit, un des premiers, les sophistes; il semble avoir eu l'avantage de l'érudition, du raisonnement et du style, sur Celse son adversaire. Le grec d'Origène est singulièrement doux; il est cependant mêlé d'hébraïsme et de tours étrangers, comme il arrive assez souvent aux écrivains qui possèdent plusieurs langues.

Ce fut sous l'empereur Julien que parut cette persécution, (peut-être plus dangereuse que la violence) qui

---

(1) *Voyez* avec les auteurs cités ci-dessus, Dupin, dom Cellier, et l'élégante Traduction des anciens Apologistes, par M. l'abbé de Gourcy.

consiste à prodiguer le mépris et la misère aux chrétiens. Julien commença par dépouiller les églises; il défendit ensuite aux fidelles d'enseigner et d'étudier les lettres (1). Mais l'empereur sentant tout l'avantage des institutions du christianisme, voulut établir des hôpitaux et des monastères, et joindre, à l'instar du culte évangélique, la morale à la religion, en ordonnant qu'on prononçât des espèces de sermons dans les temples. (2)

Les sophistes dont Julien était environné, se déchaînèrent contre le christianisme, à l'exemple de leur maître. L'empereur lui-même ne dédaigna pas de se mesurer avec les méprisables *Galiléens*. L'ouvrage qu'il écrivit contre eux ne nous est pas parvenu; mais S. Cyrille, patriarche

(1) Soc. 3, c. XII; Greg. Naz. 3, p. 51 – 97, etc.

(2) *V.* Fleury, *Hist. eccl.*

d'Alexandrie, en cite plusieurs fragmens dans la réfutation qu'il en a faite, et que nous avons encore. Lorsque Julien est sérieux, S. Cyrille se montre le plus fort; mais lorsque l'empereur a recours à l'ironie, le patriarche perd ses avantages. Le style de Julien est vif, animé, spirituel : saint Cyrille s'emporte, il est bizarre, obscur et contourné.

Depuis Julien jusqu'à Luther, l'église, dans toute sa force, n'eut plus besoin d'apologistes. Mais lorsque le schisme d'Occident se forma, avec les nouveaux ennemis parurent aussi les nouveaux défenseurs. Il le faut avouer, les protestans eurent d'abord la supériorité, du moins par les formes, comme le remarque M. de Montesquieu. Erasme même fut faible contre Luther, et Théodore de Bèze eut une légèreté de style, qui manqua trop souvent à ses adversaires.

Mais quand Bossuet descendit dans

la carrière, la victoire ne demeura pas long-temps indécise ; l'hydre de l'hérésie fut de nouveau terrassée. L'*Histoire des Variations* et l'*Exposition de la Doctrine catholique* sont deux chefs-d'œuvre qui passeront à la postérité.

Il est naturel que le schisme mène à l'incrédulité, et que l'athéisme se montre avec l'hérésie. Bayle et Spinosa s'élevèrent après Calvin ; ils trouvèrent dans Clarke et Leibnitz deux génies capables de réfuter leurs sophismes. Abbadie écrivit en faveur de la religion une apologie remarquable pour la méthode et le raisonnement. Malheureusement le style en est faible, quoique les pensées n'y manquent pas d'un certain éclat. « Si les philosophes anciens, dit Abbadie, adoraient les vertus, ce n'était après tout qu'une belle idolâtrie. »

Tandis que l'église triomphait encore, déjà M. de Voltaire faisait re-

naître la persécution de Julien; et comme il exerça un empire plus absolu sur l'opinion, sa victoire fut plus complète et plus terrible.

Il eut l'art funeste chez un peuple capricieux et aimable, de rendre l'incrédulité à la mode. Il enrôla tous les amours-propres dans cette ligue insensée. La religion fut attaquée avec toutes les armes, depuis le pamphlet jusqu'à l'in-folio, depuis l'épigramme jusqu'au sophisme. Un livre religieux paraissait-il ? l'auteur était à l'instant couvert de ridicule, tandis qu'on portait aux nues des ouvrages dont M. de Voltaire était le premier à se moquer avec ses amis. Il était si supérieur à ses disciples, qu'il ne pouvait s'empêcher de rire quelquefois de leur enthousiasme irréligieux. Cependant le système destructeur allait s'étendant sur la France. Il s'établissait d'abord dans ces académies de provinces, qui ont été autant de foyers de mauvais

goût et de factions. Des femmes de la société, de graves philosophes, avaient leurs chaires d'incrédulité. Enfin, il *fut reconnu* que le christianisme n'était qu'un système barbare dont la chute ne pouvait arriver trop tôt pour la liberté des hommes, le progrès des lumières, les douceurs de la vie, et l'élégance des arts.

Sans parler de l'abyme où cet esprit de haine contre l'évangile nous a plongés, ses conséquences immédiates furent un retour plus affecté que sincère, vers cette mythologie de Rome et de la Grèce, à laquelle on attribua tous les miracles de l'antiquité (1). On ne fut point honteux de regretter ce culte qui ne faisait du genre humain qu'un troupeau d'insensés, d'impudiques, ou de bêtes féroces. On dut

(1) Le siècle de Louis XIV aimait et connaissait l'antiquité mieux que nous, et il était chrétien.

nécessairement arriver de-là au mépris de ces écrivains du siècle de Louis XIV, qui ne s'élevèrent toutefois à une si haute perfection, que parce qu'ils furent religieux. Si l'on n'osa pas les heurter de front, à cause de l'autorité de leur renommée, on les attaqua de mille manières indirectes. On fit entendre qu'ils avaient été *secrétement* incrédules, ou que du moins ils fussent devenus de bien plus grands hommes *s'ils avaient vécu de nos jours*. Chaque auteur bénit son destin, de l'avoir fait naître dans le beau siècle des Diderot et des d'Alembert, dans ce siècle où toute la sagesse humaine était rangée par ordre alphabétique dans l'Encyclopédie, cette Babel des sciences et de la raison. (*)

Des hommes d'une grande doctrine et d'un esprit distingué, essayèrent de s'opposer à ce torrent. Mais leur résis-

(*) *Voyez* la note A à la fin du volume.

tance fut inutile, leur voix se perdit dans la foule, et leur victoire fut ignorée d'un monde frivole, qui toutefois dirigeait la France, et que par cette raison il était très-nécessaire de toucher. (1)

Ainsi cette fatalité qui avait fait triompher les sophistes sous Julien, se déclara pour eux dans notre siècle. Les défenseurs des chrétiens tombèrent dans une faute qui les avait déjà perdus; ils ne s'apperçurent pas qu'il ne s'agissait plus de discuter tel ou tel dogme, puisqu'on niait absolument les bases. En partant de la mission de Jesus-Christ, et remontant de conséquence en conséquence, ils établissaient sans doute fort solidement les vérités de la foi; mais cette manière d'argumenter,

(1) Les *Lettres de quelques Juifs Portugais* eurent un moment de succès, mais elles disparurent bientôt dans le tourbillon irréligieux.

bonne au dix-septième siècle, lorsque le fond n'était point contesté, ne valait plus rien de nos jours. Il fallait prendre la route contraire, passer de l'effet au principe; ne pas prouver que le christianisme est excellent, parce qu'il vient de Dieu, mais qu'il vient de Dieu, parce qu'il est excellent.

C'était encore une autre erreur que de s'attacher à répondre sérieusement à des sophistes, espèce d'hommes qu'il est impossible de convaincre, parce qu'ils ont toujours tort. On oubliait qu'ils ne cherchent jamais de bonne foi la vérité; qu'ils n'estiment qu'eux; ne vivent que d'amour-propre, et ne sont même attachés à leur système qu'en raison du bruit qu'il fait, prêts à en changer demain avec l'opinion.

Pour n'avoir pas fait cette remarque, on perdit beaucoup de temps et de travail. Ce n'était pas les sophistes, c'était le monde qu'ils égaraient, qu'il fallait

fallait réconcilier à la religion. On l'avait séduit en lui disant que le christianisme était un culte né du sein de la barbarie, absurde dans ses dogmes, ridicule dans ses cérémonies, ennemi des arts et des lettres, de la raison et de la beauté ; un culte qui n'avait fait que verser le sang, enchaîner les hommes, et retarder le bonheur et les lumières du genre humain.

On devait donc chercher à prouver au contraire que la religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres, de toutes les religions qui ont jamais existé ; que le monde moderne lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites ; depuis les hospices pour les malheureux, jusqu'aux temples bâtis par les Michel-Ange, et décorés par les Raphaël. On devait montrer que rien n'est plus divin que sa morale ; que rien

n'est plus aimable et plus pompeux que ses dogmes, sa doctrine et son culte : on devait dire qu'elle favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses, donne de la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain, et des moules parfaits à l'artiste ; qu'il n'y a point de honte à croire avec Newton et Bossuet, Pascal et Racine : enfin il fallait appeler tous les enchantemens de l'imagination et tous les intérêts du cœur, au secours de cette même religion contre laquelle on les avait armés.

Ici le lecteur voit notre ouvrage. Tous les autres genres d'apologies sont épuisés, et peut-être même seraient-ils inutiles aujourd'hui. Qui est-ce qui lirait maintenant un ouvrage théologique ? quelques hommes pieux qui n'ont pas besoin d'être convaincus ; quelques vrais chrétiens déjà persuadés. Mais n'y a-t-il pas des dangers à envisager la religion sous un jour pure-

ment humain ?..... Et pourquoi ? Notre religion craint-elle la lumière ? Une grande preuve de sa céleste origine, c'est qu'elle souffre l'examen le plus sévère et le plus minutieux de la raison. Veut-on qu'on nous fasse éternellement le reproche de cacher nos dogmes dans une nuit sainte, de peur qu'on n'en découvre la fausseté ? Le christianisme sera-t-il moins vrai quand il paraîtra plus beau ? Bannissons une frayeur pusillanime ; par excès de religion, ne laissons pas la religion périr. Nous ne sommes plus dans le temps, où il étoit bon de dire, *croyez et n'examinez pas* ; on examinera malgré nous, et notre silence timide, en augmentant le triomphe des incrédules, diminuera le nombre des fidelles.

Il est temps qu'on sache enfin à quoi se réduisent tous ces reproches d'*absurdités*, de *grossièreté*, de *petitesse*, de *niaiserie* qu'on fait tous les jours au

christianisme; il est temps de montrer que loin de rapetisser la pensée, il se prête merveilleusement aux élans de l'ame, et peut enchanter l'esprit aussi divinement que tous les dieux de Virgile et d'Homère. Nos raisons auront du moins cet avantage, qu'elles seront à la portée de tout le monde, et qu'il ne faudra qu'un bon sens pour en juger. On néglige peut-être un peu trop dans les ouvrages de ce genre, de parler la langue de ses lecteurs : il faut être docteur avec le docteur, et poëte avec le poëte. Dieu ne défend pas les routes fleuries, quand elles servent à revenir à lui, et ce n'est pas toujours par les sentiers rudes et sublimes de la montagne, que la brebis égarée retourne au bercail.

Nous osons croire que cette manière d'envisager le christianisme, présente des rapports peu connus : sublime par l'antiquité de ses souvenirs, qui remontent au berceau du monde, inef-

fable dans ses mystères, adorable dans ses sacremens, intéressant dans son histoire, céleste dans sa morale, riche et charmant dans ses pompes, il réclame toutes les sortes de tableaux. Voulez-vous le suivre dans la poésie ? le Tasse, Milton, Corneille, Racine, Voltaire, vous retracent ses miracles. Dans les belles-lettres, l'éloquence, l'histoire, la philosophie ? que n'ont point fait, par son inspiration divine, Bossuet, Fénélon, Massillon, Bourdaloue, Bacon, Pascal, Euler, Newton, Leibnitz ! Dans les arts ? que de chefs-d'œuvre ! Si vous l'examinez dans son culte, que de choses ne vous disent point et ses vieilles églises gothiques, et ses prières admirables, et ses superbes cérémonies ! Parmi son clergé ? voyez tous ces hommes qui vous ont transmis la langue et les ouvrages de Rome et de la Grèce, tous ces solitaires de la Thébaïde, tous ces lieux de refuge pour les infortunés, tous

ces missionnaires à la Chine, au Canada, au Paraguay, sans oublier les ordres militaires, d'où va naître la chevalerie. Mœurs de nos aïeux, peinture des anciens jours, poésie, romans même, choses secrètes de la vie, nous avons tout intéressé à notre cause. Nous avons demandé des sourires au berceau et des pleurs à la tombe : tantôt avec le moine Maronite, nous avons habité les sommets du Carmel et du Liban; tantôt avec la fille de la charité, nous avons veillé au lit du malade : ici deux époux Américains nous ont appelés au fond de leurs déserts; là nous avons entendu gémir la vierge dans les solitudes du cloître : Homère s'est venu placer auprès de Milton, et Virgile à côté du Tasse; les ruines de Memphis et d'Athènes ont contrasté avec les ruines des monumens chrétiens; les tombeaux d'Ossian avec nos cimetières de campagne; à St-Denis nous avons

visité la cendre des rois; et quand notre sujet nous a forcés de parler du dogme de l'existence de Dieu, nous avons seulement cherché nos preuves dans les merveilles de la nature; enfin nous avons essayé de frapper au cœur de l'incrédule de toutes les manières; mais nous n'osons nous flatter d'avoir possédé cette verge miraculeuse de la religion, qui fait jaillir du rocher les sources d'eau vive.

Quatre parties, divisées chacune en six livres, composent tout notre ouvrage. La première traite des dogmes et de la doctrine.

La seconde et la troisième renferment la *poétique* entière du christianisme, ou les rapports de cette religion avec la poésie, la littérature et les arts.

La quatrième contient le culte, c'est-à-dire tout ce qui concerne les cérémonies de l'église, et tout ce qui regarde le clergé séculier et régulier.

Au reste, nous avons souvent rapproché les dogmes, la doctrine et le culte des autres religions, des dogmes, de la doctrine et du culte évangélique : pour satisfaire toutes les classes de lecteurs, nous avons aussi touché, de temps en temps, la partie historique et mystique. Or, maintenant que le lecteur a vu le plan général de l'ouvrage, entrons dans la partie *des Dogmes et de la Doctrine ;* et afin de passer aux mystères chrétiens, commençons par nous enquérir de la nature des choses mystérieuses.

CHAPITRE II.

De la nature du Mystère.

Il n'est rien de beau, de doux, de grand dans la vie que les choses mystérieuses. Les sentimens les plus merveilleux sont ceux qui nous agitent un peu confusément. La pudeur, l'amour

chaste, l'amitié vertueuse sont pleines de secrets. On dirait que les cœurs qui s'aiment s'entendent à demi-mot, et qu'ils ne sont que comme entr'ouverts. L'innocence, à son tour, qui n'est qu'une sainte ignorance, n'est-elle pas le plus ineffable des mystères? L'enfance n'est si heureuse, que parce qu'elle ne sait rien, et la vieillesse n'est si misérable, que parce qu'elle sait tout; mais heureusement pour elle, quand les mystères de la vie finissent, ceux de la mort commencent.

S'il en est ainsi des sentimens, il en est ainsi des vertus : les plus angéliques sont celles qui découlant immédiatement de Dieu, telle que la charité, aiment à se cacher aux regards, comme leur source.

En passant aux rapports de l'esprit, nous trouvons que les plaisirs de la pensée sont également des secrets. Le secret est d'une nature si divine, que les premiers hommes de l'Asie ne

parlaient que par symboles. A quelle science revient-on sans cesse, si ce n'est à celle qui laisse toujours quelque chose à deviner, et qui fixe nos regards sur une perspective infinie? Si nous nous égarons dans le désert, une sorte d'instinct nous fait éviter les plaines, où l'on voit tout, d'un coup d'œil; nous allons chercher ces forêts, berceaux de la religion; ces forêts dont l'ombre, les bruits et le silence sont remplis de prodiges; ces solitudes où les corbeaux et les abeilles nourrissaient les premiers pères de l'église, et où ces saints hommes goûtaient tant de délices, qu'ils s'écriaient : « *Seigneur, c'est assez; je mourrai de douceur, si vous ne modérez ma joie!* » Enfin on ne s'arrête pas au pied d'un monument moderne; mais si dans une île déserte, au milieu de l'Océan, on trouve tout-à-coup une statue de bronze, dont le bras déployé montre les régions où le soleil se couche, et

dont la base, chargée de hiéroglyphes, est rongée par la mer et le temps; quelle source de méditation pour le voyageur! Tout est caché, tout est inconnu dans l'univers. L'homme lui-même n'est-il pas un étrange mystère? D'où part l'Eclair que nous appelons existence, et dans quelle nuit va-t-il s'éteindre? L'Eternel a placé la Naissance et la Mort, sous la forme de deux fantômes voilés aux deux bouts de notre carrière; l'un produit l'inconcevable moment de notre vie, que l'autre s'empresse de dévorer.

Il n'est donc point étonnant, d'après le penchant de l'homme aux mystères, que les religions de tous les peuples aient eu leurs choses impénétrables. Les Selles étudiaient les paroles prodigieuses des colombes de Dodone; l'Inde, la Perse, l'Ethiopie, la Scythie, les Gaules, la Scandinavie, avaient leurs cavernes, leurs montagnes saintes, leurs chênes sacrés, où le brach-

mane, le mage, le gymnosophiste, le druide, prononçaient l'oracle inexplicable des immortels.

A Dieu ne plaise que nous voulions comparer ces mystères aux mystères de la véritable religion, et les immuables profondeurs du Souverain qui est dans le ciel, aux fragiles obscurités de *ces dieux, ouvrages de la main des hommes* (1) ! Nous avons seulement voulu faire remarquer qu'il n'y a point de religion sans *mystères* ; ce sont eux qui, avec le *sacrifice*, constituent essentiellement le culte : Dieu même est le grand secret de la nature ; la Divinité était voilée en Egypte, et le sphinx s'asseyait sur le seuil de ses temples.

---

(1) Sap. Cap. 13.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

DES MYSTÈRES CHRÉTIENS.

De la Trinité.

On découvre au premier coup d'œil, dans la partie des mystères, un grand avantage de la religion chrétienne sur les religions de l'antiquité. Les mystères de celles-ci n'avaient aucune affinité avec l'homme, et ne formaient tout au plus qu'un sujet de réflexions pour le philosophe, ou de chants pour le poëte. Nos mystères, au contraire, s'adressent à nous; ils contiennent les secrets de notre être. Il ne s'agit plus d'un futile arrangement de nombres, mais du salut et du bonheur du genre humain. Homme qui sens si bien chaque jour ton ignorance et ta faiblesse, ne rejette point les mystères de J. C., ce sont ceux des infortunés !

Où fixerons-nous notre vue troublée

par les majestueux objets qui s'élèvent devant nous ? Sera-ce la Trinité profonde, la mystérieuse incarnation ou le divin sacrifice d'amour, devant qui nous abaisserons notre néant ? La Trinité présente une immense carrière d'études philosophiques, soit qu'on la considère dans les attributs de Dieu, soit qu'on recherche les vestiges de ce dogme répandu dans le vieil Orient : car, loin d'être l'ouvrage d'un siècle nouveau, il est marqué de ce sceau antique, qui imprime une profonde beauté à tout ce qui le porte. C'est une très-méchante manière de raisonner, que de rejeter ce qu'on ne peut comprendre. A partir des choses les plus simples dans la vie, il serait aisé de prouver que nous ignorons tout, et nous voulons pénétrer dans les *ruses* de la Sagesse !

La Trinité fut connue des Egyptiens : l'inscription grecque du grand obélisque du *cirque majeur*, à Rome, portait :

Μέγας Θεὸς, *le grand Dieu;* Θεογεννητὸς, *l'Engendré de Dieu*, *et* παμφεγγης, *le Tout-brillant* (Apollon, l'Esprit.)

Héraclides de Pont et Porphyre rapportent un fameux oracle de Séraphis :

Πρῶτα Θεὸς, μετέπειτα λόγος, κὴ ἀντοῦμα σὺν αὐτοῖς.
.. Σύμφυτα δὴ τρία πάντα, κὴ εἰς ἓν ἰόντα.

Tout est Dieu dans l'origine ; puis le Verbe et l'Esprit : trois dieux coengendrés ensemble et se réunissant dans un seul.

Les Mages avaient la Trinité dans Oromasis, Metris et Araminis, ou Oromase, Mitra et Arimane.

Platon semble parler de ce dogme incompréhensible dans plusieurs endroits de ses ouvrages.

« Non-seulement, dit Dacier, on prétend qu'il a connu le Verbe, fils éternel de Dieu ; on soutient même

qu'il a connu le Saint-Esprit, et qu'ainsi il a eu quelque idée de la très-sainte Trinité, car il écrit au jeune Denys :

« *Il faut que je déclare à Archédémus ce qui est beaucoup plus précieux et plus divin, et que vous avez grande envie de savoir, puisque vous me l'avez envoyé exprès ; car, selon ce qu'il m'a dit, vous ne croyez pas que je vous aie suffisamment expliqué ce que je pense sur la nature du premier principe ; il faut vous l'écrire par énigmes, afin que si ma lettre est interceptée sur terre ou sur mer, celui qui la lira n'y puisse rien comprendre. Toutes choses sont autour de leur roi ; elles sont à cause de lui, et il est seul la cause des bonnes choses, second pour les secondes, et troisième pour les troisièmes.* » (1)

---

(1) Dacier cite le tom. III, lett. II, pag. 312, apparemment du Platon de Serranus ;

« Dans *l'Epinomis* et ailleurs, il établit pour principes le premier bien, le Verbe ou l'entendement, et l'ame. Le premier bien, c'est Dieu ;..... le Verbe, ou l'entendement, c'est le fils de ce premier bien qui l'a engendré semblable à lui ; et l'ame, qui est le terme entre le Père et le Fils, c'est le Saint-Esprit. » (1)

Platon avait emprunté cette doctrine de la Trinité, de Timée de Locres, qui la tenait lui-même de l'école italique. Marsile Ficin, dans une de ses remarques sur Platon, montre d'après Jamblique, Porphyre, Platon et Maxime de Tyr, que les Pythagoriciens connaissaient aussi l'excellence

---

mais tous les Platon de Serranus et de Ficin de la Bibliothèque nationale, ne donnent ni le même tome, ni la même page, ni la même lettre.

(1) *Œuv. de Plat. trad. par Dacier*, t. I, p. 194.

du Ternaire. Pythagore l'a même indiqué dans ce symbole :

Προτίμα τὸ σχῆμα, καὶ βῆμα καὶ Τριώβολον.

Honorato in primis habitum, tribunal et Triobolum.

Aux Indes, la Trinité est connue.

« Ce que j'ai vu de plus marqué et de plus étonnant dans ce genre, dit le père Calmette, c'est un texte tiré de Lamaastambam, l'un de leurs livres... Il commence ainsi : Le Seigneur, le bien, le grand Dieu, dans sa bouche est la parole. (Le terme dont ils se servent la personnifie.) Il parle ensuite du St-Esprit en ces termes : *Ventus seu spiritus perfectus*, et finit par la création, en l'attribuant à un seul Dieu. » (1)

Au Thibet.

« Voici ce que j'appris de la religion du Thibet : ils appellent Dieu, *Kon-*

(1) *Lettres édif.* tom. XIV, p. 9.

ciosa, et ils semblent avoir quelque idée de l'adorable Trinité ; car tantôt ils le nomment *Koncikocick*, Dieu-un, et tantôt *Koncioksum*, Dieu-trin. Ils se servent d'une espèce de chapelet, sur lequel ils prononcent ces paroles, *om*, *ha*, *hum*. Lorsqu'on leur en demande l'explication, ils répondent que *om* signifie intelligence, ou bras, c'est-à-dire puissance ; que *ha* est la parole ; que *hum* est le cœur, ou l'amour, et que ces trois mots signifient Dieu. » (1)

Les missionnaires Anglais à Otaïti, ont trouvé quelques traces de la Trinité, parmi les dogmes religieux des habitans de cette île.

Nous croyons d'ailleurs entrevoir, dans la nature même, une sorte de preuve physique de la Trinité. Elle est l'archetype de l'univers, ou, si l'on veut, sa divine charpente. Ne serait-il

(1) *Lett. édif.* tom. XII, pag 437.

pas possible que la forme extérieure et matérielle participât de l'arche intérieure et spirituelle qui la soutient, de même que Platon (1) représentait toutes les choses corporelles, comme l'ombre des pensées de Dieu ? Le nombre de Trois semble être dans la nature le terme par excellence. Le Trois n'est point engendré et engendre toutes les autres fractions, ce qui le faisait appeler le nombre *sans mère*, par Pythagore. (2)

---

(1) *In Rep.*

(2) Hier. *Com. in Pyt.* Le 3, simple par lui-même, est le seul nombre qui se compose de simples, et qui fournit un nombre simple en se décomposant : vous ne pouvez composer un autre nombre complexe sans le 3, excepté le 2. Les générations du trois sont magnifiques, et tiennent à cette puissante unité qui est le premier anneau de la chaîne des nombres, et qui remplit l'univers. Les anciens faisaient un fort grand usage des nombres, pris métaphysiquement, et il ne

On peut découvrir quelque tradition obscure de la Trinité jusque dans les fables du Polythéisme. Les Graces l'avaient prise pour leur terme ; elle existait au Tartare, pour la vie et la mort de l'homme, et pour la vengeance céleste; enfin trois Dieux frères composaient, en se réunissant, la puissance totale de l'univers.

Les Philosophes divisaient l'homme *moral* en trois parts, et les Pères ont cru retrouver l'image de la Trinité spirituelle dans l'ame de l'homme.

« Si nous imposons silence à nos sens, dit le grand Bossuet, et que nous nous renfermions pour un peu de temps au fond de notre ame, c'est-à-dire dans cette partie où la vérité se fait entendre, nous y verrons quelque image de la Trinité que nous adorons.

---

se faut pas hâter de prononcer que Pythagore, Platon, et les prêtres Egyptiens, dont ils tiraient cette science, fussent des foux ou des imbécilles.

La pensée, que nous sentons naître comme le germe de notre esprit, comme le fils de notre intelligence, nous donne quelque idée du Fils de Dieu conçu éternellement dans l'intelligence du Père céleste. C'est pourquoi ce Fils de Dieu prend le nom de Verbe, afin que nous entendions qu'il naît dans le sein du Père; non comme naissent les corps, mais comme naît dans notre ame cette parole intérieure que nous y sentons, quand nous contemplons la vérité.

» Mais la fécondité de notre esprit ne se termine pas à cette parole intérieure, à cette pensée intellectuelle, à cette image de la vérité qui se forme en nous. Nous aimons, et cette parole intérieure, et l'esprit où elle naît; et, en l'aimant, nous sentons en nous quelque chose qui ne nous est pas moins précieux que notre esprit et notre pensée, qui est le fruit de l'un et de l'autre, qui les unit, qui s'unit

à eux, et ne fait avec eux qu'une même vie.

» Ainsi, autant qu'il se peut trouver de rapport entre Dieu et l'homme ; ainsi, dis-je, se produit en Dieu l'amour éternel qui sort du père qui pense, et du fils qui est sa pensée, pour faire, avec lui et sa pensée, une même nature également heureuse et parfaite. » (1)

Voilà un assez beau commentaire, à propos d'un seul mot de la Genèse : *Faisons l'homme.*

Tertullien, dans son *Apologétique*, s'exprime ainsi sur le grand mystère de notre religion :

« Dieu a créé le monde par sa *parole*, sa *raison* et sa *puissance*. Vos philosophes même conviennent que *logos*, le verbe et la raison, est le créateur de l'univers. Les chrétiens ajoutent seulement que la propre subs-

(1) Boss. *Hist. univ.* sect. I.re, pag. 248.

tance du *verbe* et de la *raison*, cette substance par laquelle Dieu a tout produit, est *esprit*; que cette *parole* ou le *verbe* a dû être prononcé par Dieu; que Dieu l'ayant prononcé, l'a engendré; que conséquemment il est *Fils* de Dieu, et *Dieu*, à cause de l'unité de substance. Si le soleil prolonge un rayon, sa substance n'est pas séparée, mais étendue. Ainsi le verbe est *esprit* d'un esprit, et *Dieu* de Dieu, comme une lumière allumée d'une autre lumière. Ainsi ce qui procède de Dieu est *Dieu*, et les deux, avec leur esprit, ne font qu'un; différent en propriété, non en nombre; en ordre, non en nature : le fils est sorti de son principe sans le quitter. Or, ce rayon de Dieu est descendu dans le sein d'une vierge; il s'est revêtu de chair; il s'est fait homme uni à Dieu. Cette chair soutenue de l'esprit, se nourrit, croît, parle, enseigne, opère : c'est le Christ. »

Cette démonstration de la Trinité, peut

peut être comprise par les esprits les plus simples. Il se faut souvenir que Tertullien parlait à des hommes qui persécutaient J. C., et qui n'auraient pas mieux aimé que de trouver moyen d'attaquer la doctrine, et même la personne de ses défenseurs. Nous ne pousserons pas plus loin ces preuves, et nous les abandonnons à ceux qui ont étudié la secte Italique, et la haute théologie chrétienne.

Quant aux images qui soumettent à la faiblesse de nos sens le plus étonnant des mystères, nous avons peine à concevoir ce que le redoutable triangle de feu, imprimé dans la nuée obscure, peut avoir de ridicule dans la poésie; le Père, sous la figure d'un vieillard, ancêtre majestueux des temps, ou représenté comme une effusion de lumière, ne nous semble pas une peinture si inférieure à celles de la mythologie. Mais il n'y a que le ciel même qui ait pu nous montrer l'Esprit

créateur, l'esprit sublime de Jehovah, porté par l'emblème de la douceur, de l'amour, et de l'innocence ! Dieu se sent-il travaillé du besoin de semer sa parole ? l'Esprit n'est plus cette Colombe qui couvrait les hommes de ses ailes de paix ; il reprend sa consumante ardeur ; c'est un Verbe visible, c'est une langue de feu, qui parle tous les dialectes de la terre, et dont la rhétorique éloquente confond les cœurs les plus obstinés.

Et pour peindre le Fils divin, il nous suffira d'emprunter les paroles de celui qui le contempla dans sa gloire. « Il était assis sur un trône, dit l'apôtre ; son visage brillait comme le soleil dans sa force, et ses pieds comme de l'airain fondu dans la fournaise ; ses yeux étaient deux flammes. Un glaive à deux tranchans sortait de sa bouche ; dans la main droite il tenait sept étoiles ; dans la gauche, un livre scellé de sept sceaux. Un fleuve de lumière

était devant ses lèvres. Les sept esprits de Dieu brillaient devant lui comme sept lampes; et il sortait de son marche-pied des éclairs, des voix et des foudres. » (1)

CHAPITRE IV.

De la Rédemption.

De même que la Trinité renferme les secrets de l'ordre métaphysique, la rédemption contient les merveilles de l'homme, et l'histoire inexplicable de ses fins et de son cœur. Avec quel profond étonnement, si l'on s'arrêtait un peu dans les méditations de la pensée, ne verrait-on pas s'avancer ces deux vastes mystères qui cachent dans leurs ombres, les premières intentions de Dieu, et le système de l'univers! La Trinité, trop éloignée de notre petitesse, accable nos sens de

(1) Apoc.

sa gloire, et l'on se retire anéanti devant elle. Mais la touchante rédemption, en remplissant nos yeux de larmes, les empêche d'être trop éblouis, et nous permet du moins de les fixer un moment sur la croix.

On voit d'abord sortir de ce mystère la doctrine du péché originel, qui explique tout l'homme. Sans l'admission de cette vérité, connue par tradition de tous les peuples, une nuit impénétrable nous couvre. Comment, sans la tache primitive, rendre compte du penchant vicieux de notre nature, toujours combattu par une voix secrète qui nous annonce que nous fûmes formés pour la vertu? Comment l'aptitude de l'homme à la douleur; comment ces sueurs qui fécondent un sillon terrible; comment les larmes, les chagrins, les malheurs du juste; comment les triomphes et les succès impunis du méchant; comment, sans une chute primitive, tout cela pourrait-il s'expli-

quer ? C'est pour avoir méconnu cette dégénération, que les philosophes de l'antiquité tombèrent dans de si étranges erreurs, et qu'ils inventèrent le dogme de la réminiscence. Eh ! pour nous convaincre de la fatale vérité d'où naît le mystère qui nous rachète, aurions-nous besoin d'autres preuves que cette malédiction prononcée contre Ève, malédiction qui s'accomplit chaque jour sous nos yeux ? Que de choses dans ces brisemens d'entrailles, et pourtant dans ce bonheur de la maternité ! Quelles mystérieuses annonces de l'homme et de sa double destinée, prédite à-la-fois par la douleur et par la joie de la femme qui l'enfante ! Pourrait-on se méprendre sur les voies du Très-Haut, en retrouvant les deux grandes fins de l'homme dans le travail de sa mère ; et ne pas reconnaître un Dieu jusque dans une malédiction ?

Après tout, nous voyons chaque jour le fils puni pour le père, et la

réaction du crime d'un méchant aller frapper un descendant vertueux, ce qui ne prouve que trop la doctrine du péché originel. Mais un Dieu de bonté et d'indulgence, sachant que nous périssions tous par cette chute, est venu nous sauver malgré notre aveuglement. Ne le demandons point à notre esprit, mais à notre cœur, nous tous hommes faibles et coupables, comment un Dieu peut mourir. Si ce parfait modèle du bon fils, cet exemple des amis fidelles; si cette retraite au mont des Oliviers, ce calice amer, cette sueur de sang, cette douceur d'ame, cette sublimité d'esprit, cette croix, ce voile déchiré, ce rocher fendu, ces ténèbres de la nature; si ce Dieu enfin expirant pour les hommes, ne peut ni ravir votre cœur, ni enflammer vos pensées; il est à craindre qu'on ne trouve jamais dans vos ouvrages, comme dans ceux du Poëte, « des miracles éclatans, » *Speciosa miracula.*

« Des images ne sont pas des raisons, dira-t-on peut-être ; nous sommes dans un siècle de lumière qui n'admet rien sans preuves. »

Que nous soyions dans un siècle de lumière, c'est ce dont quelques personnes ont douté ; mais nous ne serons point étonnés si l'on nous fait l'objection précédente. Quand on a voulu argumenter sérieusement contre le christianisme, les Origène, les Clarke, les Bossuet ont répondu : pressé par ces redoutables adversaires, on cherchait à leur échapper en reprochant au christianisme ces mêmes disputes métaphysiques dans lesquelles on voudrait nous entraîner. On disait, comme Arius, Celse et Porphyre, que notre religion est un tissu de subtilités qui n'offrent rien à l'imagination ni au cœur, et qui n'ont pour sectaires que des *foux et des imbécilles* (1). Se présente - t - il

(1) Orig. c. Cel. lib. III, p. 144. Arius

quelqu'un qui, répondant à ces derniers reproches, cherche à démontrer que le culte évangélique est celui du poëte et de l'ame tendre; on ne manquera pas de s'écrier : eh ! qu'est-ce que tout cela prouve, sinon que vous savez plus ou moins bien faire un tableau ? Ainsi, voulez-vous peindre et toucher; on vous demande des *axiômes* et des *corollaires*. Prétendez-vous raisonner; il ne faut plus que des *sentimens* et des *images*. Il est difficile de joindre des ennemis aussi légers, et qui ne sont jamais au poste où ils vous défient. Nous hasarderons quelques mots sur la rédemption, pour montrer que la théologie du christianisme n'est pas aussi absurde qu'on affecte de le penser.

---

appelle les chrétiens *ὦ δειλοι*. Arr. Antonin. ap. Tertul. at. scap., c. IV, lib. in Soh. Malcla Chronic. Porphyre donne à la religion l'épithète de *Βάρβαρον τόλμημα*. Porph. ap. Eus. *Hist. eccl.* VI, c. IX.

Une tradition universelle nous apprend que l'homme a été créé dans un état plus parfait que celui où il existe à présent, et qu'il y a eu une chute. Cette tradition se fortifie de l'opinion des philosophes de tous temps et de tous pays, qui n'ont jamais pu se rendre compte de l'homme moral, sans supposer un état primitif de perfection, d'où la nature humaine est ensuite déchue par sa faute. (1)

Si l'homme a été créé, il a été créé pour une fin quelconque : or, étant créé parfait, la fin à laquelle il était appelé ne pouvait être que parfaite.

Mais la cause finale de l'homme a-t-elle été altérée par sa chute ? Non ; puisque l'homme n'a pas été créé de nouveau : non ; puisque la race humaine n'a pas été anéantie, pour faire place à une autre race.

---

(1) *Vid.* Plat. Arist. Sen. les SS. PP. Pascal. Grot. Arn. etc. etc.

Ainsi l'homme devenu mortel et imparfait par sa désobéissance, est resté toutefois avec des fins immortelles et parfaites. Comment parviendra-t-il à ses fins dans son état actuel d'imperfection? Il ne le peut plus par sa propre énergie ; par la même raison qu'un homme malade ne peut s'élever à la hauteur des pensées à laquelle un homme sain peut atteindre. Il y a donc disproportion entre la force, et le poids à soulever par cette force : ici l'on entrevoit déjà la nécessité d'une aide ou d'une rédemption.

« Ce raisonnement, dira-t-on, serait bon pour le premier homme ; mais nous, nous sommes capables de nos fins. Quelle injustice et quelle absurdité de penser que nous soyions tous punis de la faute de notre premier père ! — Sans décider ici si Dieu a tort ou raison de nous rendre solidaires les uns pour les autres, tout ce que nous savons et tout ce qu'il nous suffit

de savoir à présent, c'est que cette loi existe. Nous savons que par-tout le fils innocent porte le châtiment dû au père coupable; que cette loi est tellement liée aux principes des choses, qu'elle se répète jusque dans l'ordre physique de l'univers. Quand un enfant vient au monde, tout gangrené des débauches de son père, pourquoi ne se plaint-on pas de la nature ? car enfin, qu'a fait ce petit innocent, pour porter la peine des vices d'autrui ? Hé bien, les maladies de l'ame se perpétuent comme les maladies du corps, et l'homme se trouve puni dans sa dernière postérité, de la faute qui lui fit prendre le premier levain du crime.

La chute ainsi avérée par la tradition générale, par la transmission ou la génération du mal moral et physique; d'une autre part, les fins de l'homme étant restées aussi parfaites qu'avant la désobéissance, quoique

l'homme lui-même soit dégénéré, il suit qu'une rédemption ou un moyen quelconque de rendre l'homme capable de ses fins, est une conséquence naturelle de l'état où est tombée la nature humaine.

La nécessité d'une rédemption une fois admise, cherchons l'ordre où nous pourrons la trouver. Cet ordre peut être pris ou dans l'homme, ou au-dessus de l'homme.

1.° Dans l'homme. Pour supposer une rédemption, il faut que le prix soit au moins en raison de la chose à racheter. Or, comment supposer que l'homme imparfait et mortel se pût offrir pour regagner une fin parfaite et immortelle? Comment l'homme, participant lui-même à la faute primitive, aurait-il pu sufiire, tant pour la portion du péché qui le regarde, que pour celle qui concerne le reste du genre humain? Un tel dévouement ne demandait-il pas un amour et une vertu au-dessus

dessus de la nature ? Il semble que le ciel ait voulu laisser s'écouler 4000 années, depuis la chute jusqu'au rétablissement, afin de donner le temps aux hommes de juger par eux-mêmes, combien leurs vertus dégradées étaient insuffisantes pour un pareil sacrifice.

Il ne reste donc que la seconde supposition : à savoir, que la rédemption devait procéder d'une condition au-dessus de l'homme. Voyons si elle pouvait venir des êtres intermédiaires entre lui et Dieu.

Milton eut une belle idée, lorsqu'il supposa qu'après le péché, l'Eternel demanda au ciel consterné, s'il y avait quelque puissance qui voulût se dévouer pour le salut de l'homme. Toutes les divines hiérarchies demeurèrent muettes, et parmi tant de séraphins, de trônes, d'ardeurs, de dominations, d'anges et d'archanges, nul ne se sentit assez de force pour s'offrir au grand sacrifice. Cette pensée du poëte est

d'une rigoureuse vérité en théologie. En effet, où les anges auraient-ils pris pour l'homme l'immense amour que suppose le mystère de la croix ? Nous dirons en outre, que la plus sublime des puissances créées n'aurait pas même eu assez de force pour l'accomplir. Aucune substance angélique ne pouvait, par la faiblesse de son essence, se charger de ces douleurs, qui, selon Massillon, unirent sur la tête de J. C. toutes les *angoisses physiques*, que la punition de tous les péchés commis depuis le commencement des races, pouvait supposer, et toutes les *peines morales*, tous les *remords* qu'auraient dû éprouver les pécheurs, en commettant le crime. Si le Fils de l'homme lui-même trouva le calice amer, comment un ange l'eût-il porté à ses lèvres ? Non, il n'aurait jamais pu boire *la lie*, et le sacrifice n'eût point été consommé.

Nous ne pouvions donc avoir pour

rédempteur qu'une des trois personnes existantes de toute éternité; or, de ces trois divines personnes, on voit que le Fils, par sa nature même, devait être le seul à nous racheter. Amour qui lie toutes les parties de l'univers, Milieu qui réunit les extrêmes, Principe vivifiant de la nature, il pouvait seul réconcilier Dieu avec l'homme. Il vint ce nouvel Adam; il vint, homme selon la chair par le sein de Marie, homme selon la morale par son évangile, homme selon Dieu par son essence. Il naquit d'une Vierge, pour ne point participer à la faute originelle, et pour être une victime sans tache; il reçut le jour dans une étable, au dernier degré des conditions humaines, parce que nous étions tombés dans l'orgueil : ici commence la profondeur du mystère, l'homme se trouble, et les voiles s'abaissent.

Ainsi le but que nous pouvions atteindre avant la désobéissance, nous

est proposé de nouveau, mais la route pour y parvenir n'est plus la même. Adam innocent y serait arrivé par des chemins enchantés; Adam pécheur n'y peut monter qu'au travers des précipices. La nature a changé depuis la faute de notre premier père, et la rédemption n'a pas eu pour objet de faire une création nouvelle, mais de trouver un salut final pour la première. Tout donc est resté dégénéré avec l'homme, et ce roi de l'univers, qui d'abord né immortel, devait s'élever, sans changer d'existence, au bonheur des puissances célestes, ne peut plus maintenant jouir de la présence de Dieu, sans passer par les *déserts du tombeau*, comme parle S. Chrysostome. Son ame a été sauvée de la destruction finale par la rédemption; mais son corps, joignant à la fragilité naturelle de la matière, la faiblesse accidentelle du péché, subit la sentence primitive dans toute sa rigueur : il

tombe, il se fond, il se dissout. Ainsi Dieu, après la chute de nos premiers pères, cédant à la prière de son fils, et ne voulant pas détruire tout l'homme, inventa la mort comme un demi-néant, afin que le pécheur sentît l'horreur de ce néant entier, auquel il eût été condamné, sans les prodiges de l'amour céleste.

Nous osons présumer que s'il y a quelque chose de clair en métaphysique, c'est la chaîne de ce raisonnement. Ici point de mots mis à la torture, point de divisions et de subdivisions, point de termes obscurs ou barbares. Le christianisme n'est point composé de ces choses, comme les sarcasmes de l'incrédulité voudraient nous le faire croire. L'évangile a été prêché au pauvre d'esprit, et a été entendu du pauvre d'esprit; c'est le livre le plus clair qui existe. Sa doctrine n'a point son siége dans la tête, mais dans le cœur; elle n'apprend point à disputer,

mais à bien vivre ; pourtant elle n'est pas sans secrets : ce qu'il y a de véritablement ineffable dans l'écriture, c'est ce mélange continuel des plus profonds mystères et de la plus extrême simplicité ; caractères d'où naissent le divin et le sublime. Il ne faut donc plus s'étonner que l'œuvre de Jesus-Christ parle si éloquemment. Et telles sont encore les vérités de notre religion, malgré leur peu d'appareil scientifique, qu'un seul point admis vous force à l'instant à admettre tous les autres. Il y a même plus ; si vous espérez échapper en niant le principe, tel, par exemple, que le péché originel ; bientôt, poussés de conséquence en conséquence, vous serez forcés d'aller vous perdre dans l'athéisme : dès l'instant où vous reconnaissez un Dieu, la réligion chrétienne arrive, malgré vous, avec tous ses dogmes, comme l'ont remarqué Clarke et Pascal. Voilà, ce nous semble, une

des plus fortes preuves en faveur du christianisme.

Au reste, il ne faut pas s'étonner, que celui qui fait rouler, sans les confondre, ces milliers d'univers sur nos têtes, ait répandu tant d'harmonie dans les principes d'un culte établi par lui ; il ne faut pas s'étonner, qu'il fasse tourner les charmes et les grandeurs de ses mystères dans le cercle d'une logique inévitable, comme il fait revenir les astres sur eux-mêmes, pour nous ramener ou les fleurs ou les foudres des saisons. On a peine à concevoir le déchaînement du siècle contre le christianisme. S'il est vrai que les religions soient nécessaires aux hommes, comme l'ont cru tous les philosophes, par quel culte veut-on remplacer celui de nos pères ? On se rappellera long-temps ces jours où des hommes de sang prétendirent élever des autels aux vertus, sur les ruines du christianisme. D'une main ils dres-

saient des échafauds ; de l'autre, sur le frontispice de nos temples, ils garantissaient à Dieu l'*éternité*, et à l'homme la *mort ;* et ces mêmes temples, où l'on voyait autrefois ce Dieu qui est connu de l'univers, et ces images de vierges qui consolaient tant d'infortunés, ces temples étaient dédiés à la *Vérité*, qu'aucun homme ne connaît, et à la *Raison*, qui n'a jamais séché une larme !

CHAPITRE V.

De l'Incarnation.

CONTEMPLONS maintenant le Souverain des cieux dans une bergerie, celui qui lance la foudre entouré de bandelettes de lin ; celui que l'univers ne peut contenir, renfermé dans le sein d'une femme. Oh ! combien l'antiquité eût tiré parti de cette merveille ! Quels tableaux un Virgile ou un Homère ne nous eût-il pas laissés de la

nativité d'un Dieu dans une crèche, du chant des pasteurs, des mages conduits par une étoile, des anges descendant dans le désert, d'une vierge mère adorant son nouveau-né, et de tout ce mélange d'innocence, d'enchantement et de grandeur !

Il est des cœurs qui ne savent rien voir dans les objets les plus divins. Pour nous, laissant toujours à part ce que nos mystères ont de direct et de sacré, nous croyons retrouver sous leurs voiles, les vérités les plus ravissantes de la nature. Nous sommes persuadés que ces trois secrets du ciel, outre leurs parties inexplicables et mystiques, contiennent toutes les choses créées, et sont le prototype des lois morales et physiques du monde : cela est très-digne de la gloire de Dieu, car on entrevoit alors, pourquoi il lui a plu de se manifester dans ces mystères, plutôt qu'en tout autre, qu'il eût pu choisir. Jesus-Christ, (ou,

pour ainsi dire, le monde moral) prenant naissance dans le sein d'une vierge, nous enseigne le prodige de la création physique, et nous montre l'univers se formant dans le sein de l'amour céleste. Les paraboles et les figures de ce mystère sont ensuite gravées dans chaque objet, autour de nous. Par-tout la force naît de la grace: le fleuve sort de la fontaine, le lion est d'abord nourri d'un lait pareil à celui que suce l'agneau, et parmi les hommes enfin, le Tout-Puissant a promis la gloire ineffable, à ceux qui pratiquent les plus humbles vertus.

Ils eurent bien à se plaindre de la nature, ceux qui ne purent découvrir dans la chaste reine des anges, que des mystères d'obscénité. Qu'y a-t-il de plus touchant que cette femme mortelle, devenue la mère immortelle d'un Dieu rédempteur; cette Marie à-la-fois vierge et mère, les deux états les plus divins de la femme; cette jeune fille

de l'antique Jacob, qui accourt au secours des misères humaines, et sacrifie un fils, pour sauver la race de ses pères; cette tendre médiatrice entre nous et l'Eternel, ouvrant avec la douce vertu de son sexe, un cœur plein de pitié à nos tristes confidences, et désarmant un Dieu irrité? Dogme enchanté qui adoucit la terreur d'un Dieu, en interposant la beauté, entre notre néant et la majesté divine!

Poëtes qui avez reçû le feu créateur, peignez-nous cette bienheureuse Marie, assise sur un trône de candeur, plus éclatant que la neige; qu'elle paraisse sur ce trône comme une *rose mystique* (1), ou comme l'*étoile du matin précurseur du soleil de la grace* (2); que les plus beaux anges la servent, que les harpes et les voix célestes forment un doux concert autour d'elle;

---

(1) *Rosa mystica.*
(2) *Stella matutina.*

qu'au premier coup d'œil on reconnaisse dans cette fille des hommes, *le refuge des pécheurs*, (1) *la consolation des affligés ;* (2) qu'elle ignore les saintes colères du Seigneur ; qu'elle soit toute bonté, toute compassion, toute indulgence.

Aucune religion n'a offert un culte plus attendrissant que celui de Marie. Elle est comme la divinité de l'innocence, de la faiblesse et du malheur. La foule de ses adorateurs dans nos églises, se compose de pauvres matelots qu'elle a sauvés du naufrage, de vieux invalides qu'elle a arrachés à la mort, sous le fer des ennemis de la France, et de jeunes femmes dont elle a calmé des douleurs. Celles-ci apportent leurs petits enfans devant son image ; et le cœur du nouveau-né, qui ne comprend pas encore le grand

(1) *Refugium peccatorum.*

(2) *Consolatrix afflictorum.*

Etre

Être, comprend déjà cette divine mère, qui tient un enfant dans ses bras.

CHAPITRE VI.

DES SACREMENS.

Le Baptême et la Confession.

Si les mystères accablent l'esprit par leur grandeur, on éprouve une autre sorte d'étonnement, mais qui n'est peut-être pas moins profond, en contemplant les sacremens de l'église. La connaissance de l'homme civil et moral, que l'on découvre dans ces institutions, prouve que celui qui a si bien pénétré dans le cœur humain, ne peut être que celui-là même qui en a pétri l'argile.

Le baptême est le premier des sacremens que la religion confère à l'homme, et qui, selon la parole de l'apotre, le *revêt de Jesus-Christ.* Et comment n'être pas frappé de ce qu'il

y a de grand et de touchant dans la cérémonie, qui consacre la vie du chrétien ? Elle nous rappelle, cette cérémonie, la corruption où nous sommes nés, les entrailles douloureuses qui nous portèrent, les tribulations qui nous attendent dans ce monde ; elle nous dit que nos fautes rejailliront sur nos fils, que nous sommes tous solidaires : terrible enseignement qui suffirait seul pour faire régner la vertu parmi les hommes.

Voyez le néophyte debout au milieu des ondes du Jourdain ; le solitaire du rocher verse l'eau lustrale sur sa tête ; les roseaux du fleuve, les chameaux de ses rivages, le Temple de Jérusalem, les cèdres du Liban sont attentifs : ou plutôt regardez ce jeune enfant sur les fontaines sacrées. Une famille pleine de joie l'environne ; elle renonce pour lui au péché, elle lui donne le nom de son aïeul, qui devient immortel dans cette renaissance perpétuée par l'amour

de race en race. Déjà le père, dont le cœur bondit d'alégresse, s'empresse de reprendre son fils, pour le reporter à une épouse impatiente, qui compte, sous ses rideaux, tous les coups de la cloche baptismale. On entoure le lit maternel; des pleurs d'attendrissement et de religion, coulent de tous les yeux; le nom nouveau de bel enfant, le nom antique de son ancêtre, est répété de bouche en bouche, et chacun mêlant les souvenirs du passé aux joies présentes, croît reconnaître le bon vieillard, dans l'enfant qui fait revivre sa mémoire. Tels sont les tableaux que présente le sacrement de baptême; mais la religion, toujours morale, toujours sérieuse, alors même qu'elle est plus riante, nous montre aussi le fils des rois dans sa pourpre, renonçant aux grandeurs de Satan, à la même piscine où l'enfant du pauvre en haillons, vient abjurer des pompes, auxquelles pourtant il ne sera point condamné.

On trouve dans S. Ambroise une description fort curieuse, de la manière dont s'administrait le sacrement de baptême dans les premiers siècles de l'église (1). Le jour choisi pour la cérémonie était le samedi-saint. On commençait par toucher les narines, et par ouvrir les oreilles du cathécumène, en prononçant *ephpheta*, c'est-à-dire, *ouvrez-vous*. On le faisait ensuite entrer dans le saint des saints. En présence du diacre, du prêtre et de l'évêque, il renonçait aux œuvres du démon. Il se tournait vers l'occident, image des ténèbres, pour abjurer le monde, et vers l'orient, symbole de

(1) *Ambros. de Myst.* Tertullien, Origène, S. Jérôme, S. Augustin, parlent aussi du baptême, mais moins en détail que S. Ambroise. C'est dans les six livres *des Sacremens*, faussement attribués à ce père, qu'on voit la circonstance des trois immersions et du *touchement* des narines que nous rapportons ici.

lumière, pour marquer son alliance avec Jesus-Christ. L'évêque faisait alors la bénédiction du bain, dont les eaux, selon S. Ambroise, indiquent tous les mystères de l'Ecriture : la création, le déluge, le passage de la mer Rouge, la nuée, les eaux de Mara, Naaman et le paralytique de la Piscine. Les eaux ayant été adoucies par le signe de la croix, on y plongeait trois fois le cathécumène en l'honneur de la Trinité, et en lui enseignant que trois choses rendent témoignage dans le baptême : l'eau, le sang et l'esprit.

Au sortir du saint des saints, l'évêque faisait à l'homme renouvelé, l'onction sur la tête, afin de le sacrer de la race élue et de la nation sacerdotale du Seigneur. Puis on lui lavait les pieds, on lui mettait des habits blancs, comme un vêtement d'innocence ; après quoi il recevait dans le sacrement de confirmation, l'esprit de

crainte divine, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de doctrine et de piété. L'évêque prononçait à haute voix les paroles de l'apôtre : *Dieu le père vous a marqué de son sceau. Jesus-Christ, notre Seigneur, vous a confirmé ; il a donné à votre cœur les arrhes du St-Esprit.*

Le nouveau chrétien marchait alors à l'autel pour y recevoir le pain des anges, en disant : *J'entrerai à l'autel du Seigneur, du Dieu qui réjouit ma jeunesse.* A la vue de l'autel couvert de vases d'or et d'argent, de flambeaux, de fleurs, d'étoffes de soie, le néophyte s'écriait avec le Prophète : *Vous avez preparé une table devant moi ; c'est le Seigneur qui me nourrit, rien ne me manquera, il m'a établi dans un lieu abondant en pâturage.* La cérémonie se terminait par le sacrifice de la messe. Ce devait être une fête bien auguste que celle-là où les Ambroise,

à la table du Seigneur, donnaient au pauvre innocent, la place qu'ils refusaient à l'empereur coupable !

S'il n'y a pas dans ce premier acte de la vie chrétienne, un mélange divin de théologie et de morale, de mystères et de simplicité, rien ne sera jamais divin en religion.

Mais, considéré dans une sphère plus élevée, et comme figure du mystère de notre rédemption, le baptême est un bain qui rend à l'ame sa vigueur première. On ne peut se rappeler sans envie la beauté des anciens jours, alors que les forêts n'avaient pas assez de silence, les grottes pas assez de profondeur pour les fidelles qui venaient y méditer les mystères : ces chrétiens primitifs, témoins de la rénovation du monde, étaient occupés d'un tout autre ordre de pensées que de celui qui nous courbe aujourd'hui vers la terre, nous tous chrétiens sans amour, vieillis dans le siècle et non

pas dans la foi. En ce temps-là la sagesse était sur les rochers, dans les antres avec les lions, et les rois allaient consulter le solitaire de la montagne. Jours trop tôt évanouis ! il n'y a plus de S. Jean au désert, et l'heureux catéchumène ne sentira plus couler sur lui ces flots du Jourdain, qui emportaient aux mers toutes ses souillures.

La confession suit le baptême, et l'église, avec une prudence qu'elle seule possède, a fixé l'époque de la confession à l'âge où l'idée du crime peut être conçue ; il est certain qu'à sept ans l'enfant a les notions du bien et du mal. Tous les hommes, les philosophes même, quelles qu'aient été d'ailleurs leurs opinions, ont regardé le sacrement de pénitence comme une des plus fortes barrières contre le vice, et comme le chef-d'œuvre de la sagesse. « Que de restitutions, de réparations, dit M. Rousseau, la confession ne fait-elle point faire chez les catho-

liques (1) ! » Selon M. de Voltaire, « la confession est une chose très-excellente, un frein au crime, inventé dans l'antiquité la plus reculée : on se confessait dans la célébration de tous les anciens mystères. Nous avons imité et sanctifié cette sage coutume : elle est très-bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner. » (2)

Sans cette institution salutaire, le coupable tomberait dans le désespoir. Dans quel sein déchargerait-il le poids de son cœur ? Serait-ce dans celui d'un ami ? Eh ! qui peut compter sur l'amitié des hommes ? Prendra-t-il les déserts pour confidens ? Les déserts retentissent toujours pour le crime du bruit de ces trompettes, que le parricide Néron croyait ouïr autour du tombeau de sa mère (3). Quand la na-

---

(1) *Emil.* tom. III, p. 201, *dans la note.*

(2) *Questions encyclop.* tom. III, p. 234, article *Curé de campagne*, sect. II.

(3) Tacit. Hist.

ture et les hommes sont impitoyables, il est bien touchant de trouver un Dieu prêt à pardonner : il n'appartenait qu'à la religion chrétienne d'avoir fait deux sœurs, de l'innocence et du repentir.

CHAPITRE VII.

De la Communion.

La Communion présente des caractères encore plus sublimes, en même temps qu'elle s'embellit de mille charmes. C'est à douze ans, c'est au printemps de l'année, que l'adolescent s'unit à son Créateur. Après avoir pleuré la mort du Rédempteur du monde avec les montagnes de Sion, après avoir rappelé les ténèbres qui couvrirent la terre, les cloches se raniment, les saints se dévoilent, le cri de la joie, l'antique *alleluia* des Abraham et des Jacob, fait retentir le dôme des églises. De jeunes filles vê-

tues de lin, de beaux garçons parés de feuillages, marchent sur une route semée des premières fleurs de l'année, et s'avancent vers le temple, en répétant de nouveaux cantiques; leurs parens les suivent pleins d'alégresse. Bientôt le Christ descend sur l'autel pour ces ames délicates. Le froment des anges est déposé sur la langue véridique qu'aucun mensonge n'a encore souillée, tandis que le prêtre boit, dans le vin pur, le sang méritoire de l'agneau. Tous les cœurs sont saisis de recueillement dans cette solennité où Dieu rappelle un sacrifice sanglant, sous les espèces les plus paisibles. Aux incommensurables hauteurs de ces mystères, se mêlent les souvenirs des scènes les plus riantes. La nature semble ressusciter avec son Créateur, et l'ange du printemps lui ouvre les portes du tombeau, comme cet esprit de lumière, qui dérangea la pierre du glorieux sépulcre. L'âge

des tendres communians et celui de la naissante année, confondent leurs jeunesses, leurs harmonies et leurs innocences. Le pain et le vin annoncent les dons des champs prêts à mûrir, et retracent les tableaux de l'agriculture; enfin Dieu descend dans les ames de ces enfans pour les féconder, comme il descend, en cette saison, dans le sein de la terre, pour lui faire porter ses fleurs et ses richesses.

Mais, dira-on, que signifie cette Communion mystique où la *raison* est obligée de se soumettre à une *absurdité*, sans aucun profit pour les mœurs ?

Qu'on nous permette d'abord de répondre en général pour tous les rites chrétiens, qu'ils sont de *la plus haute moralité*, par cela seul qu'*ils ont été pratiqués par nos pères*; par cela seul que *nos mères ont été chrétiennes* sur nos berceaux; enfin, parce que la religion a chanté autour du cercueil de

nos

nos aïeux, et souhaité la paix à leurs cendres.

Ensuite, supposé même que la Communion fût une cérémonie puérile, c'est du moins s'aveugler beaucoup, que de ne pas voir qu'une solennité, qui doit être précédée d'une confession austère, qui ne peut avoir lieu qu'après une longue suite d'actions vertueuses, est, par son essence, très-favorable aux bonnes mœurs. Elle l'est à un tel point, que si un homme approchait dignement, une seule fois par mois, du sacrement d'Eucharistie, cet homme serait, de nécessité, l'homme le plus vertueux de la terre. Transportez le raisonnement de l'individuel au collectif, de l'homme au peuple, et vous verrez que la Communion est une législation toute entière.

« Voilà donc des hommes, dit M. de Voltaire, (dont l'autorité ne sera pas suspecte,) voilà des hommes qui

reçoivent Dieu dans eux, au milieu d'une cérémonie auguste, à la lueur de cent cierges, après une musique qui a enchanté leurs sens, au pied d'un autel brillant d'or. L'imagination est subjuguée, l'ame saisie et attendrie ; on respire à peine, on est détaché de tout bien terrestre, on est uni avec Dieu, il est dans notre chair et dans notre sang. Qui osera, qui pourra commettre après cela une seule faute, en concevoir seulement la pensée ! Il était impossible, sans doute, d'imaginer un mystère qui retînt plus fortement les hommes dans la vertu. » (1)

Si nous nous exprimions nous-mêmes avec cette force, on nous traiterait d'insensés et de fanatiques.

L'Eucharistie a pris naissance à la Cène ; et nous en appelons aux peintres, pour la beauté du tableau où

(1) *Questions sur l'Encyclopédie*, t. IV, édit. de Genève.

Jesus-Christ est représenté prononçant ces paroles : *Hoc est corpus meum.* Quatre choses, toutes quatre immenses, mais moins divines les unes que les autres, sont ici :

1.° Dans le pain et le vin *matériels* on voit la consécration de la nourriture des hommes, qui vient de Dieu, et que nous tenons de sa munificence. Quand il n'y aurait dans la Communion, que cette offrande des richesses de la terre à celui qui les dispense, cela seul suffirait pour la comparer aux plus belles coutumes religieuses de la Grèce.

2.° L'Eucharistie rappelle la pâque des Israélites, qui remonte au temps des Pharaons; elle annonce l'abolition des sacrifices sanglans; elle est aussi l'image de la vocation d'Abraham, et de la première alliance de Dieu avec l'homme. Tout ce qu'il y a de grand en antiquité, en histoire, en législation, en figures sacrées, se trouve

donc réuni dans la communion du chrétien.

3.° L'Eucharistie annonce la réunion des hommes en une grande famille ; elle enseigne la fin des inimitiés, l'égalité naturelle et le commencement d'une nouvelle loi, qui ne connaîtra ni Juifs, ni Gentils, et qui invitera tous les enfans d'Adam à la même table.

Enfin la quatrième chose que l'on découvre dans l'Eucharistie, c'est le mystère direct et la présence réelle de Dieu dans le pain consacré. Ici il faut que l'ame s'envole un moment vers ce monde intellectuel, qui lui fut ouvert avant sa chute.

Lorsque le Tout-puissant eut créé l'homme à son image, et qu'il l'eut animé d'un souffle de vie, il fit alliance avec lui. Adam et Dieu s'entretenaient ensemble dans la solitude. L'alliance fut de droit rompue par la désobéissance. L'Être éternel ne pouvait plus communiquer avec la Mort, la Spiri-

tualité avec la Matière. Or, entre deux choses de propriétés différentes, il ne peut y avoir de point de contact que par un milieu. Le premier effort que l'Amour divin fit pour se rapprocher de nous, fut la vocation d'Abraham et l'établissement des sacrifices : figures qui annonçaient au monde l'avénement du Messie. Le Sauveur, en nous rétablissant dans nos fins, comme nous l'avons observé au sujet de la rédemption, a dû nous rétablir dans nos priviléges, et le plus beau de ces priviléges sans doute, était de communiquer avec le Créateur. Mais cette communication ne pouvait plus avoir lieu immédiatement comme dans le Paradis terrestre. Premièrement, parce que notre origine est demeurée souillée ; en second lieu, parce que notre corps, maintenant sujet au tombeau, est resté trop faible pour communiquer directement avec Dieu, sans mourir. Il fallait donc un moyen médiat, et c'est le Fils

qui l'a fourni. Il s'est donné à l'homme dans l'Eucharistie ; il est devenu la route sublime par qui nous nous réunissons de nouveau à celui dont notre ame est émanée.

Mais si le Fils fût resté dans son essence primitive, il est évident que la même séparation eût existé ici-bas entre Dieu et l'homme; puisqu'il ne peut y avoir d'union entre la pureté et le crime, entre une réalité éternelle et le songe de notre vie. Or, le Verbe, en entrant dans le sein d'une femme, a daigné se faire semblable à nous. D'un côté, il touche à son père par sa spiritualité; de l'autre, il s'unit à la chair par son effigie humaine. Il devient donc ce rapprochement cherché entre l'enfant coupable et le père miséricordieux. En se cachant sous l'emblème du pain, il est, pour l'œil du corps, un objet sensible, tandis qu'il reste un objet intellectuel pour l'œil de l'ame. S'il a choisi le pain pour se

ciler, c'est que le froment est un emblême noble et pur de la nourriture divine.

Que si cette haute et mystérieuse théologie, dont nous nous contentons d'ébaucher quelques traits, effraye quelques-uns de nos lecteurs, qu'ils remarquent toutefois combien cette métaphysique est lumineuse auprès de celle de Pythagore, de Platon, de Timée, d'Aristote, de Carnéade, d'Epicure. On n'y trouve aucune de ces abstractions d'idées, pour lesquelles on est obligé de se créer un langage inintelligible au commun des hommes.

En résumant ce que nous avons dit sur la Communion, nous voyons qu'elle présente d'abord une pompe charmante, et qu'elle enseigne la morale, tant parce qu'elle tient aux mœurs de nos pères, que parce qu'il faut être pur pour en approcher; qu'ensuite elle est l'offrande des dons de la terre au Créateur; qu'elle rappelle la sublime

et touchante histoire du Fils de l'homme;
et que s'unissant au souvenir de la pâque et de la première alliance, elle va se perdre dans la nuit des temps; qu'elle tient aux idées premières sur la nature de l'homme religieux et politique, et exprime l'antique égalité du genre humain; enfin, qu'elle renferme l'histoire mystique de la famille d'Adam, sa chute, ses fins, son rétablissement et sa réunion avec Dieu. Nous ne savons pas ce qu'on peut objecter contre un sacrement qui fait parcourir un tel cercle d'idées poétiques, morales, historiques, et métaphysiques; contre un sacrement qui commence avec des fleurs, de jeunes années et des graces, et qui finit par faire descendre Dieu sur la terre, pour le donner en pâture spirituelle à l'homme.

CHAPITRE VIII.

LA CONFIRMATION, L'ORDRE ET LE MARIAGE.

Examen du Vœu de Célibat, sous ses rapports moraux.

On ne cesse de s'étonner, lorsqu'on remarque à quelle époque de la vie la religion a fixé le grand hymenée de l'homme et du Créateur. C'est le moment où le cœur va s'enflammer du feu des passions, le moment où il peut concevoir l'Etre suprême : Dieu devient l'immense génie dont l'adolescent se sent tout-à-coup tourmenter, et qui remplit les facultés de son ame inquiète et agrandie. Mais le danger augmente, et il faut de nouveaux secours à ce voyageur sans expérience, exposé sur le chemin du monde. La religion n'oubliera point son enfant ; elle tient en réserve un appui pour

cette ame qui chancelle. La Confirmation vient soutenir ses pas tremblans, comme le bâton dans la main du vieillard, ou comme ces sceptres qui passaient de race en race chez les rois antiques, et sur lesquels les Evandre et les Nestor, pasteurs des hommes, s'appuyaient en jugeant tous les peuples. Observons que la morale entière de la vie est renfermée dans le sacrement de Confirmation; quiconque a la force de confesser Dieu, pratiquera nécessairement la vertu, puisque commettre le crime, c'est renier le Créateur.

Le même esprit de sagesse a placé l'Ordre et le Mariage, immédiatement après la Confirmation. L'enfant est maintenant devenu homme, et la religion qui l'a suivi des yeux avec une tendre sollicitude dans l'état de nature, le considère encore dans ses rapports avec la société. Admirez ici la profondeur de ses vues : elle n'a établi que

deux sacremens sociaux, si nous osons nous exprimer ainsi; c'est qu'en effet il n'y a que deux états dans la vie : le célibat et le mariage. Ainsi le christianisme, sans s'embarrasser de toutes les distinctions civiles, inventées par notre étroite raison, divise tout-à-coup la société en deux classes. A ces classes il ne donne point de lois politiques, mais des lois morales : par-là il se trouve d'accord avec toute l'antiquité. Les anciens sages de l'Orient, qui ont laissé une si merveilleuse renommée, n'assemblaient pas une foule d'hommes pris au hasard, pour méditer d'impraticables constitutions. Ces législateurs étaient de vénérables solitaires qui avaient voyagé long-temps, et qui chantaient les dieux sur la lyre. Chargés des richesses qu'ils avaient puisées chez les nations étrangères, plus riches encore des dons d'une vie sainte, le luth à la main, une couronne de papyre dans leurs cheveux

blancs, ces poëtes divins, assis sous un platane, dictaient leurs leçons à tout un peuple ravi. Et quelles étaient ces institutions des Amphyon, des Cadmus, des Orphée ? Une belle musique appelée loi, des danses, des cantiques, quelques chênes consacrés; des vieillards conduisant des enfans, un hymen formé sur un tombeau, la religion et Dieu par-tout : voilà ce que le christianisme a fait, et d'une manière encore plus admirable.

Mais les hommes ne s'accordent jamais sur les principes; et les institutions les plus sages ont trouvé des détracteurs. On s'est élevé dans ces derniers temps contre le vœu de célibat, attaché au sacrement d'Ordre. Les uns, cherchant par-tout des armes contre la religion, en ont cru trouver dans la religion même, et ont fait valoir l'ancienne discipline de l'église, qui, selon eux, permettait le mariage au prêtre; les autres se sont contentés

de

de faire de la chasteté chrétienne l'objet de leurs railleries. Répondons d'abord aux esprits sérieux et aux objections morales.

Il est certain d'abord que le septième canon du second concile de Latran, l'an 1139, fixe sans retour le célibat du clergé catholique. A une époque plus reculée, on peut citer quelques dispositions du concile de Latran (1), en 1123; de Trébur (2), en 895; de Troisi (3), en 909; de Tolède (4), en 633, et de Chalchique (5), en 461. Baronius ne s'est pas trompé lorsqu'il a prétendu que le vœu de célibat était général parmi le clergé dès le sixième siècle (6). Un canon du premier concile de Tours excommunie tout prêtre, diacre ou sous-diacre qui aurait conservé sa femme après avoir reçu les

(1) Can. 21. (2) Cap. 28. (3) Cap. 8. (4) Can. 52. (5) Can. 16. (6) Baron. an. 58, n. 18.

ordres : *Si inventus fuerit presbyter cum sua* presbytera, *aut diaconus cum sua* diaconissa, *aut sub-diaconus cum sua* sub-diaconissa, *annum integrum excommunicatus habeatur* (1). Dès le temps de S. Paul, la virginité était regardée comme l'état le plus parfait pour un chrétien.

Mais en admettant un moment que le mariage eût été permis aux prêtres dans la primitive église, ce qui ne peut se soutenir ni historiquement ni canoniquement, il ne s'ensuivrait pas qu'il dût être permis à présent aux ecclésiastiques. Les mœurs modernes sont un obstacle insurmontable à cette dangereuse innovation, qui détruirait d'ailleurs de fond en comble la discipline de l'église.

Dans les anciens jours de la religion, jours de combats et de triomphes, les chrétiens, peu nombreux et remplis de

(1) Can. 20.

toutes sortes de vertus, vivaient fraternellement ensemble, goûtaient les mêmes joies, et partageaient les mêmes tribulations à la table du Seigneur. Le pasteur aurait donc pu, à la rigueur, avoir une famille au milieu de cette société sainte, qui était déjà sa famille; il n'aurait point été détourné par ses propres enfans du soin de ses autres brebis, puisqu'ils auraient fait partie du troupeau; il n'aurait pu trahir pour eux les secrets du pécheur, puisqu'on n'avait point de crimes à cacher, puisque les confessions se faisaient à haute voix dans ces catacombes, dans ces *basiliques de la mort* (1), où les fidelles s'assemblaient pour prier sur les cendres des martyrs. Ces chrétiens avaient reçu du ciel un sacerdoce que nous avons perdu. C'était moins une assemblée de peuple, qu'une communauté de lévites et de religieuses : le

(1) S. Hieron.

baptême les avait tous faits prêtres et confesseurs de Jesus-Christ.

Saint Justin, le philosophe, dans sa première *apologie*, fait une admirable description de la vie des fidelles de ces temps.

« On nous accuse, dit-il, de troubler la tranquillité de l'état; et cependant un des principaux dogmes de notre foi, est que rien n'est caché aux yeux de Dieu, et qu'il nous jugera sévérement un jour sur nos bonnes et nos mauvaises actions : mais, ô puissant empereur! les peines mêmes que vous avez décernées contre nous, ne font que nous affermir dans notre culte, puisque toutes ces persécutions nous ont été prédites par notre maître, fils du souverain Dieu, père et seigneur de l'univers. » . . . .
. . . .

« Le jour du soleil, (le dimanche) tous ceux qui demeurent à la ville et à la campagne, s'assemblent en un lieu

commun. On lit les saintes Ecritures ; un *ancien* (1) exhorte ensuite le peuple à imiter de si beaux exemples. On se lève, on prie de nouveau ; on présente l'eau, le pain et le vin ; le prélat fait l'action de grace, l'assistance répond *amen*. On distribue une partie des choses consacrées, et les diacres portent le reste aux absens. On fait une quête ; les riches donnent ce qu'ils veulent. Le prélat garde ces aumônes pour en assister les veuves, les orphelins, les malades, les prisonniers, les pauvres, les étrangers, en un mot, tous ceux qui sont dans le besoin, et dont le prélat est spécialement chargé. Si nous nous réunissons le jour du soleil, c'est que Dieu fit le monde ce jour-là, et que son fils ressuscita à pareil jour, pour confirmer à ses disciples la doctrine que nous vous avons exposée.

» Si vous la trouvez bonne, respec-

(1) Un prêtre.

tez-la ; rejetez-la, si elle vous semble méprisable ; mais ne livrez pas pour cela aux bourreaux des gens qui n'ont fait aucun mal ; car nous osons vous annoncer que vous n'éviterez pas le jugement de Dieu, si vous demeurez dans l'injustice : au reste, quel que soit notre sort, que la volonté de Dieu soit faite. Nous aurions pu réclamer votre équité en vertu de la lettre de votre père, César Adrien, d'illustre et glorieuse mémoire; mais nous avons préféré de nous confier en la justice de notre cause. » (1)

L'apologie de Justin était bien faite pour surprendre la terre. Il venait de révéler un âge d'or au milieu de la corruption ; de découvrir un peuple nouveau, dans les souterrains d'un antique empire. Ces mœurs durent paraître d'autant plus belles, qu'elles n'étaient pas, comme aux premiers

(1) *Just. Apol.* Edit. Marc. fol. 1742.

jours du monde, en harmonie avec la nature et les lois, et qu'elles formaient un contraste frappant avec ce qui les environnait. Ce qui rend sur-tout la vie de ces fidelles plus intéressante que celle de ces hommes parfaits chantés par les poëtes, c'est que ceux-ci sont représentés heureux, et que les autres se montrent à nous à travers les charmes du malheur. Ce n'est pas sous le feuillage des bois et sur le gazon des fontaines, que la vertu paraît avec le plus de puissance : il faut la voir à l'ombre des murs des prisons, et parmi des flots de sang et de larmes. Oh ! combien la religion est divine, lorsqu'au fond d'un souterrain, dans le silence et la nuit des tombeaux, un pasteur, que le péril environne, célèbre à la lueur d'une lampe, devant un petit troupeau de fidelles, les mystères d'un Dieu persécuté !

Il était nécessaire d'établir solidement cette innocence des chrétiens

primitifs, pour montrer que si malgré tant de pureté on trouva des inconvéniens au mariage des prêtres, il serait tout-à-fait impossible de l'admettre aujourd'hui.

En effet, quand les chrétiens se multiplièrent, quand la corruption se répandit avec les hommes, comment le prêtre aurait-il pu vaquer en même temps aux soins de sa famille et de son église ? Comment fût-il demeuré chaste avec un épouse qui eût cessé de l'être ? Que si l'on objecte les pays protestans, nous dirons que dans ces pays on a été obligé d'abolir presque tout le culte extérieur; qu'un ministre paraît à peine dans un temple deux ou trois fois par semaine; que presque toutes relations ont cessé entre le pasteur et le troupeau, et que le premier n'est trop souvent qu'un homme du monde, qui donne des bals et des festins pour amuser ses enfans. Quant à quelques sectes moroses, qui affec-

tent la simplicité évangélique, et qui veulent une *religion* sans *culte*, nous espérons qu'on ne nous les opposera pas. Enfin, dans les pays où le mariage des prêtres s'est établi, la confession, la plus belle de toutes les institutions morales, a cessé et a dû cesser à l'instant. Il est naturel qu'on n'ose plus rendre maître de ses secrets l'homme qui a rendu une femme maîtresse de lui; on craint, avec raison, de se confier au prêtre qui a rompu son contrat de fidélité avec Dieu, et répudié le Créateur pour épouser la créature.

Il ne reste plus qu'à répondre à l'objection que l'on tire de la loi générale de la population.

Or, il nous paraît qu'une des premières lois naturelles qui dut s'abolir à la nouvelle alliance, fut celle qui favorisait la population, au-delà de certaines bornes. Autre fut Jesus-Christ, autre Abraham : celui-ci parut dans un temps d'innocence, dans un temps où

la terre manquait d'habitans; Jesus-Christ vint, au contraire, au milieu de la corruption des hommes, et lorsque le monde avait perdu sa solitude. La pudeur peut donc fermer à présent le sein des femmes, et la seconde Eve, en guérissant les maux dont la première avait été frappée, a fait descendre la virginité du ciel pour nous donner une idée de cet état de pureté et de joie, qui précéda les antiques douleurs de la mère.

Le Législateur des chrétiens naquit d'une vierge et mourut vierge. N'a-t-il pas voulu nous enseigner par-là, sous les rapports politiques et naturels, que la terre était arrivée à son complément d'habitans, et que loin de multiplier les générations, il faudrait désormais les restreindre ? A l'appui de cette opinion, on remarque que les États ne périssent jamais par le défaut, mais par le trop grand nombre d'hommes. Une population excessive est la

fléau des Empires. Les barbares du Nord ont dévasté le globe, quand leurs forêts ont été remplies; la Suisse était obligée de verser ses industrieux habitans aux royaumes étrangers, comme elle leur verse ses rivières fécondes; et sous nos propres yeux, au moment même où la France a perdu un si grand nombre de laboureurs, la culture n'en paraît que plus florissante. Hélas! misérables insectes que nous sommes! bourdonnant autour d'une coupe d'absinthe, où par hasard sont tombées quelques gouttes de miel, nous nous dévorons les uns les autres, lorsque l'espace vient à manquer à notre multitude. Par un malheur plus grand encore, plus nous nous multiplions, plus il faut de champ à nos désirs. De ce terrain qui diminue toujours, et de ces passions qui augmentent sans cesse, doivent résulter tôt ou tard d'effroyables révolutions. (*)

(*) *Voyez* la note B à la fin du volume.

Au reste, tous les systèmes s'évanouissent devant des faits. L'Europe est-elle déserte, parce qu'on y voit un clergé catholique, qui a fait vœu de célibat ? Les monastères même sont favorables à la société, parce que les religieux, en consommant leurs denrées sur les lieux, répandent l'abondance dans la cabane du pauvre. Où voyait-on en France des paysans bien vêtus, des laboureurs dont le visage annonçait l'abondance et la joie, si ce n'était dans la dépendance de quelque riche abbaye ? Les grandes propriétés n'ont-elles pas toujours cet effet; et les abbayes étaient-elles autre chose que des domaines où les propriétaires résidaient ? Mais ceci nous mènerait trop loin, et nous y reviendrons lorsque nous traiterons des ordres monastiques. Disons pourtant que le clergé favorisait encore la population, en prêchant la concorde et l'union entre les époux, en arrêtant les progrès du libertinage, et

et en dirigeant toutes les foudres de l'église, contre le système du petit nombre d'enfans, adopté par le peuple des villes.

Enfin, il semble à-peu-près démontré qu'il faut, dans un grand Etat, des hommes qui, séparés du reste du monde, et revêtus d'un caractère auguste, puissent, sans enfans, sans femmes, sans les embarras du siècle, travailler aux progrès des lumières, à la perfection de la morale et au soulagement du malheur. Quels miracles nos prêtres et nos religieux n'ont-ils point opérés dans ces trois rapports de la société! Qu'on leur donne une famille, et ces études et cette charité qu'ils consacraient à leur patrie, ils les détourneront au profit de leurs parens; heureux même si de vertus qu'elles sont, ils ne les transforment en vices.

Voilà ce que nous avions à répondre aux moralistes, sur le célibat des prêtres. Voyons si nous trouverons quelque

chose pour les poëtes : ici, il nous faut d'autres raisons, d'autres autorités, et un autre style.

CHAPITRE IX.

Suite du précédent sur le sacrement d'Ordre.

La plupart des sages de l'antiquité ont vécu dans le célibat ; on sait combien les Gymnosophistes, les Brachmanes, les Druides ont tenu la chasteté à honneur. Les Sauvages même la regardent comme céleste ; car les peuples de tous les temps et de tous les pays n'ont eu qu'un sentiment sur l'excellence de la virginité. Chez les anciens, les prêtres et les prêtresses, sur-tout ceux qui étaient censés commercer intimement avec le ciel, devaient vivre solitaires. La moindre atteinte portée à leurs vœux, était suivie d'un châtiment terrible. On n'offrait aux dieux que des genisses qui

n'avaient point encore été mères. Ce qu'il y avait de plus sublime et de plus doux dans la fable, possédait la virginité ; on la donnait à Vénus-Uranie et à Minerve, déesses du génie et de la sagesse ; l'Amitié était une adolescente, et la Virginité elle-même, personnifiée sous les traits de la Lune, promenait sa pudeur mystérieuse dans les frais espaces de la nuit.

Considérée sous ses autres rapports, la virginité n'est pas moins aimable. Dans les trois règnes de la nature, elle est la source des graces et la perfection de la beauté. Avec le lierre et la vigne sauvage, elle tapisse la grotte de l'hermite ; le printemps la cache dans ses boutons de roses, l'hiver la montre dans ses neiges ; telle elle brille aux deux extrémités de la vie, sur les lèvres de l'enfant, et sur les cheveux du vieillard : la tombe aussi la mêle à ses mystères : les anciens consacraient aux monumens des arbres sans se-

mence, non sans doute à cause que la mort est stérile, mais parce que, dans une autre vie, les sexes sont inconnus, et que l'ame est une vierge immortelle. Enfin, parmi les animaux, ceux qui se rapprochent le plus de notre intelligence, sont voués à la chasteté : ne croirait-on pas reconnaître dans la ruche des abeilles, le modèle de ces monastères où de jeunes vestales composent un miel céleste, avec la fleur des vertus ?

Quant aux beaux arts, la virginité en fait également les charmes, et les Muses lui doivent leur éternelle jeunesse.

Mais c'est sur-tout dans l'homme qu'elle déploie son excellence. Quelles graces le nouveau-né n'a-t-il point dans ses jeux, ou dans les bras de sa mère !

S. Ambroise a composé trois traités sur la virginité ; il y a mis les charmes de son éloquence ; il s'en excuse lui-

même en disant qu'il l'a fait ainsi pour gagner l'esprit des vierges par la douceur de ses paroles (1); il appelle la virginité *une exemption de toute souillure* (2); il fait voir combien sa tranquillité est préférable aux soucis du mariage; il dit aux vierges : « La pudeur, en colorant vos joues, vous rend excellemment belles. Retirées loin de la vue des hommes, comme des roses solitaires, vos graces ne sont point soumises à leurs faux jugemens; toutefois vous descendez aussi dans la lice pour disputer le prix de la beauté, non de celle du corps, mais de celle de la vertu : beauté qu'aucune maladie n'altère, qu'aucun âge ne fane, que la mort même ne peut ravir. Dieu seul s'établit juge de cette lutte des vierges, car il aime les belles ames, même dans les corps hideux.... Une vierge

---

(1) *De Virginit.* lib. II, cap. 1, num. 4.
(2) *Ibid.* lib. I, cap. 5.

ne connaît ni les inconvéniens de la grossesse, ni les douleurs de l'enfantement..... elle est le don du ciel et la joie de ses proches. Elle exerce dans la maison paternelle le sacerdoce de la chasteté : c'est une victime qui s'immole chaque jour pour sa mère. »

Les poëtes ont-ils jamais rien dit de plus gracieux ?

Dans l'homme, la virginité prend un caractère sublime. Troublée par tous les orages du cœur, si elle résiste, elle devient céleste. « Une ame chaste, dit S. Bernard, est par vertu ce que l'ange est par nature. Il y a plus de bonheur dans la chasteté de l'ange, mais il y a plus de courage dans celle de l'homme. » Combien, à la vérité, n'est-elle pas admirable dans les diverses conditions de la vie ! Dans le religieux, elle se transforme en humanité, comme dans *les pères de la Rédemption* et dans tous les *ordres hospitaliers ;* elle se change en étude chez

le savant; elle devient méditation dans le solitaire. Elle est le caractère essentiel de l'ame et de la force mentale ; il n'y a point d'homme qui n'en ait senti l'avantage pour se livrer aux travaux de l'esprit. Elle est donc la première des qualités, puisqu'elle donne une nouvelle vigueur à l'ame, et qu'elle est, sans contredit, la plus belle partie de nous-mêmes ?

Mais si la virginité est nécessaire quelque part, c'est dans le service de la Divinité. « Dieu, dit Platon, est la véritable mesure des choses, et nous devons faire tous nos efforts pour lui ressembler (1). » L'homme qui s'est dévoué à ses autels, y est plus obligé qu'un autre. « Il ne s'agit pas ici, dit Chrysostome, de gouverner un empire ou de conduire des soldats, mais d'une fonction qui de-

(1) Rep.

mande une vertu angélique. L'ame d'un prêtre doit être plus pure que les rayons du soleil (2). » « Le ministre chrétien, dit encore S. Jérôme, est le truchement entre Dieu et l'homme. » Il faut donc qu'un prêtre soit un personnage tout divin : il faut qu'autour de lui règnent la vertu et le mystère. Retiré dans les saintes ténèbres du temple, qu'on l'entende sans l'appercevoir ; que sa voix solennelle, grave et religieuse, m'apporte ses paroles prophétiques, ou ses hymnes de paix, des sacrées profondeurs du tabernacle ; que ses apparitions soient courtes parmi les hommes ; qu'il ne se montre au milieu du siècle, que pour faire du bien aux malheureux : c'est à ce prix qu'on offre au prêtre le respect et la confiance. Il perdra bientôt l'un et l'autre si on le trouve à la porte

(1) Lib. VI, *de Sacerd.*

des grands, si on le voit embarrassé d'une épouse, si l'on se familiarise avec lui, s'il a tous les vices qu'on reproche au monde, et si l'on peut un moment le soupçonner homme comme les autres hommes.

Enfin le vieillard chaste est une sorte de divinité. Priam, vieux comme le mont Ida, blanchi comme le chêne du Gargare, Priam dans son palais, au milieu de ses cinquante fils, présente le spectacle le plus auguste de la paternité ; mais un Platon vierge, assis au pied d'un temple sur la pointe d'un cap battu des flots, un Platon les yeux fixés sur la mer, enseignant l'existence de Dieu à ses disciples, est un être bien plus céleste : il ne tient plus à la terre ; il semble appartenir à ces *démons* ; à ces intelligences supérieures, dont il nous parle dans ses écrits.

Ainsi la virginité, remontant depuis le dernier anneau de la chaîne

des êtres jusqu'à l'homme, passe bientôt de l'homme aux anges, et des anges à Dieu, où elle se perd. Dieu brille à jamais unique dans les espaces de l'éternité, comme le soleil, son image dans le temps.

Concluons que les poëtes et cette société frivole qui ne juge des objets que par la mesure de ses plaisirs, ne peuvent objecter contre le célibat du prêtre, la délicatesse de leur goût; puisque nous venons de montrer que la virginité fait partie du souvenir dans les choses antiques, des charmes dans l'amitié, du mystère dans la tombe, de l'innocence dans le berceau, de l'enchantement dans la jeunesse, de l'humanité dans le religieux, de la sainteté dans le prêtre et dans le vieillard, et de la divinité dans les anges et dans Dieu même.

CHAPITRE X.

Suite des précédens.

LE MARIAGE.

On ne peut bien juger des défauts ou de l'excellence des objets qui vivent pour ainsi dire avec nous, qu'en les mesurant sur une échelle de temps et de mœurs différentes des nôtres. Quels eussent été les transports de Lycurgue et de Solon, si, au lieu du culte insensé de la Grèce, ils avaient trouvé dans leur patrie une religion aussi raisonnable dans sa doctrine, aussi spirituelle dans ses dogmes, aussi magnifique dans ses pompes, que le christianisme ! Combien Socrate eût été ravi, lui, premier martyr dans la cause de Dieu et de la morale !

L'Europe doit encore à l'église le petit nombre de bonnes lois qu'elle

possède. Il n'y a peut-être point de circonstance en matière civile, qui n'ait été prévue par le droit canonique, fruit de l'expérience de quinze siècles, et du génie des Innocent et des Grégoire. Les empereurs et les rois les plus sages, tels que Charlemagne et Alfred-le-Grand, ont cru ne pouvoir mieux faire que de recevoir, dans le code civil, une partie de ce code ecclésiastique où viennent se fondre la loi lévitique, l'évangile et le droit romain. Quel vaisseau pourtant que cette église ! qu'il est vaste, qu'il est miraculeux !

En élevant le mariage à la dignité de sacrement, J. C. nous a montré d'abord la grande figure de son union avec l'église. Quand on songe que le mariage est le pivot sur lequel roule toute l'économie sociale, peut-on supposer qu'il soit jamais assez saint, et peut-on trop admirer la sagesse de celui qui l'a marqué du sceau de la religion ?

L'église

L'église a multiplié ses soins pour un si grand acte de la vie. Elle a déterminé les degrés de parenté où l'union de deux époux serait permise. Le droit canonique, reconnaissant les générations simples, en partant de la souche, a rejeté jusqu'à la quatrième, le mariage (1), que le droit civil, en comptant les branches doubles, eût fixé à la seconde; ainsi le voulait la loi d'Arcade, insérée dans les *Institutes de Justinien.* (2)

Mais l'église, avec sa sagesse accoutumée, a suivi dans ce réglement le changement progressif des mœurs (3); dans les premiers siècles du christia-

(1) Conc. Lat. an. 1205.

(2) Just. Inst. *de Nup.* § 19.

(3) Concil. Duziac. an. 814. La loi canonique a dû varier selon les mœurs des peuples Goth, Vandale, Anglais, Franc, Bourguignon, qui entraient tour-à-tour dans le sein de l'église.

nisme, la prohibition de mariage s'étendait jusqu'au septième degré. Quelques Conciles même, tel que celui de Tolède (1) dans le sixième siècle, défendaient, d'une manière illimitée, toute union entre les membres d'une même famille.

L'esprit qui a dicté ces lois est digne de la pureté de notre religion. Les païens sont restés bien au-dessous de cette chasteté chrétienne. A Rome, le mariage entre cousins-germains était permis; et Claude, pour épouser Agrippine, fit porter une loi à la faveur de laquelle l'oncle pouvait s'unir à la nièce (2). Solon avait laissé au

---

(1) Conc. Tol. can. 5.

(2) *Suet. in Claud.* A la vérité cette loi ne fut pas étendue, comme on l'apprend par les fragmens d'Ulpien, tit. 5 et 6, et elle fut abrogée par le code Théodose, ainsi que celle qui concernait les cousins-germains. Observons que, dans le christianisme, le pape a le droit de dispenser de la loi ca-

frère la liberté d'épouser sa sœur utérine. (1)

L'église n'a pas borné là ses précautions. Après avoir suivi quelque temps le Lévitique, touchant les *Affins*, elle a fini par déclarer empêchemens *dirimans* de mariage, tous les degrés d'affinité, correspondant aux degrés de parenté où le mariage est défendu (2). Enfin, elle a prévu un cas qui avait échappé à tous les jurisconsultes : ce cas est celui dans lequel

---

nonique, selon les circonstances. Comme une loi ne peut jamais être assez générale pour embrasser tous les cas, cette ressource des dispenses, ou des exceptions, était imaginée avec beaucoup de prudence. Au reste, les mariages entre frères et sœurs dans l'ancien testament, tenaient à cette loi générale de population, abolie, comme nous l'avons dit, à l'avénement de Jesus-Christ, lors du complément des races.

(1) Plut. in Sol.

(2) Conc. Lat.

un homme aurait entretenu un commerce illicite avec une femme. L'église déclare qu'il ne peut choisir une épouse dans la famille de cette femme, au-dessus du second degré (1). Cette loi, connue très-anciennement dans l'église (2), mais fixée par le concile de Trente, a été trouvée si belle, que le code français, en rejetant la totalité du concile, n'a pas laissé de recevoir le canon.

Au reste, les empêchemens de mariage de parent à parent, si multipliés par l'église, outre leurs raisons morales et spirituelles, tendent politiquement à diviser les propriétés, et à empêcher qu'à la longue tous les biens de l'Etat ne s'accumulent sur quelques têtes.

L'église a conservé les fiançailles, qui remontent à une grande antiquité.

---

(1) Conc. Lat. cap. 4, sess. 24.
(2) Conc. Anc. c. ult. an. 304.

Aulu-Gèle nous apprend qu'elles furent connues du peuple du Latium (1); les Romains les adoptèrent (2); les Grecs les ont suivies; elles étaient en honneur sous l'ancienne alliance; et dans la nouvelle, Joseph fut fiancé à Marie. L'intention de cette coutume est de laisser aux deux époux le temps de se connaître avant de s'unir. (3)

Dans nos campagnes, les fiançaillès se montraient encore avec leurs graces antiques. Par une belle matinée du mois d'août, un jeune paysan venait chercher sa prétendue à la ferme de son futur beau-père. Deux ménestriers, rappelant nos anciens *minstrels*, ouvraient la pompe en jouant sur leur

---

(1) Noct. Att. lib. IV, cap. 4.

(2) L. 2, ff. *de Spons.*

(3) Saint Augustin en rapporte une raison aimable : *Constitutum est, ut jam pactæ sponsæ non statim tradantur, ne vilem habeat maritus datam, quam non suspiraverit sponsus dilatam.*

violon des romances du temps de la chevalerie, ou des cantiques de pélerins de Saint-Jacques en Galice. Les siècles sortis de leurs tombeaux gothiques, semblaient accompagner cette jeunesse avec leurs vieilles mœurs et leurs vieux souvenirs. L'épousée recevait du curé la bénédiction des fiançailles, et déposait sur l'autel une quenouille entourée de rubans. On retournait ensuite à la ferme; la dame et le seigneur du lieu, le curé et le juge du village s'asseyaient avec les futurs époux, les laboureurs et les matrônes, autour d'une table où étaient servis le vérat d'Eumée et le veau gras des patriarches. La fète se terminait par une ronde dans la grange voisine; la demoiselle du château dansait au son de la musette, une ballade avec le fiancé, tandis que les spectateurs étaient assis sur la gerbe nouvelle, avec les souvenirs des filles de Jéthro, des moissonneurs de Booz, et des fiançailles de Jacob et de Rachel.

La publication des bans suit les fiançailles. Cette excellente coutume, ignorée de l'antiquité, est entièrement due à l'église. Il faut la reporter au-delà du quatorzième siècle, puisqu'il en est fait mention dans une décrétale du pape Innocent III. Le même pape l'a transformée en règle générale dans le concile de Latran. Le concile de Trente l'a renouvelée, et l'ordonnance de Blois l'a fait recevoir parmi nous. L'esprit de cette loi est de prévenir les unions clandestines, et d'avoir connaissance des empêchemens de mariage, qui peuvent se trouver entre les parties contractantes.

Mais enfin le mariage chrétien s'avance; il vient avec tout un autre appareil que les fiançailles. Sa démarche est grave et solennelle, sa pompe silencieuse et auguste : l'homme est averti qu'il commence une nouvelle carrière. Les paroles de la bénédiction nuptiale, (paroles que Dieu même prononça

sur le premier couple du monde,) en frappant le mari d'un grand respect, lui disent qu'il remplit l'acte le plus important de la vie, qu'il va, comme Adam, devenir le chef d'une famille, et qu'il se charge de tout le fardeau de la condition humaine. La femme n'est pas moins instruite. L'image des plaisirs disparaît à ses yeux devant celle des devoirs. Une voix semble lui crier du milieu de l'autel : « O Ève ! sais-tu bien ce que tu fais ? Sais-tu qu'il n'y a plus pour toi d'autre liberté que celle de la tombe ? Sais-tu ce que c'est que de porter dans tes entrailles mortelles, l'homme immortel et fait à l'image d'un Dieu ? » Chez les anciens, un hymenée n'était qu'une cérémonie pleine de scandale et de joie, qui n'enseignait rien des graves pensées que le mariage inspire : le christianisme seul en a rétabli la dignité.

C'est encore lui qui connaissant avant la philosophie dans quelle proportion

naissent les deux sexes, a vu le premier que l'homme ne pouvait avoir qu'une épouse, et qu'il devait la garder jusqu'à la mort. Le divorce est inconnu dans l'église catholique, si ce n'est chez quelques petits peuples de l'Illyrie, soumis autrefois à l'État de Venise, et qui suivent le rit grec (1). Si les passions des hommes se sont révoltées contre cette loi, si elles n'ont pas apperçu le désordre que le divorce porte au sein des familles, en troublant les successions, en dénaturant les affections paternelles, en corrompant le cœur, et faisant du mariage une prostitution civile, nous n'espérons pas que quelques mots que nous avons à dire ici soient écoutés. Sans entrer dans la profondeur de cette matière, nous observerons seulement que si, par le divorce, on croit rendre les

(1) *Vid.* Fra-Paolo, sur le Concile de Trente.

époux plus heureux, (et c'est aujourd'hui le grand argument) c'est tomber dans une étrange erreur. Celui qui n'a point fait le bonheur d'une première épouse ; celui qui ne s'est point attaché pour toujours à sa femme, par la ceinture de sa virginité, ou par sa maternité première ; celui qui n'a pu dompter ses passions au joug de la famille ; celui qui n'a pu renfermer son cœur dans sa couche nuptiale ; celui-là ne fera jamais la félicité d'une seconde épouse ; c'est en vain que vous y comptez. Lui-même ne gagnera pas davantage à ces échanges : ce qu'il prend pour des différences d'humeur entre lui et la femme à laquelle il est uni, n'est que le penchant de son inconstance, et l'inquiétude de son désir. L'habitude et la longueur du temps, sont plus nécessaires au bonheur, et même à l'amour, qu'on ne pense. On n'est heureux dans l'objet de son attachement, que lorsqu'on a

vécu beaucoup de jours, et sur-tout beaucoup de mauvais jours avec lui. Il faut se connaître jusqu'au fond de l'ame ; il faut que le voile mystérieux dont on couvrait les deux époux dans la primitive église, soit soulevé par eux dans tous ses replis, tandis qu'il reste impénétrable à l'œil des autres. Quoi ! sur le moindre caprice, il faudra que je craigne de me voir privé de ma compagne et de mes enfans, et que je renonce à l'espérance de couler mes vieux jours au milieu d'eux ? Et qu'on ne dise pas que cette frayeur me forcera à devenir meilleur époux ! Non, on ne s'attache qu'au bien dont on est sûr, on n'aime point une propriété qu'on peut perdre.

Ne donnons point à l'hymen les ailes de l'amour, ne faisons point d'une sainte réalité un fantôme volage. Une chose détruira encore votre bonheur dans vos liens d'un instant ; vous y serez poursuivi par vos re-

mords ; vous comparerez sans cesse une épouse à l'autre, ce que vous avez perdu et ce que vous avez trouvé, et, ne vous y trompez pas, la balance sera toute en faveur des choses passées ; ainsi Dieu a fait le cœur de l'homme. Cette distraction d'un sentiment par un autre, empoisonnera toutes vos joies : caresserez-vous votre nouvel enfant ? vous songerez à celui que vous avez délaissé. Presserez-vous votre femme sur votre cœur ? votre cœur vous dira que ce n'est pas le sein de la première. Tout tend à l'unité dans l'homme ; il n'est point heureux s'il se divise ; et comme Dieu, qui le fit à son image, son ame cherche sans cesse à consacrer en un point le passé, le présent et l'avenir. (1)

Voilà ce que nous avions à dire sur

(1) On peut consulter la brochure de M de Bonald sur le divorce ; c'est un des meilleurs ouvrages qui aient paru depuis long-temps.

les

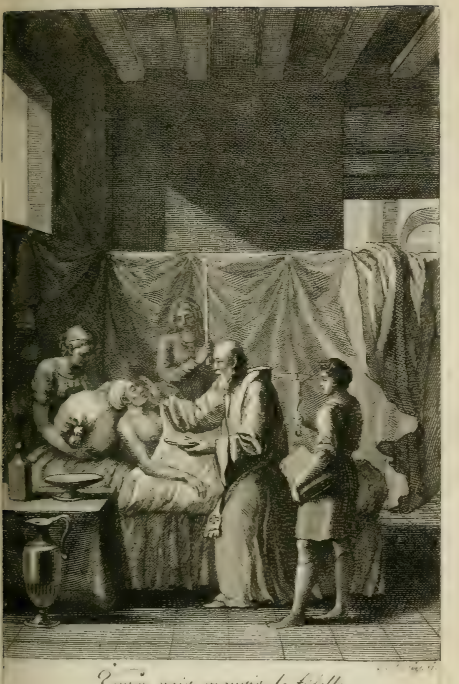
les sacremens d'Ordre et de Mariage. Quant aux tableaux qu'ils retracent, il serait superflu de les décrire. Quelle imagination assez paresseuse a besoin qu'on l'aide à se représenter ou le prêtre abjurant les joies de la vie, pour se donner aux malheureux, ou la jeune fille se vouant au silence des solitudes, pour trouver le silence du cœur, ou les époux promettant de s'aimer au pied des autels ? L'épouse du chrétien n'est pas une simple mortelle; c'est un être extraordinaire, mystérieux, angélique; c'est la chair de la chair, le sang du sang de son époux. En s'unissant à elle, l'homme ne fait que reprendre une partie de sa substance. Son ame, ainsi que son corps, sont incomplets sans la femme: il a la force; elle a la beauté: il combat l'ennemi et laboure le champ de la patrie; mais il n'entend rien aux détails domestiques, la femme lui manque pour apprêter son repas et son lit; il a

des chagrins, et la compagne de ses nuits est là pour les adoucir ; ses jours sont mauvais et troublés, mais il trouve des bras chastes dans sa couche, et il oublie tous ses maux. Sans la femme, il serait rude, grossier, solitaire ; il ignorerait la grace, qui n'est que le sourire de l'amour. La femme suspend autour de lui les fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts, qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées. Enfin l'époux chrétien et son épouse vivent, renaissent et meurent ensemble ; ensemble ils élèvent les fruits de leur union ; en poussière ils retournent ensemble, et se retrouvent ensemble par-delà les limites du tombeau.

CHAPITRE XI.

L'EXTRÊME-ONCTION.

Mais c'est à la vue de ce tombeau, portique silencieux d'un autre monde,



Venez voir mourir le fidelle.

que le christianisme déploie toute sa sublimité. Si la plupart des cultes antiques ont consacré la cendre des morts, aucun n'a songé à préparer l'ame pour ces rivages inconnus, dont on ne revient jamais.

Venez voir le plus beau spectacle que puisse présenter la terre; venez voir mourir le fidelle. Cet homme n'est plus l'homme du monde, il n'appartient plus à son pays; toutes ses relations avec la société cessent. Pour lui le calcul par le temps finit, et il ne date plus que de la grande ère de l'éternité. Un prêtre assis à son chevet, le console. Ce ministre saint s'entretient avec l'agonisant de l'immortalité de son ame; et la scène sublime que l'antiquité entière n'a présentée qu'une seule fois, dans le premier de ses philosophes mourans, se renouvelle chaque jour sur l'humble grabat du dernier des chrétiens qui expire. Enfin le moment suprême est arrivé, un sa-

crement a ouvert à ce juste les portes du monde, un sacrement va les clorre; la religion le balança dans le berceau de la vie; ses beaux chants et sa main maternelle l'endormiront encore dans le berceau de la mort. Elle prépare le baptême de cette seconde naissance; mais ce n'est plus l'eau qu'elle choisit, c'est l'huile, emblème de l'incorruptibilité céleste. Le sacrement libérateur rompt peu à peu les attaches du fidelle; son ame, à moitié échappée de son corps, devient presque visible sur son visage. Déjà il entend les concerts des Séraphins; déjà il est prêt à s'envoler loin du monde, vers les régions où l'invite cette Espérance à la voix future, fille de la vertu et de la mort. Cependant l'Ange de la paix descendant vers ce juste, touche de son sceptre d'or ses yeux fatigués, et les ferme délicieusement à la lumière. Il meurt, et l'on n'a

point entendu son dernier soupir ; il meurt, et long-temps après qu'il n'est plus, ses amis font silence autour de sa couche, car ils croient qu'il sommeille encore ; tant ce chrétien a passé avec douceur !

PREMIÈRE PARTIE.
DOGMES ET DOCTRINE.

LIVRE SECOND.
VERTUS ET LOIS MORALES.

CHAPITRE PREMIER.
Vices et Vertus selon la Religion.

La plupart des anciens philosophes ont fait le partage des vices et des vertus ; mais que de choses à redire à leurs systèmes ! combien la sagesse de la religion l'emporte encore ici sur celle des hommes !

Ne considérons d'abord que l'orgueil, dont l'église fait le premier des vices. C'est le péché de Satan, c'est

le premier péché du monde. L'orgueil est si bien la racine du mal, qu'il se trouve mêlé à toutes les autres infirmités de la nature, comme cette sorte de saveur pareille qui règne dans les poisons divers : il brille dans le souris de l'envie, il éclate dans les débauches du libertin, il compte l'or de l'avarice, il étincelle dans les yeux de la colère, il suit les graces de l'épicurien, et dort avec lui sur sa couche.

C'est l'orgueil qui fit tomber Adam; c'est l'orgueil qui arma Caïn de la massue fratricide ; c'est l'orgueil qui éleva Babel et renversa Babylone. Par l'orgueil, Athènes se perdit avec la Grèce ; l'orgueil brisa le trône de Cyrus, divisa l'empire d'Alexandre, et écrasa Rome, enfin, sous le poids de l'univers.

Dans les circonstances particulières de la vie, l'orgueil a des effets encore plus funestes. Il porte ses attentats jusque sur Dieu.

En recherchant les causes de l'athéisme, on est conduit à cette triste observation, que presque tous ceux qui se révoltent contre le ciel, ont à se plaindre en quelque chose de la société ou de la nature, (excepté toutefois des jeunes gens séduits par le monde, ou des écrivains qui ne veulent faire que du bruit). Mais comment ceux qui sont privés des frivoles avantages que le hasard donne ou ravit dans ses caprices, ne savent-ils pas trouver le remède à ce léger malheur, en se rapprochant de la Divinité? Elle est la véritable source des graces : Dieu est si bien la beauté par excellence, que son nom seul prononcé avec amour, suffit pour donner quelque chose de divin à l'homme le moins favorisé de la nature, comme on l'a remarqué de Socrate. Laissons l'athéisme à ceux qui n'ayant pas assez de noblesse pour s'élever au-dessus des injustices

du sort, ne montrent dans tous leurs blasphèmes, que le premier vice de l'homme, chatouillé dans sa partie la plus sensible.

Si l'église a donné la première place à l'orgueil dans l'échelle des dégradations humaines, elle n'a pas classé moins habilement les six autres vices capitaux. Il ne faut pas croire que l'ordre où nous les voyons rangés soit arbitraire; il suffit de l'examiner, pour s'appercevoir que la religion passe excellemment de ces crimes qui attaquent la société en général, à ces délits qui ne retombent que sur le coupable. Ainsi, par exemple, l'envie, la luxure, l'avarice et la colère suivent immédiatement l'orgueil, parce que ce sont des vices qui s'exercent sur un sujet étranger, et qui ne vivent qu'au milieu des hommes, tandis que la gourmandise et la paresse, qui viennent les dernières, sont des inclinations soli-

taires et honteuses, qui trouvent en elles-mêmes leurs principales voluptés.

Dans les vertus préférées par le christianisme, et dans le rang qu'il leur assigne, même connaissance de la nature. Avant J. C., l'ame de l'homme était un chaos ; le Verbe se fit entendre, aussitôt tout se débrouilla dans le monde intellectuel, comme à la même Parole, tout s'était jadis arrangé dans le monde physique : ce fut la création morale de l'univers. Les vertus montèrent comme des feux purs dans les cieux ; les unes, soleils éclatans, appelèrent tous les regards par leur brillante lumière ; les autres, modestes étoiles, cherchèrent la pudeur des ombres, où cependant elles ne purent se cacher. Dès-lors on vit s'établir une admirable balance entre les forces et les faiblesses ; la religion dirigea toutes ses foudres contre l'orgueil, ce vice

qui se nourrit de vertus : elle le découvrit dans les derniers replis du cœur, elle le poursuivit dans toutes ses métamorphoses ; les Sacremens marchèrent contre lui en une armée sainte, et l'Humilité, vêtue d'un sac, les reins ceints d'une corde, les pieds nus, le front couvert de cendre, les yeux baissés et en pleurs, devint une des premières vertus du fidelle.

CHAPITRE II.

De la Foi.

Et quelles étaient donc les vertus tant recommandées par les Sages de la Grèce? La force, la tempérance et la prudence ! Jesus-Christ, vous pouviez seul enseigner au monde, que la foi, l'espérance et la charité sont les vertus qui conviennent à l'ignorance, comme à la misère de l'homme !

C'est une prodigieuse raison, sans doute, que celle qui nous a montré dans la *foi* la source de toutes les vertus. Il n'y a de puissance que dans la conviction. Un raisonnement n'est fort, un poëme n'est divin, une peinture n'est belle, que parce que l'esprit ou l'œil qui en juge, est convaincu d'une certaine vérité cachée dans ce raisonnement, ce poëme, ce tableau. Quels miracles un petit nombre de soldats persuadés de l'habileté de leur général, ne peuvent-ils pas enfanter! Trente-cinq mille Grecs suivent Alexandre à la conquête du monde; Lacédémone se confie en Lycurgue, et Lacédémone devient la plus sage des cités; Babylone se présume faite pour les grandeurs, et les grandeurs se prostituent à sa foi mondaine; un oracle donne la terre aux Romains, et les Romains obtiennent la terre; Colomb, seul de tout un monde, s'obstine à croire

croire à un nouvel univers, et un nouvel univers sort des flots. L'amitié, le patriotisme, l'amour, tous les sentimens nobles sont aussi une espèce de foi. C'est parce qu'ils ont *cru*, que les Codrus, les Pylade, les Régulus, les Arie, ont fait des prodiges. Et voilà pourquoi ces cœurs qui ne *croient* en rien, qui traitent d'illusions tous les attachemens de l'ame, et de folie toutes les belles actions, qui regardent en pitié l'imagination et la tendresse du génie; voilà pourquoi ces cœurs n'achèveront jamais rien de grand, de généreux; ils n'ont de foi que dans la matière et dans la mort, et ils sont déjà insensibles comme l'une, et glacés comme l'autre.

Dans le langage de l'ancienne chevalerie, *bailler sa foi*, était synonyme de tous les prodiges de l'amour. Roland, Duguesclin, Baïard, étaient de *féaux* chevaliers, et les champs de Roncevaux, d'Auray, de Bresse,

les descendans des Maures, des Anglais, des Lombards, disent encore aujourd'hui quels étaient ces hommes qui prêtaient *foi et hommage* à leur *dieu*, leur *dame* et leur *patrie*. Que d'idées antiques et touchantes s'attachent à notre seul mot de *foyer*, dont l'étymologie est si remarquable! Citerons-nous les martyrs, « ces héros qui, selon S. Ambroise, sans armées, sans légions, ont vaincu les tyrans, adouci les lions, ôté au feu sa violence, et au glaive sa pointe (1)? » La foi même, envisagée sous ce rapport, est une force si terrible, qu'elle bouleverserait le monde, si elle était appliquée à des fins perverses. Il n'y a rien qu'un homme, sous le joug d'une persuasion intime, et qui soumet sans condition sa raison à celle d'un autre homme, ne soit capable d'exécuter. Ce qui prouve

(1) Ambros. *de Off.* cap. 35.

que les plus éminentes vertus, quand on les sépare de Dieu et qu'on les veut prendre dans leurs simples rapports moraux, touchent de près aux plus grands vices. Si les philosophes avaient fait cette observation, ils ne se seraient pas tant donné de peine pour fixer les limites du bien et du mal. Le christianisme n'a pas eu besoin, comme Aristote, d'inventer une échelle, pour y placer ingénieusement une vertu entre deux vices; il a tranché la difficulté d'une manière sûre, en nous montrant que les vertus ne sont des vertus, qu'autant qu'elles refluent vers leur source, c'est-à-dire vers Dieu.

Cette vérité nous restera assurée, si nous appliquons la foi à ces mêmes affaires humaines, mais en la faisant survenir par l'entremise des idées religieuses. De la foi vont naître toutes les vertus de la société, puisqu'il est vrai, du consentement unanime des

sages, que le dogme qui commande de croire en un Dieu rémunérateur et vengeur, est le plus ferme soutien de la morale et de la politique.

Enfin, si vous employez la foi à son véritable usage, si vous la tournez entièrement vers le Créateur, si vous en faites l'œil intellectuel par qui vous découvrez les merveilles de la cité sainte, et l'empire des existences réelles, si elle sert d'ailes à votre ame, pour vous élever au-dessus des peines de la vie, vous reconnaîtrez que l'Ecriture n'a pas trop exalté cette vertu, lorsqu'elle a parlé des prodiges qu'on peut faire avec elle. Foi céleste! foi consolatrice! tu fais plus que de transporter les montagnes: tu soulèves les poids accablans, qui pèsent sur le cœur de l'homme!

CHAPITRE III.

De l'Espérance et de la Charité.

L'ESPÉRANCE, seconde vertu théologale, a presque la même force que la foi : le Désir est le père de la Puissance ; quiconque désire fortement, obtient. Cherchez, a dit J. C., et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira. Pythagore disait dans le même sens : *La puissance habite auprès de la nécessité ;* car nécessité implique privation, et privation marche avec désir. Le désir ou l'espérance, est le génie. Il a cette virilité qui enfante, et cette soif qui ne s'éteint jamais. Un homme se voit-il trompé dans ses projets ? C'est qu'il n'a pas désiré avec ardeur ; c'est qu'il a manqué de cet amour qui saisit tôt ou tard l'objet auquel il aspire, de cet amour qui dans la Divinité, em-

brasse tout et jouit de tous les mondes, par une immense espérance toujours satisfaite, et qui renaît toujours.

Il y a cependant une différence essentielle entre la foi, et l'espérance considérée comme force. La foi a son foyer hors de nous; elle nous vient d'un objet étranger. L'espérance au contraire naît au dedans de nous, pour se porter au dehors. On nous impose la première, notre propre désir fait naître la seconde; celle-là est une obéissance, celle-ci un amour. Mais comme la foi engendre plus facilement les autres vertus, comme elle découle directement de Dieu, et que par conséquent étant une émanation du grand Être, elle est plus belle que l'espérance qui n'est qu'une partie de l'homme, l'église a dû placer la foi au premier rang.

Mais l'espérance offre en elle-même un caractère particulier; c'est celui qui

la met en rapport avec nos misères. Sans doute elle fut révélée par le ciel, cette religion qui fit une vertu de l'espérance ! Cette nourrice des infortunés, placée auprès de l'homme, comme une mère auprès de son enfant malade, le berce dans ses bras, le suspend à sa mamelle intarissable, et l'abreuve d'un lait qui calme toutes ses douleurs. Elle veille à son chevet solitaire, elle l'endort par des chants magiques. N'est-il pas surprenant de voir l'espérance, qu'il est si doux de garder et qui semble un mouvement naturel de l'ame, se transformer pour le chrétien en une vertu rigoureusement exigée? en sorte que, quoi qu'il fasse, on l'oblige de boire à longs traits à cette coupe enchantée, où tant de misérables s'estimeraient heureux de mouiller un instant leurs lèvres. Il y a plus (et c'est ici la merveille), il sera *récompensé d'avoir espéré*, autrement d'*avoir fait son*

propre bonheur. Le fidelle toujours militant dans la vie, toujours aux prises avec l'ennemi, est traité par la religion dans sa défaite, comme ces généraux vaincus, que le Sénat romain recevait en triomphe, par la seule raison qu'ils n'avaient pas désespéré du salut final. Mais si les anciens attribuaient quelque chose de merveilleux à l'homme que l'espoir n'abandonne jamais, qu'auraient-ils pensé du chrétien qui, dans son étonnant langage, ne dit plus *entretenir*, mais *pratiquer* l'espérance!

Que dirons-nous maintenant de cette charité, fille de J. C., qui signifie, au sens propre, *grace et joie !* La religion voulant reformer le cœur humain, et tourner au profit des vertus nos affections et nos tendresses, a inventé une nouvelle *passion :* elle ne s'est servie, pour l'exprimer, ni du mot d'amour, qui n'est pas assez sévère, ni du mot d'amitié, qui se

perd au tombeau, ni du mot de pitié, trop personnel et trop voisin de l'orgueil ; mais elle a trouvé l'expression de *caritas*, *charité*, qui renferme les trois premières, et qui tient en même temps à quelque chose de céleste. Par-là, elle a dirigé nos penchans vers le ciel, en les épurant et les reportant au Créateur; par-là, elle nous enseigne cette vérité merveilleuse, que les hommes doivent, pour ainsi dire, s'aimer à travers Dieu qui spiritualise leur amour et n'en laisse que l'immortelle essence, en lui servant de passage.

Mais, si la charité est une vertu toute chrétienne, directement émanée de l'Eternel et de son Verbe, elle est aussi en étroite alliance avec la nature. C'est à cette harmonie continuelle du ciel et de la terre, de Dieu et de l'humanité, qu'on reconnaît le caractère de la vraie religion. Souvent les institutions morales et poli-

tiques de l'antiquité sont en contradiction avec les sentimens de l'ame. Le christianisme, au contraire, toujours d'accord avec les cœurs, ne commande point des vertus abstraites et solitaires, mais des vertus tirées de nos besoins et utiles à tous. Il a placé la charité comme un puits d'abondance dans les déserts de la vie. « La charité est patiente, dit l'Apôtre; elle est douce, elle ne cherche à surpasser personne, elle n'agit point avec témérité, elle ne s'enfle point.

» Elle n'est point ambitieuse; elle ne suit point ses intérêts; elle ne s'irrite point; elle ne pense point le mal.

» Elle ne se réjouit point dans l'injustice; mais elle se plaît dans la vérité.

» Elle tolère tout, elle croit tout, elle espère tout, elle souffre tout. »(1)

(1) S. Paul. ad Corinth. cap. 13.

CHAPITRE IV.

Des Lois morales, ou *du Décalogue.*

Il est bien humiliant pour notre orgueil, de songer que toutes les maximes de la sagesse humaine peuvent se renfermer dans quelques pages. Et dans ces pages encore, combien d'erreurs! Les lois des Minos et des Lycurgue ne sont restées debout, après la chute des peuples pour lesquels elles furent érigées, que comme les pyramides des déserts, immortels palais de la mort.

LOIS DU SECOND ZOROASTRE.

Le temps sans bornes et increé, est le créateur de tout. La parole fut sa fille ; et de sa fille naquit *Orsmus*, dieu du bien, et *Arimhan*, dieu du mal.

Invoque le taureau céleste, père de l'herbe et de l'homme.

L'œuvre la plus méritoire est de bien labourer son champ.

Prie avec pureté de pensée, de parole et d'action. (1)

Enseigne le bien et le mal à ton fils âgé de cinq ans. (2)

Que la loi frappe l'ingrat. (3)

Qu'il meure le fils qui a désobéi trois fois à son père.

La loi déclare impure la femme qui passe à un second hymen.

Frappe le faussaire de verges.

Méprise le menteur.

A la fin et au renouvellement de l'année, observe dix jours de fêtes.

LOIS INDIENNES.

L'univers est Wichnou.

Tout ce qui a été, c'est lui; tout ce

(1) Zend-Av.

(2) Xenoph. *Cyr.* Plat. *de Leg.* lib. II.

(3) Xenoph. *ib.*

qui est, c'est lui; tout ce qui sera, c'est lui.

Hommes, soyez égaux.

Aime la vertu pour elle; renonce au fruit de tes œuvres.

Mortel, sois sage, tu seras fort comme dix mille éléphans.

L'ame est Dieu.

Confesse les fautes de tes enfans au soleil et aux hommes, et purifie-toi dans l'eau du Gange. (1)

LOIS EGYPTIENNES.

Cnef, dieu universel, ténèbres inconnues, obscurité impénétrable.

Osiris est le dieu bon; Typhon le dieu méchant.

Honore tes parens.

Suis la profession de ton père.

Sois vertueux; les juges du lac prononceront après ta mort sur tes œuvres.

---

(1) Pr. des Br. *Hist. of Ind.* Diod. Sic. etc.

Lave ton corps deux fois le jour, et deux fois la nuit.

Vis de peu.

Ne révèle point les mystères. (1)

LOIS DE MINOS.

Ne jure point par les dieux.

Jeune homme, n'examine point la loi.

La loi déclare infâme quiconque n'a point d'ami.

Que la femme adultère soit couronnée de laine, et vendue.

Que vos repas soient publics, votre vie frugale, et vos danses guerrières. (1)

(Nous ne donnerons point ici les lois de Lycurgue, parce qu'elles ne font en partie que répéter celles de Minos.)

---

(1) Herod. liv. II. Plat. *de Leg.* Plut. *de Is.* et *Os.*

(2) Arist. Pol. Plat. *de Leg.*

LOIS DE SOLON.

Que l'enfant qui néglige d'ensevelir son père, que celui qui ne le défend point, meure.

Que le temple soit interdit à l'adultère.

Que le magistrat ivre boive la ciguë.

La mort au soldat lâche.

La loi permet de tuer le citoyen qui demeure neutre au milieu des dissentions civiles.

Que celui qui veut mourir le déclare à l'Archonte, et meure.

Que le sacrilége meure.

Epouse, guide ton époux aveugle.

L'homme sans mœurs ne pourra gouverner. (1)

LOIS PRIMITIVES DE ROME.

Honore la petite fortune.

---

(1) Pl. *in Vit Sol.* Tit. Liv.

Que l'homme soit laboureur et guerrier.

Réserve le vin aux vieillards.

Condamne à mort le laboureur qui mange le bœuf. (1)

LOIS DES GAULES OU DES DRUÏDES.

L'univers est éternel, l'ame immortelle.

Honore la nature.

Défendez votre mère, votre patrie, la terre.

Admets la femme dans tes conseils.

Honore l'étranger, et mets à part sa portion dans ta récolte.

Que l'infâme soit enseveli dans la boue.

N'élève point de temple, et ne confie l'histoire du passé qu'à ta mémoire.

Homme, tu es libre, sois sans propriété.

---

(1) Pl. *in Num.* Tit. Liv.

Honore le vieillard, et que le jeune homme ne puisse déposer contre lui.

Le brave sera récompensé après la mort, et le lache puni. (1)

Lois de Pythagore.

Honore les Dieux immortels, tels qu'ils sont établis par la loi.

Honore tes parens.

Fais ce qui n'affligera pas ta mémoire.

N'admets point le sommeil dans tes yeux, avant d'avoir examiné trois fois dans ton ame les œuvres de ta journée.

Demande-toi : Où ai-je été ? Qu'ai-je fait ? Qu'aurais-je dû faire ?

Ainsi, après une vie sainte, lorsque ton corps retournera aux élémens, tu deviendras immortel et incorruptible, tu ne pourras plus mourir. (2)

---

(1) Tac. *de Mor. Germ.* Strab. Cæs. com. Edda. etc.

(2) On pourrait ajouter à ces Tables un

Voilà donc, à-peu-près, tout ce qui s'est sauvé de cette antique sagesse des temps, si fameuse ! Là, Dieu est représenté comme une obscurité profonde ; sans doute, mais à force de lumière, comme ces ténèbres qui couvrent la vue, lorsqu'on cherche à contempler le soleil : ici, l'homme sans ami est déclaré infâme ; ce législateur a donc déclaré infâmes tous les infortunés : plus loin, le suicide devient loi : enfin, quelques-uns de ces sages sem-

---

extrait de la République de Platon, ou plutôt des douze livres de ses lois, qui sont, à notre avis, son meilleur ouvrage, tant par le beau tableau des trois vieillards qui discourent en allant à la fontaine, que par la raison qui règne dans ce dialogue. Mais ces préceptes n'ont point été mis en pratique, ainsi nous nous abstiendrons d'en parler. Quant au Coran, tout ce qui s'y trouve de saint et de juste, est emprunté presque mot pour mot de nos livres sacrés ; le reste est une méchante compilation rabbinique.

blent oublier entièrement un Etre Suprême. Et que de choses vagues, incohérentes, communes, dans la plupart de ces sentences ! Tels sont, en général, les ouvrages philosophiques de l'antiquité. Les sages du portique et de l'académie énoncent tour à tour des maximes si contradictoires, qu'on peut prouver par le même livre, que son auteur croyait et ne croyait point en Dieu ; qu'il reconnaissait et ne reconnaissait point une vertu positive ; que la liberté est le premier des biens, et le despotisme le meilleur des gouvernemens.

Si, au milieu de tant de perplexités, on voyait paraître un code de lois morales, sans contradictions, sans erreurs, qui fît cesser nos incertitudes, qui nous apprît ce que nous devons croire de Dieu, et quelles sont nos véritables relations avec les hommes ; si ce code s'annonçait avec une assurance de ton et une simplicité

de langage inconnues ; ne faudrait-il pas en conclure, que ces lois ne peuvent émaner que du ciel ? Nous les avons ces préceptes divins : voyez cet homme qui descend de ces hauteurs brûlantes ; ses mains soutiennent une table de pierre sur sa poitrine, son front est orné de deux rayons de feu, son visage resplendit des gloires du Seigneur ; la terreur de Jehovah le précède ; à l'horizon se déploie la chaîne du Liban avec ses éternelles neiges, et ses cèdres fuyant dans le ciel ; prosternée au pied de la montagne, la postérité de Jacob se voile la tête, dans la crainte de voir Dieu et de mourir. Cependant les tonnerres se taisent, et voici venir une voix :

Chemang, Jisraël anochi Jehovah elohecha, etc.

Ecoute, ô toi Israël, moi Jéhovah,

tes Dieux (1), qui t'ai tiré de la terre de Mitzraïm, de la maison de servitude.

---

(1) Nous traduisons le Décalogue mot à mot de l'hébreu, à cause de cette expression, *tes Dieux*, qu'aucune version n'a rendue, et qui est de la plus haute importance (*), puisqu'elle implique la Trinité. *Elohe* est le pluriel masculin d'*Elohim*, Dieu, Juge; on le trouve souvent ainsi au pluriel dans la Bible, tandis que le verbe, le pronom et l'adjectif restent au singulier. Dans la Gen. 1, on lit *Elohe bara*, les Dieux créa, et l'on ne peut entendre que trois personnes; car, s'il n'eût été question que de deux, Elohim serait au *duel*. Nous ferons une autre remarque non moins essentielle sur le mot *Adamah*, qui se trouve encore dans le Décalogue. *Adam* signifie *terre rouge*, et *ah*, explétif, exprime quelque chose *plus loin*, *au-delà*. Dieu parle ainsi en promettant de longs jours sur *la terre ET PLUS LOIN* aux enfans qui respectent leurs père et mère. Ainsi la Trinité et l'immortalité de l'ame sont dans le Décalogue *Elohe*, *tes Dieux*, *ou plusieurs substances divines dans l'unité*, Jéhovah; *Adam-ah*, terre et au-delà.

(*) *Voyez* la note C à la fin du volume.

1 Il ne sera point à toi d'autres Dieux devant ma face.

2 Tu ne te feras point d'idole par tes mains, ni aucune image de ce qui est dans les *étonnantes eaux supérieures*, ni sur la terre au-dessous, ni dans les eaux sous la terre. Tu ne t'inclineras point devant les images, et tu ne les serviras point; car moi, je suis Jéhovah, *tes Dieux*, le Dieu fort, le Dieu jaloux, poursuivant l'iniquité des pères, l'iniquité de ceux qui me haïssent sur les fils de la troisième et de la quatrième génération, et je fais mille fois graces à ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandemens.

3 Tu ne prendras point le nom de Jéhovah, *tes Dieux*, en vain; car il ne déclarera point innocent celui qui prendra son nom en vain.

4 Souviens-toi du jour du sabbath pour le sanctifier. Six jours tu tra-

vailleras, et tu feras ton ouvrage, et le jour septième de Jéhovah, *tes Dieux*, tu ne feras aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton chameau, ni ton hôte, *devant tes portes*; car en six jours Jéhovah fit les *merveilleuses eaux supérieures* (1), la terre et la mer, et tout ce qui est en elles, et il se reposa le septième : or, Jéhovah le bénit et le sanctifia.

5 Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient longs sur la

---

(1) Cette traduction est loin de donner une idée de la maguificence du texte. *Shamajim* est une sorte de cri d'admiration, comme la voix de tout un peuple qui, en regardant le firmament, s'écrierait : *Voyez ces eaux miraculeuses suspendues en voûte sur nos têtes ! ces dômes de cristal et de diamant !* Comment rendre en français, dans la traduction d'une loi, cette poésie qu'exprime un mot de trois syllabes ?

terre et *par-delà* la terre que
Jéhovah, *tes Dieux*, t'a donnée.
6 Tu ne tueras point.
7 Tu ne seras point adultère.
8 Tu ne voleras point.
9 Tu ne porteras point contre ton
voisin un faux témoignage.
10 Tu ne désireras point la maison
de ton voisin, ni la femme de ton
voisin, ni son serviteur, ni sa
servante, ni son bœuf, ni son
âne, ni rien de ce qui est à ton
voisin.

Telles sont les lois que l'Eternel a gravées, non-seulement sur les marbres de Sinai, mais encore dans le cœur de l'homme. Ce qui frappe d'abord, c'est le caractère d'universalité qui distingue cette table divine des tables humaines qui la précèdent. C'est ici la loi de tous les peuples, de tous les climats, de tous les temps. Pythagore et Zoroastre s'adressent à des Grecs

Grecs et à des Mèdes ; Jéhovah parle à tous les hommes : on reconnaît ce législateur tout-puissant qui règle la république des astres et celle des fourmis, et qui laisse également tomber de sa vaste main le grain de blé qui nourrit l'insecte, et le soleil qui l'éclaire.

Rien ensuite n'est plus admirable dans leur simplicité pleine de justice, que ces lois morales des Hébreux. Les païens ont recommandé d'honorer les auteurs de nos jours : Solon décerne la mort contre le mauvais fils. Que fait Dieu ? Il promet la vie à la piété filiale. Ce commandement est pris à la source même de la nature. Dieu fait un précepte de l'amour filial, il n'en fait pas un de l'amour paternel; il savait que le fils, en qui viennent se réunir tous les souvenirs et toutes les espérances, ne serait souvent que trop aimé de son père ; mais au fils il commande d'aimer,

car il connaissait l'inconstance et l'orgueil de la jeunesse.

A la force interne du Décalogue, se joint, comme dans les autres œuvres du Tout-puissant, la majesté et la grace des formes. Le Brachmane exprime lentement les trois présences de Dieu ; le nom de *Jéhovah* les énonce en un seul mot ; ce sont les trois temps du verbe *être*, unis par une combinaison sublime : *havah*, il fut ; *hovah*, étant, ou il est ; et *je*, qui, lorsqu'il se trouve placé devant les trois lettres radicales d'un verbe, indique le futur, en hébreu, il sera.

Enfin, les législateurs antiques ont marqué dans leurs codes les époques des fêtes des nations ; mais le jour du repos d'Israël, est le jour même du repos de Dieu. L'Hébreu, et son héritier le Gentil, dans les heures de son obscur travail, n'a rien moins devant les yeux que la création successive de l'univers. La Grèce, pourtant si

poétique, a-t-elle jamais songé à rapporter les soins du laboureur, ou de l'artisan, à ces fameux instans où Dieu créa la lumière, traça la route au soleil, et anima le cœur de l'homme?

Lois de Dieu, vous ressemblez peu à celles des hommes! Eternelles comme le principe dont vous êtes émanées, c'est en vain que les siècles s'écoulent; vous résistez aux siècles, à la persécution, et à la corruption même des peuples. Cette législation religieuse, organisée au sein des législations politiques (et néanmoins indépendante de leurs destinées), est un grand prodige. Tandis que les formes du royaume passent et se modifient, que le pouvoir roule de main en main au gré du sort; quelques chrétiens, restés fidelles au milieu des inconstances de la fortune, continuent d'adorer le même Dieu, de se soumettre aux mêmes lois, sans se croire dégagés de leurs liens par les révolutions, le

malheur et l'exemple. Quelle religion dans l'antiquité n'a pas perdu son influence morale, en perdant ses prêtres et ses sacrifices ? Où sont les mystères de l'antre de Trophonius, et les secrets de Cérès-Eleusine ? Apollon n'est-il pas tombé avec Delphes, Baal avec Babylone, Sérapis avec Thèbes, Jupiter avec le Capitole ? Le christianisme seul a souvent vu s'écrouler les édifices où se célébraient ses pompes, sans être ébranlé de la chute. Jesus-Christ n'a pas toujours eu des temples, mais tout est temple au Dieu vivant, et la maison des morts, et les cavernes des montagnes, et sur-tout le cœur du juste ; Jesus-Christ n'a pas toujours eu des autels de porphyre, des chaires de cèdre et d'ivoire, et des heureux pour serviteurs ; mais une pierre au désert suffit pour y célébrer ses mystères, un arbre pour y prêcher ses lois, et un lit d'épines pour y pratiquer ses vertus.

PREMIÈRE PARTIE.

DOGMES ET DOCTRINE.

LIVRE TROISIÈME.

VÉRITÉS DES ÉCRITURES; CHUTE DE L'HOMME.

CHAPITRE PREMIER.

Supériorité de la Tradition de Moïse sur toutes les autres Cosmogonies.

Il y a des vérités que personne ne conteste, quoiqu'on n'en puisse fournir des preuves immédiates. La rebellion et la chute de l'esprit d'orgueil, la création du monde, le bonheur primitif et le péché de l'homme, sont

au nombre de ces vérités. Il est impossible de croire qu'un mensonge absurde devienne une tradition universelle. Ouvrez les livres du second Zoroastre, les dialogues de Platon et et ceux de Lucien, les traités moraux de Plutarque, les fastes des Chinois, la Bible des Hébreux, les Edda des Scandinaves ; transportez-vous chez les Nègres de l'Afrique (*), ou chez les savans prêtres de l'Inde, tous vous feront le récit des crimes du dieu du mal ; tous vous peindront les temps trop courts du bonheur de l'homme, et les longues calamités qui suivirent la perte de son innocence.

M. de Voltaire avance quelque part que nous avons la plus méchante *copie* de toutes les TRADITIONS sur l'origine du monde, et sur les élémens physiques et moraux qui le com-

---

(*) *Voyez* la note D à la fin du volume.

posent. Préfère-t-il donc la cosmogonie des Egyptiens, le grand œuf ailé des prêtres de Thèbes (1)? Voici ce que débite gravement le plus ancien des historiens après Moïse.

« Le principe de l'univers était un air sombre et tempétueux, un vent fait d'un air sombre, et d'un turbulent chaos. Ce principe était sans bornes, et n'avait eu, pendant longtemps, ni limite, ni figure. Mais quand ce vent devint amoureux de ses propres principes, il en résulta une mixtion, et cette mixtion fut appelée désir ou amour.

» Cette mixtion étant complète, devint le commencement de toutes choses; mais le vent ne connaissait point son propre ouvrage, la mixtion. Celle-ci engendra à son tour avec le vent son père, *mót* ou le *limon*, et de

(1) Herod. lib. II. Diod. Sic.

celui-ci sortirent toutes les générations de l'univers. » (1)

Si nous passons aux philosophes Grecs, Thalès, fondateur de la secte Ionique, reconnaissait l'eau comme principe universel (2). Platon prétendait que la Divinité a arrangé le monde, mais qu'elle n'a pu le créer (3). Dieu, dit-il, a formé l'univers d'après le modèle existant de toute éternité en lui-même (4). Les objets visibles ne sont que les ombres des idées de Dieu, seules véritables substances (5). Dieu fit en outre couler un souffle de sa vie dans les êtres. Il en composa un troisième principe à-la-fois esprit et matière, et ce

---

(1) Sanch. ap. Euseb. Præpar. Evang. lib. I, cap. 10.

(2) Cic *de Nat. Deor.* lib I, n. 25.

(3) Tim. pag. 28. Diog. Laert. lib. III. Plut. *de Gen. Anim.* p. 78.

(4) Plut. Tim. p. 29.

(5) *Id.* Rep. lib. VII, pag. 516.

principe est appelé l'*ame du monde*. (1)

Aristote raisonnait comme Platon, sur l'origine de l'univers; mais il imagina le beau système de la chaîne des êtres, et remontant d'action en action, il prouva qu'il existe quelque part un premier mobile. (2)

Zénon soutenait que le monde s'arrangea par sa propre énergie; que la nature est ce tout, qui comprend tout; que ce tout se compose de deux principes; l'un actif, l'autre passif, non existant séparés, mais unis ensemble; que ces deux principes sont soumis à un troisième, *la fatalité*; que Dieu, la matière, la fatalité ne font qu'un; qu'ils composent à-la-fois les roues, le mouvement, les lois de la machine, et

(1) In Tim. p. 34.

(2) Arist. *de Gen. An.* lib. II. cap. 3. Met. lib, XI, cap. 5 *de Cal.* lib. XI, cap. 3, etc.

obéissent comme *parties* aux lois qu'ils dictent comme *tout*. (1)

Selon la philosophie d'Épicure, l'univers existe de toute éternité. Il n'y a que deux choses dans la nature, le corps et le vide. (2)

Les corps se composent de l'agrégation de parties de matière infiniment petites. Les atomes ont un mouvement interne, la gravité : leur révolution se ferait dans le plan vertical, si, par une loi particulière, ils ne décrivaient pas une ellipse dans le vide. (3)

Épicure supposa ce mouvement de déclinaison, pour éviter le système des fatalistes, qui se reproduirait de force par le mouvement perpen-

---

(1) Laert. lib. V. Stob. Eccl. Phys. cap. XIV. Senec. Consol. cap. XXIX. Cic. *de Nat. Deor.* lib. Anton. lib. VII.

(2) Lucret. lib. II. Laert. lib. X.

(3) *Loc. cit.*

diculaire de l'atome. Mais l'hypothèse est absurde : car si la déclinaison de l'atome est une loi, elle l'est de nécessité ; et comment une cause obligée produira-t-elle un effet libre? Continuons.

La terre, le ciel, les planètes, les étoiles, les plantes, les minéraux, les animaux, en y comprenant l'homme, naquirent du concours fortuit de ces atomes, et lorsque la vertu productive du globe se fut évaporée, les races vivantes se perpétuèrent par la génération. (1)

Les membres des animaux formés au hasard, n'avaient aucune destination particulière. L'oreille concave n'était point creusée pour entendre, l'œil convexe arrondi pour voir ; mais ces organes se trouvant propres à ces différens usages, les animaux s'en

(1) Lucret. lib. V--X. Cic. *de Nat. Deor.* lib. I, cap. 8-9.

servirent machinalement et de préférence à un autre sens. (1)

Après l'exposition de ces cosmogonies philosophiques, il serait inutile de parler de celles des poëtes. Qui ne connaît Deucalion et Pyrrha, l'âge d'or et l'âge de fer? Quant aux traditions répandues chez les autres peuples de la terre, dans l'Inde un éléphant soutient le globe, le soleil a tout fait au Pérou, au Canada *le grand lièvre* est le père du monde, au Groënland l'homme est sorti d'un coquillage (2), enfin la Scandinavie a vu naître Askus et Emla; Odin leur donna l'ame, Hœnerus la raison, et Lœdur le sang et la beauté.

---

(1) Lucret. lib. IV-V.

(2) *Vid.* Hesiod. Ovid. *Hist. of Hindost.* Herrera, *Histor. de las Ind.* Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr.* P. Lafit, *Mœurs des Ind.* Travel. *in Greenland by a Mission.*

Askum

Askum et Emlam, omni conatu destitutos,
Animam nec possidebant, rationem nec habebant,
Nec sanguinem, nec sermonem, nec faciem venustam:
Animam dedit Odinus, rationem dedit Hœnerus;
Lœdur sanguinem addidit et faciem venustam. (1)

Ainsi dans ces diverses cosmogonies, on est placé entre des contes d'enfans et des abstractions de philosophes : si l'on était obligé de choisir, mieux vaudrait encore se décider pour les premiers.

Pour découvrir l'original d'un tableau au milieu d'une foule de copies, il faut chercher celui dont les parties simples décèlent, dans leur unité, le génie du maître. C'est ce que nous trouvons dans la Genèse, original pur de toutes ces ambitieuses peintures, reproduites dans les traditions des peuples. Quoi de plus naturel, et cependant de plus magnifique!

(1) Bartholin. *Ant. Dan.*

quoi de plus facile à concevoir et de plus d'accord avec la raison de l'homme, que le Créateur descendant dans la nuit antique, pour faire la lumière au son d'une parole ! Le soleil, à sa voix, se suspend dans les cieux, au centre d'une immense voûte d'azur ; de ses invisibles réseaux il enveloppe les sept planètes, et les retient autour de lui comme sa proie ; les mers et les forêts commencent leurs balancemens sur le globe, et leurs premières voix s'élèvent, pour annoncer à l'univers ce mariage de qui Dieu sera le prêtre, la terre le lit nuptial, et le genre humain la postérité. (1)

---

(1) Les Mémoires de la Société de Calcuta, confirment les vérités de la Genèse. Ils nous montrent la mythologie partagée en trois branches, dont l'une s'étendait aux Indes, l'autre en Grèce, et la troisième chez les sauvages de l'Amérique septentrionale ;

CHAPITRE II.

Chute de l'Homme, le serpent, un mot hébreu.

Mais qui ne serait frappé d'admiration à cette autre vérité marquée dans les Ecritures ? *L'homme mourant pour s'être empoisonné avec le fruit de vie.* Vérité touchante ! vérité sublime ! l'homme perdu pour avoir goûté au fruit de science, pour avoir su trop connaître et le bien et le mal, pour avoir cessé d'être semblable à l'enfant de l'Evangile ! Qu'on suppose toute autre défense de Dieu, relative

enfin cette mythologie venant se rattacher à une plus ancienne tradition qui est celle même de Moïse. Les voyageurs modernes aux Indes trouvent par-tout des traces des faits rapportés dans l'Ecriture ; après en avoir long-temps contesté l'authenticité, on est obligé de la reconnaître.

à un penchant quelconque de l'ame; que devient la sagesse et la profondeur de l'ordre du Très-Haut? Ce n'est plus qu'un caprice indigne de la Divinité, et aucune moralité ne résulte de la désobéissance d'Adam. Mais voyez comment toute l'histoire du monde découle de la loi imposée à notre premier père : Dieu a mis la science à sa portée ; il ne pouvait la lui refuser, puisque l'homme était né intelligent et libre ; mais il lui prédit que s'il veut trop savoir, *la connaissance des choses* sera sa mort et celle de sa postérité. Le secret de l'existence politique et morale des peuples, les mystères les plus profonds du cœur humain sont renfermés dans la tradition de cet arbre admirable et funeste.

Or, voici une suite très-merveilleuse à cette défense de la sagesse. L'homme tombe, et c'est le démon de l'orgueil qui cause sa chute. Mais

l'orgueil emprunte la voix de l'amour pour le séduire, et c'est pour une femme qu'Adam cherche à s'égaler à Dieu : profond développement des deux premières passions du cœur, la vanité et l'amour. Bossuet, dans ses *Elévations à Dieu*, où l'on retrouve souvent l'auteur des *Oraisons funèbres*, dit, en parlant du mystère du serpent : « Que les anges conversaient avec l'homme, en telle forme que Dieu permettait, et sous la figure des animaux. Eve donc ne fut point surprise d'entendre parler le serpent, comme elle ne le fut pas de voir Dieu même paraître sous une forme sensible. » Bossuet ajoute : « Pourquoi Dieu détermina-t-il l'ange superbe à paraître sous cette forme, plutôt que sous un autre? Quoiqu'il ne soit pas nécessaire de le savoir, l'Ecriture nous l'insinue, en disant que le serpent était le plus fin de tous les animaux, c'est-à-dire, celui qui repré-

sentait mieux le démon dans sa malice, dans ses embûches, et ensuite dans son supplice. »

Notre siècle rejette avec hauteur tout ce qui tient de la merveille : sciences, arts, morale, religion, tout reste désenchanté. Le serpent a souvent été l'objet de nos observations; et si nous osons le dire, nous avons cru reconnaître en lui cet esprit pernicieux et cette subtilité que lui attribue l'Ecriture. Tout est mystérieux, caché, étonnant dans cet incompréhensible reptile. Ses mouvemens diffèrent de ceux de tous les autres animaux; on ne saurait dire où gît le principe de son déplacement, car il n'a ni nageoires, ni pieds, ni ailes; et cependant il fuit comme une ombre, il s'évanouit magiquement, il reparaît, disparaît encore, semblable à une petite fumée d'azur, ou aux éclairs d'un glaive dans les ténèbres. Tantôt il se forme en cercle, et darde une langue

de feu ; tantôt, debout sur l'extrémité de sa queue, il marche dans une attitude perpendiculaire, comme par enchantement. Il se jette en orbe, monte et s'abaisse en spirale, roule ses anneaux comme une onde, circule sur les branches des arbres, glisse sous l'herbe des prairies, ou sur la surface des eaux. Ses couleurs sont aussi peu déterminées que sa marche ; elles changent à tous les aspects de la lumière, et comme ses mouvemens, elles ont le faux brillant et les variétés trompeuses de la séduction.

Plus étonnant encore dans le reste de ses mœurs, il sait, ainsi qu'un homme souillé de meurtre, jeter à l'écart sa robe tachée de sang, dans la crainte d'être reconnu. Par une étrange faculté, il peut faire rentrer dans son sein les petits monstres que l'amour en a fait sortir. Il sommeille des mois entiers, fréquente des tom-

beaux, habite des lieux inconnus, compose des poisons qui glacent, brûlent ou tachent le corps de sa victime des couleurs dont il est lui-même marqué. Là, il lève deux têtes menaçantes ; ici, il fait entendre une sonnette ; il sifle comme un aigle de montagne ; il mugit comme un taureau. Il s'associe naturellement à toutes les idées morales ou religieuses, comme par une suite de l'influence qu'il eut sur nos destinées : objet d'horreur ou d'adoration, les hommes ont pour lui une haine implacable, ou tombent devant son génie ; le mensonge l'appelle, la prudence le réclame, l'envie le porte dans son cœur, et l'éloquence à son caducée ; aux enfers il arme les fouets des furies, au ciel l'éternité en fait son symbole ; il possède encore l'art de séduire l'innocence ; ses regards enchantent les oiseaux dans les airs ; et sous la fougère de la crèche, la bre-

bis lui abandonne son lait. Mais il se laisse lui-même charmer par de doux sons ; et pour le dompter, le berger n'a besoin que de sa flûte.

Au mois de juillet 1791, nous voyagions dans le Haut-Canada, avec quelques familles sauvages de la nation des Onontagués. Un jour que nous étions arrêtés dans une grande plaine, au bord de la rivière Génésie, un serpent à sonnettes entra dans notre camp. Il y avait parmi nous un Canadien qui jouait de la flûte ; il voulut nous divertir, et s'avança contre le serpent, avec son arme d'une nouvelle espèce. A l'approche de son ennemi, le superbe reptile se forme en spirale, aplatit sa tête, enfle ses joues, contracte ses lèvres, découvre ses dents empoisonnées et sa gueule sanglante ; sa double langue brandit comme deux flammes ; ses yeux sont deux charbons ardens ; son corps, gonflé de rage, s'abaisse et s'élève

comme les soufflets d'une forge ; sa peau dilatée devient terne et écailleuse ; et sa queue, dont il sort un bruit sinistre, oscille avec tant de rapidité, qu'elle ressemble à une légère vapeur.

Alors le Canadien commence à jouer sur sa flûte, le serpent fait un mouvement de surprise, et retire la tête en arrière. A mesure qu'il est frappé de l'effet magique, ses yeux perdent leur âpreté, les vibrations de sa queue se ralentissent, et le bruit qu'elle fait entendre, s'affaiblit et meurt peu à peu. Moins perpendiculaires sur leur ligne spirale, les orbes du serpent charmé, par degrés s'élargissent, et viennent tour à tour se poser sur la terre en cercles concentriques. Les nuances d'azur, de verd, de blanc et d'or reprennent leur éclat sur sa peau frémissante, et tournant légérement la tête, il demeure immobile dans l'attitude de l'attention et du plaisir.

—

Dans ce moment le Canadien marche quelques pas, en tirant de sa flûte des sons doux et monotones ; le reptile baisse son cou nuancé, entr'ouvre avec sa tête les herbes fines, et se met à ramper sur les traces du musicien qui l'entraîne, s'arrêtant lorsqu'il s'arrête, et recommençant à le suivre, quand il recommence à s'éloigner. Il fut ainsi conduit hors de notre camp, au milieu d'une foule de spectateurs tant Sauvages qu'Européens, qui en croyaient à peine leurs yeux, à cette merveille de la mélodie : il n'y eut qu'une seule voix dans l'assemblée, pour qu'on laissât le merveilleux serpent s'échapper.

A cette sorte d'induction, tirée des mœurs du serpent en faveur des vérités de l'Ecriture, nous en ajouterons une autre empruntée d'un mot hébreu. N'est-il pas fort extraordinaire, et en même temps bien philosophique, que le nom générique de l'homme, en hé-

breu, signifie la *fièvre* ou la *douleur!* *Enosh*, *homme*, vient par sa racine du verbe *anash*, *être dangereusement malade.* Dieu n'avait point donné ce nom à notre premier père; il l'appela simplement Adam, *terre rouge* ou *limon.* Ce ne fut qu'après le péché que la postérité d'Adam prit ce nom d'*Enosh* ou d'*homme*, qui convenait si parfaitement à ses misères, et qui rappelait d'une manière bien éloquente et la faute et le châtiment. Peut-être, dans un mouvement d'angoisse, Adam, témoin des labeurs de son épouse, et recevant dans ses bras Caïn, son premier né, l'éleva vers le ciel, en s'écriant: *Enosh! ô douleur!* Triste exclamation, par laquelle on aura dans la suite désigné la race humaine.

CHAPITRE III.

Constitution primitive de l'homme ; nouvelle preuve du péché originel.

Nous avons rappelé, au sujet du Baptême et de la Rédemption, quelques preuves morales du péché originel. Il ne faut pas glisser trop légérement sur une matière aussi importante. « Le nœud de notre condition, dit Pascal, prend ses retours et ses replis dans cet abyme, de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme. » (1)

Il nous semble qu'on peut tirer de l'ordre de l'univers, une preuve nouvelle de notre dégénération primitive.

Si l'on jette un regard sur le monde, on remarquera que par une loi géné-

(1) *Pens. de Pasc.* chap. 3, Pens. 8.

rale, et en même temps particulière, toutes les parties intégrantes, tous les mouvemens intérieurs ou extérieurs, toutes les qualités des êtres sont en un rapport parfait. Ainsi, les corps célestes accomplissent leurs révolutions dans une admirable unité, et chaque corps, sans se contrarier soi-même, décrit en particulier la courbe qui lui est propre. Un seul globe nous donne la lumière et la chaleur : ces deux accidens ne sont point répartis entre deux sphères ; le soleil les confond dans son orbe, comme Dieu, dont il est l'image, unit au principe qui féconde, le principe qui éclaire.

Dans les animaux, même loi : leurs *idées*, si on peut les appeler ainsi, sont toujours d'accord avec leurs *sentimens*, leur *raison* avec leurs *passions*. C'est pourquoi il n'y a chez eux ni accroissement, ni diminution d'intelligence. Il sera aisé de suivre cette

règle des accords, dans les plantes et dans les minéraux.

Par quelle incompréhensible destinée, l'homme seul est-il excepté de cette loi si nécessaire à l'ordre, à la conservation, à la paix, au bonheur des êtres ? Autant l'harmonie des qualités et des mouvemens est visible dans le reste de la nature, autant leur désunion est frappante dans l'homme. Un choc perpétuel existe entre son entendement et son désir, entre sa raison et son cœur. Quand il atteint au plus haut degré de civilisation, il est au dernier échelon de la morale ; s'il est libre, il est grossier ; s'il polit ses mœurs, il se forge des chaînes. Brille-t-il par les sciences? son imagination s'éteint. Devient-il poëte ? il perd la pensée. Son cœur profite aux dépens de sa tête, et sa tête aux dépens de son cœur. Il s'appauvrit en idées, à mesure qu'il s'enrichit en sentimens ; il se resserre en

sentimens, à mesure qu'il s'étend en idées. La force le rend sec et dur; la faiblesse lui amène les graces. Toujours une vertu lui conduit un vice, et toujours, en se retirant, un vice lui dérobe une vertu. Les nations, considérées dans leur ensemble, présentent les mêmes vicissitudes; elles perdent et recouvrent tour à tour la lumière. On dirait que le génie de l'homme, un flambeau à la main, vole incessamment autour de ce globe, au milieu de la nuit qui nous couvre: il se montre aux quatre parties de la terre, comme cet astre nocturne, qui croissant et décroissant sans cesse, diminue à chaque pas pour un peuple, la clarté qu'il augmente pour un autre.

Il est donc très-raisonnable de soupçonner que l'homme, dans sa constitution primitive, ressemblait au reste de la création, et que cette constitution se formait du parfait accord du sentiment et de la pensée, de l'imagination et de l'entendement. On

en sera peut-être convaincu, si l'on observe que cette réunion est encore nécessaire aujourd'hui, pour goûter une ombre de cette félicité que nous avons perdue. Ainsi, par la seule chaîne du raisonnement et les probabilités de l'analogie, le péché originel est retrouvé, puisque l'homme tel que nous le voyons, n'est vraisemblablement pas l'homme primitif. Il contredit la nature : déréglé quand tout est réglé, double quand tout est simple, mystérieux, changeant, inexplicable, il est visiblement dans l'état d'une chose qu'un accident a bouleversée : c'est un palais écroulé et rebâti avec ses ruines; on y voit des parties sublimes et des parties hideuses, de magnifiques péristiles qui n'aboutissent à rien, de hauts portiques et des voûtes abaissées, de fortes lumières et de profondes ténèbres; en un mot la confusion, le désordre de toutes parts, sur-tout au sanctuaire.

Or, si la constitution primitive de l'homme consistait dans les accords ainsi qu'ils sont établis dans les autres êtres, pour détruire un état dont la nature est l'harmonie, il suffit d'en altérer les contrepoids. La partie aimante et la partie pensante formaient en nous cette balance précieuse. Adam était à-la-fois le plus éclairé et le meilleur des hommes, le plus puissant en pensée et le plus puissant en amour. Mais tout ce qui est créé a nécessairement une marche progressive. Au lieu d'attendre de la révolution des siècles, des *connaissances* nouvelles, qu'il n'aurait reçues qu'avec des *sentimens* nouveaux, Adam voulut tout connaître à-la-fois. Et remarquez une chose importante : l'homme pouvait détruire l'harmonie de son être de deux manières, ou en voulant trop *aimer*, ou en voulant trop *savoir*. Il pécha seulement par la seconde : c'est qu'en effet nous avons beaucoup plus

l'orgueil des sciences, que l'orgueil de l'amour ; celui-ci aurait été plus digne de pitié que de châtiment, et si Adam s'était rendu coupable pour avoir voulu trop *sentir*, plutôt que de trop *concevoir*, l'homme peut-être eût pu se racheter lui-même, et le Fils de l'Eternel n'eût point été obligé de s'immoler. Mais il en fut autrement : Adam chercha à comprendre l'univers, non avec le sentiment, mais avec la pensée ; et touchant à l'arbre de sciences, il admit dans son entendement un rayon trop fort de lumière. A l'instant l'équilibre se rompt, la confusion s'empare de l'homme. Au lieu de la clarté qu'il s'était promise, d'épaisses ténèbres couvrent sa vue ; son péché s'étend comme un voile entre lui et l'univers. Toute son ame se trouble et se soulève ; les passions combattent le jugement, le jugement cherche à anéantir les passions ; et dans cette tempête effrayante, l'écueil de la mort vit avec joie le premier naufrage.

Tel fut l'accident qui changea l'harmonieuse et immortelle constitution de l'homme. Depuis ce jour, tous les élémens de son être sont restés épars, et n'ont pu se réunir. L'habitude, nous dirions presque l'amour du tombeau, que la matière a contractée, détruit tout projet de réhabilitation dans ce monde, parce que nos années ne sont pas assez longues, pour que nos efforts vers la perfection première, puissent jamais nous y faire remonter. (1)

---

(1) Et c'est en ceci que le système de *perfectibilité* est tout-à-fait défectueux. On ne s'apperçoit pas que si l'esprit gagnait toujours en lumière, et le cœur en sentimens ou en vertus morales, l'homme, dans un temps donné, se retrouvant au point d'où il est parti, serait, de nécessité, immortel; car tout principe de *division* venant à manquer en lui, tout principe de *mort* cesserait. Il faut attribuer la longévité des patriarches, le don de prophétie

Mais comment le monde aurait-il pu contenir toutes les races, si elles n'avaient point été sujettes à la mort? Ceci n'est plus qu'une affaire d'imagination; c'est demander à Dieu compte de ses moyens qui sont infinis. Qui sait si les hommes eussent été aussi multipliés qu'ils le sont de nos jours? Qui sait si la plus grande partie des générations ne fût point demeurée vierge (1), ou si ces millions d'astres

---

chez les Hébreux, à un rétablissement plus ou moins grand, des équilibres de la nature humaine. Ainsi les matérialistes qui soutiennent le système de *perfectibilité*, ne s'entendent pas eux-mêmes; puisqu'en effet cette doctrine, loin d'être celle du *matérialisme*, ramène aux idées les plus mystiques de la *spiritualité*.

(1) C'est l'opinion de saint Chrysostome. Il prétend que Dieu eût trouvé des moyens de génération qui nous sont inconnus. Il y a, dit-il, devant le trône de Dieu une multitude d'anges qui ne sont point nés par la voie des hommes. *De Virginit.* lib. II.

qui roulent sur nos têtes, ne nous étaient point réservés, comme des retraites délicieuses où nous eussions été transportés par les anges? On pourrait même aller plus loin : il est impossible de calculer à quelle hauteur d'arts et de sciences l'homme parfait et toujours vivant sur la terre, eût pu atteindre. S'il s'est rendu maître de bonne heure de trois élémens; si, malgré les plus grandes difficultés, il dispute aujourd'hui l'empire des airs aux oiseaux, que n'eût-il point tenté dans sa carrière immortelle? La nature de l'air, qui forme aujourd'hui un obstacle invincible au changement de planète, était peut-être différente avant le déluge. Quoi qu'il en soit, il n'est pas indigne de la puissance de Dieu et de la grandeur de l'homme, de supposer que la race d'Adam fut destinée à parcourir les espaces, et à animer tous ces soleils qui, privés de leurs habitans par le péché, ne sont restés que d'éclatantes solitudes.

PREMIÈRE PARTIE.

DOGMES ET DOCTRINE.

LIVRE QUATRIÈME.

SUITE DES VÉRITÉS DE L'ÉCRITURE.

OBJECTIONS CONTRE LE SYSTÈME DE MOÏSE.

CHAPITRE PREMIER.

Chronologie.

DEPUIS que quelques savans ont avancé que le monde portait, dans l'histoire de l'homme, ou dans celle de la nature, des marques d'une trop grande antiquité, pour avoir l'origine moderne que lui donne la Bible,

on s'est mis à citer de toutes parts Sanchoniathon, Porphire, les livres Sanscrits, etc. Ceux qui font valoir ces autorités, les ont-ils toujours consultées dans leurs sources ?

D'abord, il est un peu téméraire de vouloir nous persuader qu'Origène, Eusèbe, Bossuet, Pascal, Fénélon, Bacon, Newton, Leibnitz, Huet, et tant d'autres, étaient ou des ignorans, ou des simples, ou des pervers, parlant contre leur conviction intime. Cependant ils ont cru à la vérité de l'histoire de Moïse, et l'on ne peut disconvenir que ces hommes n'eussent une doctrine, auprès de laquelle notre érudition est bien peu de chose.

Mais pour commencer par la chronologie, les savans modernes ont donc dévoré, en se jouant, les insurmontables difficultés qui ont fait pâlir les Scaliger, les Petau, les Usher, les Grotius ? Ils riraient de notre ignorance, si nous leur demandions quand

ont

ont commencé les Olympiades ; comment elles s'accordent avec les manières de compter par archontes, par éphores, par édiles, par consuls, par règnes, jeux pythiques, néméens, séculaires ; comment se réunissent tous les calendriers des nations ; de quelle manière il faut opérer pour faire tomber l'ancienne année de Romulus, de dix mois et de 354 jours, avec l'année de Numa, de 355 jours, et celle de Jules-César de 365 ; par quel moyen on évitera les erreurs, en rapportant ces mêmes années à la commune année attique de 354 jours, et à l'année embolismique de 384 ?

Et pourtant ce ne sont pas là les seules perplexités touchant les années. L'ancienne année juive n'avait que 354 jours ; on ajoutait quelquefois douze jours à la fin de l'an, et quelquefois un mois de trente jours après le mois Adar, afin d'avoir l'année solaire. L'année juive moderne compte douze mois, et

prend sept années de treize mois en dix-neuf ans. L'année syriaque varie également, et se forme de 365 jours. L'année turque ou arabe reconnaît 354 jours, et reçoit onze mois intercalaires, en vingt-neuf ans. L'année égyptienne se divise en douze mois de trente jours, et ajoute cinq jours au dernier; l'année persane, nommée yezdegerdic, lui ressemble. (1)

Outre ces mille manières de mesurer les temps, toutes ces années n'ont ni les mêmes commencemens, ni les mêmes heures, ni les mêmes jours, ni les mêmes divisions. L'année civile des Juifs (ainsi que toutes celles des Orientaux) s'ouvre à la nouvelle lune

(1) La seconde année persane, appelée gélaléan, et qui commença l'an du monde 1089, est la plus exacte des années civiles, en ce qu'elle ramène les solstices et les équinoxes précisément aux mêmes jours. Elle se compose au moyen d'une intercalation répétée six ou sept fois dans quatre, et ensuite une fois dans cinq ans.

de septembre, et leur année ecclésiastique à la nouvelle lune de mars. Les Grecs comptent le premier mois de leur année, de la nouvelle lune qui suit le solstice d'été. C'est à notre mois de juin que correspond le premier mois de l'année des Perses, et la Chine et l'Inde partent de la première lune de mars. Nous voyons ensuite des mois astronomiques et civils qui se subdivisent en lunaires et solaires, en synodiques et périodiques ; nous voyons des sections de mois en kalendes, ides, décades, semaines; nous voyons des jours de deux espèces, artificiels et naturels, et qui commencent, ceux-ci, au soleil levant, comme chez les anciens Babyloniens, Syriens, Perses; ceux-là, au soleil couchant, ainsi qu'en Chine, dans l'Italie moderne, et comme autrefois chez les Athéniens, les Juifs, et les Barbares du Nord. Les Arabes commencent leurs jours à midi, et la

France actuelle à minuit, de même que l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne et le Portugal. Enfin, il n'y a pas jusqu'aux heures qui ne soient embarrassantes en chronologie, en se distinguant en babyloniennes, italiennes et astronomiques; et si l'on voulait insister davantage, nous ne verrions plus 60 minutes dans une heure européenne, mais 1080 scrupules dans l'heure chaldéenne et arabe.

On a dit que la chronologie est le flambeau de l'histoire (*) ; plût à Dieu que nous n'eussions que celui-là pour nous éclairer sur les crimes des hommes ! du moins il nous serait permis d'en douter. Que serait-ce, si, pour surcroît de perplexité, nous allions nous engager dans les périodes, les ères ou les époques ? La période victorienne, qui parcourt 532 années,

---

(*) *Voyez* la note E à la fin du volume.

est formée de la multiplication des cycles du soleil et de la lune. Les mêmes cycles, multipliés par celui d'indiction, produisent les 7980 années de la période julienne. La période de Constantinople, à son tour, renferme un égal nombre d'années à celui de la période julienne, mais ne commence pas à la même époque. Quant aux ères, ici on compte par l'année de la création (1), là par Olympiade (2), par la fondation de Rome (3), par la naissance de Jesus-Christ, par l'époque d'Eusèbe, par celle des Séleucides (4), celle de Nabonassar (5); celle des Martyrs (6). Les Turcs ont

(1) Cette époque se subdivise en grecque, juive, alexandrine, etc.

(2) Les historiens Grecs.

(3) Les historiens Latins.

(4) Suivie par l'historien Josephe.

(5) Suivie par Ptolémée et quelques autres.

(6) Suivie par les premiers chrétiens jus-

leur hégire (1) ; les Persans leur Yezdegerdic (2). On compute encore par les ères julienne, grégorienne, ibérienne (3), et actienne (4). Nous ne parlerons point des marbres d'Arundel, des médailles et des monumens de toutes les sortes, qui introduisent de nouveaux désordres dans la chronologie. Est-il un homme de bonne foi, qui en jetant seulement un coup d'œil sur ces pages, ne convienne que tant de manières indécises de calculer les

---

qu'en 532, A. D., et de nos jours par les chrétiens d'Abyssinie et d'Egypte.

(1) Les Orientaux ne la placent pas comme nous.

(2) Nom d'un roi de Perse, tué dans une bataille contre les Sarrasins, l'an de notre ère 632.

(3) Suivie dans les conciles et sur les vieux monumens de l'Espagne.

(4) Qui tire son nom de la bataille d'Actium, et dont se sont servis Ptolémée, Josephe, Eusèbe et Censorius.

temps, suffisent pour faire de l'histoire un épouvantable chaos ? Les annales des Juifs, de l'aveu même des savans, sont les seules dont la chronologie soit simple, régulière et lumineuse. Pourquoi donc aller, par un zèle ardent d'impiété, se consumer l'esprit sur des chicanes de temps, aussi arides qu'indéchiffrables, lorsque nous avons le fil le plus certain pour nous guider dans l'histoire ? Nouvelle évidence en faveur des Ecritures.

CHAPITRE II.

Logographie et Faits historiques.

APRÈS les objections chronologiques contre la Bible, viennent celles qu'on prétend tirer des faits même de l'histoire. On rapporte la tradition des prêtres de Thèbes, qui donnait 18,000 ans au royaume d'Egypte, et l'on cite la liste des dynasties de ces rois, qui existe encore.

Plutarque, qu'on ne soupçonnera pas de christianisme, se chargera d'une partie de la réponse. « Encore, dit-il, en parlant des Egyptiens, que leur année ait été de quatre mois, selon quelques auteurs, elle n'était d'abord composée que d'un seul, et ne contenait que le cours d'une seule lune. Et ainsi faisant d'un seul mois une année, cela est cause que le temps qui s'est écoulé depuis leur origine, paraît extrêmement long; et que, bien qu'ils habitent nouvellement leur pays, ils passent pour les plus anciens des peuples (1). » Nous savons d'ailleurs par Hérodote (2), Diodore de Sicile (3), Justin (4), Jablonsky (5), Strabon (6), que les Egyptiens mettent leur orgueil à égarer leur origine

(1) Plut. *in Num.*

(2) Herodot. lib. II. (3) Diod. lib. I. (4) Just. lib. I. (5) Jablonsk. Panth. Egypt. lib. II. (6) Strab. lib. XVII.

dans les temps, et, pour ainsi dire, à cacher leur berceau sous les siècles.

Le nombre de leurs règnes ne peut guère embarrasser. On sait que les dynasties égyptiennes sont composées de rois contemporains ; d'ailleurs le même mot, dans les langues orientales, se lit de cinq ou six manières différentes, et notre ignorance a souvent fait de la même personne cinq ou six personnages divers (1). Et c'est aussi ce qui est arrivé par rapport aux traductions d'un seul nom. L'*Athoth* des

(1) Pour citer un exemple entre mille, le monogramme de *Fo-hi*, divinité des Chinois, est exactement le même que celui de *Menès*, divinité de l'Egypte; et il est assez prouvé d'ailleurs que les caractères orientaux ne sont que des signes généraux d'idées, que chacun traduit dans sa langue, comme le chiffre arabe parmi nous. Ainsi, par exemple, l'Italien prononce *duodecimo*, le même nombre que l'Anglais exprime par le mot *twelve*, et que le Français rend par celui de *douze*.

Egyptiens est traduit dans Eratosthènes par Ερμογενες, ce qui signifie en grec le *lettré*, comme *Athoth* l'exprime en cophte : on n'a pas manqué de faire deux rois d'*Athoth* et d'*Hermès*, ou *Hermogènes*. Mais l'Athoth de Manethon se multiplie encore ; il devient *Thoth* dans Platon, et le texte de Sanchoniathon prouve, en effet, que c'est le nom primitif : la lettre *A* est une de ces lettres qu'on retranche et qu'on ajoute à volonté dans les langues orientales ; ainsi l'historien Josephe traduit par *Apachnas*, le nom du même homme qu'Affricanus appelle *Pachnas*. Voici donc *Thoth*, *Athoth*, *Hermès* ou *Hermogènes*, ou *Mercure*, cinq hommes fameux qui vont composer entr'eux près de deux siècles. Et cependant ces *cinq* rois n'étaient qu'un *seul* Egyptien, qui n'a peut-être pas vécu soixante ans. (1)

---

(1) Des personnes qui pouvaient d'ailleurs

Après tout, qu'est-il besoin de s'appesantir sur des disputes logographi-

---

être fort instruites, ont accusé les Juifs d'avoir corrompu les noms historiques. Comment ne savent-elles pas que ce sont les Grecs, au contraire, qui ont défiguré tous les noms d'hommes et de lieux, et en particulier ceux d'Orient (*) ? Les Grecs, à cet égard comme à beaucoup d'autres, ressemblaient fort aux Français. Croit-on que si *Livius* revenait au monde, il se reconnût sous le nom de *Tite-Live* ? Il y a plus : *Tyr* porte encore aujourd'hui, parmi les Orientaux, le nom d'*Asur*, de *Sour*, ou de *sur* ? Les Athéniens eux-mêmes devaient prononcer *tur* ou *Tour*, puisque cette lettre, qu'il nous plaît d'appeler *y grec*, et de faire siffler comme un *i*, n'est autre que l'*upsilon*, ou l'*u parvum* des Grecs.

Il n'est pas plus difficile de retrouver *Darius* dans *Assuerus*. L'A initial n'est d'abord, comme nous l'avons dit, qu'une de ces lettres mobiles, tantôt souscrites, tantôt

(*) *Vid.* Boch. *Geog. Sac.* Cumb. *on Sanch.* Saur. *sur la Bible*. Danet, Bayle, etc. etc.

ques, lorsqu'il suffit d'ouvrir l'histoire, pour se convaincre de l'ori-

---

supprimées. Reste donc *Suerus*. Or, le *delta* ou le D majuscule des Grecs, se rapproche infiniment du *Sameck* ou de l'S majuscule des Hébreux. Le premier est un triangle, et le second un parallélogramme obtusangle, souvent même un parallélogramme curviligne, à base rectiligne. Le *delta* dans les vieux manuscrits, sur les médailles et sur les monumens, n'est presque jamais fermé dans ses angles. L'S hébraïque s'est donc transformée en D chez les Grecs; changement de lettres si commun dans toute l'antiquité.

Si vous joignez à ces erreurs de figures, les erreurs de prononciation, vous aurez une grande probabilité de plus. Supposons qu'un Français, entendant le mot *through* (*à travers*) dans la bouche d'un Anglais, voulût le prononcer et l'écrire sans connaître la puissance et la forme du *th*, il écrirait nécessairement ou *zrou*, ou *dsrou*, ou simplement *trou*. Il en est ainsi du *sameck* ou de l'S en hébreu. Le son de cette lettre, en suivant les points massorétiques, est mixte et participe fortement du D. Les Grecs qui avaient

gine

gine moderne des hommes? On a beau machiner des complots avec des siècles inventés, dont le temps n'est point le père; on a beau supposer la mort pour en emprunter des ombres, tout cela n'empêche pas que le genre humain ne soit que d'hier. Les noms des inventeurs des arts nous sont aussi familiers que ceux d'un frère ou d'un aïeul. C'est *Hypsuranius* qui bâtit ces huttes de roseaux où logea la

---

le *th* comme les Anglais, mais non pas l'S, comme les Israélites, ont dû prononcer et écrire *Duerus* au lieu de *Suerus*. De *Duerus* à *Darius*, la conversion est facile; car on sait que les voyelles sont absolument nulles en étymologie, puisqu'il est vrai que chaque peuple en varie les sons à l'infini. Lorsqu'on veut être plaisant aux dépens de la religion, de la morale universelle, du repos des nations et du bonheur général des hommes, avant de se livrer à une gaieté si funeste, il faudrait au moins être bien sûr de ne pas tomber soi-même dans de grandes ignorances.

primitive innocence; *Usoüs* couvrit sa nudité de peaux de bête, et affronta la mer sur un tronc d'arbre (1); Tubalcain mit le fer dans la main des hommes (2), Noé ou Bacchus planta la vigne, Caïn ou Triptolème courba la charrue, Agrotes (3) ou Cérès recueillit la première moisson. L'histoire, la médecine, la géométrie, les beaux arts, les lois, ne sont pas plus anciennement au monde, et nous les devons à Hérodote, Hippocrate, Thalès, Homère, Dédale, Minos. Quant à l'origine des rois et des villes, l'histoire nous en a été conservée par Moïse, Platon, Justin et quelques autres, et nous savons quand et pourquoi les diverses formes de gouverne-

---

(1) Sanch. ap. Eus. *Præparat. Evang.* lib. I, cap. 10.

(2) Gen. cap. 4.

(3) Sanch. *loc. cit.*

ment se sont établies chez les peuples. (1)

Que si pourtant on est étonné de trouver tant de grandeurs et de magnificence dans les premières cités de l'Asie, cette difficulté cède sans peine à une observation tirée du génie des Orientaux. Dans tous les âges, ces peuples ont bâti des villes immenses, sans qu'on en puisse rien conclure pour leur civilisation, et conséquemment pour leur antiquité. L'Arabe, échappé des sables brûlans où il s'estimait heureux d'enfermer une ou deux toises d'ombre, sous une tente de peaux de brebis, cet Arabe a élevé presque sous nos yeux des cités gigantesques; vastes métropoles où ce citoyen des déserts semble avoir voulu enclore la solitude. Les Chinois, si

---

(1) *Vid.* Moys. *Pent.* Plat. *de Leg. et Tim.* Just. lib. II. Herod. Plut. *in Thes. Num.* Lycurg. *sol.* etc. etc.

peu avancés dans les arts, ont aussi les plus grandes villes du globe, avec des jardins, des murailles, des palais, des lacs, des canaux artificiels comme ceux de l'ancienne Babylone (1). Nous-mêmes enfin, ne sommes-nous pas un exemple frappant de la rapidité avec laquelle les peuples se civilisent? Il n'y a guère plus de douze siècles que nos ancêtres étaient aussi barbares que les Hottentots, et nous surpassons aujourd'hui la Grèce dans tous les raffinemens du goût, du luxe et des arts.

La logique générale des langues ne peut fournir aucune raison valide en faveur de l'ancienneté des hommes. Les idiomes du primitif Orient, loin d'annoncer des peuples vieillis en société, décèlent au contraire des hom-

---

(1) *Vid.* le P. du Hald. *Hist. de la Ch. Lett. édif.* Lord Mac. *Amb. to Ch.* etc.

mes fort près de la nature. Le mécanisme en est d'une extrême simplicité; l'hyperbole, l'image, toutes les figures poétiques, s'y reproduisent sans cesse, tandis qu'on y trouve à peine quelques mots pour la métaphysique des idées. Il serait impossible d'énoncer clairement, en hébreu, la théologie des dogmes chrétiens (1). Ce n'est que chez les Grecs et chez les Arabes modernes qu'on rencontre les termes composés, propres au développement des abstractions de la pensée. Tout le monde sait qu'Aristote est le premier philosophe qui ait inventé des catégories, où les idées viennent se ranger de force, quelle que soit leur classe ou leur nature. (2)

---

(1) On s'en peut assurer, en lisant les Pères qui ont écrit en syriaque, tel que saint Ephrem, diacre d'Edesse.

(2) Si les langues demandent tant de temps pour leur entière confection, pourquoi les

Enfin, l'on prétend qu'avant que les Egyptiens eussent bâti ces temples, dont il nous reste de si belles ruines, les peuples pasteurs gardaient déjà leurs troupeaux sur d'autres ruines laissées par une nation inconnue ; ce qui supposerait une très-grande antiquité.

Pour décider cette question, il

Sauvages du Canada ont-ils des dialectes si subtils et si compliqués ? Les verbes de la langue huronne ont toutes les inflexions des verbes grecs. Ils distinguent, comme les derniers, par la caractéristique, l'augment, etc. ; ils ont trois modes, trois genres, trois nombres, et par-dessus tout cela, un certain dérangement de lettres, particulier aux verbes des langues orientales. Mais ce qu'ils ont de plus inconcevable, c'est un quatrième pronom personnel qui se place entre la seconde et la troisième personne, au singulier et au pluriel. Nous ne connaissons rien de pareil dans les langues mortes ou vivantes, dont nous pouvons avoir quelques teintures.

faudrait savoir au juste qui étaient et d'où venaient les peuples pasteurs. M. Bruce, qui voyait tout en Ethiopie, les fait sortir de ce pays. Et cependant les Ethiopiens, loin de pouvoir répandre au-dehors des colonies, étaient eux-mêmes, à cette époque, un peuple nouvellement établi. *Æthiopes*, dit Eusèbe, *ab Indo flumine consurgentes, juxtà Ægyptum consederunt.* Manethon, dans sa sixième dynastie, appelle les pasteurs φοινικες ξενοι, *Phéniciens étrangers.* Eusèbe place leur arrivée en Egypte, sous le règne d'Aménophis; d'où il faut tirer ces deux conséquences : 1.° que l'Egypte n'était pas alors barbare, puisqu'Inachus, Egyptien, portait vers ce temps-là les lumières dans la Grèce; 2.° que l'Egypte n'était pas couverte de ruines, puisque Thèbes était bâtie, puisqu'Aménophis était père de ce Sésostris qui éleva la gloire des Egyptiens à son comble. Au

rapport de l'historien Josephe, ce fut Tethmosis qui contraignit les pasteurs à abandonner entièrement les bords du Nil. (1)

Mais quels nouveaux argumens n'aurait-on point formés contre l'Ecriture, si on avait connu un autre prodige historique qui tient également à des ruines, hélas! comme toute l'histoire des hommes? On a découvert

---

(1) Maneth. ad Joseph. et Afric. Herod. lib. II, cap. 100. Diod. lib I, Ps. 48. Euseb. Chron. lib. I, p. 13.

Au reste, l'invasion de ces peuples, rapportée par les auteurs profanes, nous explique ce qu'on lit dans la Genèse au sujet de Jacob et de ses fils : *Ut habitare possitis in terra Gessen, quia detestantur Ægyptii omnes pastores ovium.* (Gen. cap. XLVI, v. 34.)

D'où l'on peut aussi deviner le nom grec du Pharaon sous lequel Israël entra en Egypte, et le nom du second Pharaon sous lequel il en sortit. L'Ecriture, loin de contrarier les autres histoires, leur sert au contraire de preuves.

depuis quelques années, dans l'Amérique septentrionale, des monumens extraordinaires sur les bords du Muskingum, du Miami, du Wabache, de l'Ohio, et sur-tout du Scioto (*), où ils occupent un espace de plus de vingt lieues en longueur. Ce sont des murs en terre avec des fossés, des glacis, des lunes, demi-lunes et de grands cônes qui servent de sépulcres. On a demandé, mais sans succès, quel peuple a laissé de pareilles traces. L'homme est suspendu dans le présent, entre le passé et l'avenir, comme sur un rocher entre deux gouffres : derrière lui, devant lui, tout est ténèbres ; à peine apperçoit-il quelques fantômes qui, remontant du fond des deux abymes, surnagent un instant à leur surface, et s'y replongent pour jamais.

(*) *Voyez* la note F à la fin du volume.

Mais quelles que soient les conjectures sur ces ruines américaines, quand on y joindrait les visions d'un monde primitif, et les chimères d'une Atlantide, la nation civilisée qui a peut-être promené la charrue dans la plaine où l'Iroquois poursuit aujourd'hui les ours, n'a pas eu besoin pour consommer ses destinées, d'un temps plus long, que celui qui a dévoré les empires des Cyrus, des Alexandre et des César. Heureux du moins ce peuple qui n'a point laissé de nom dans l'histoire, et dont l'héritage n'a été recueilli que par les chevreuils des bois, et les oiseaux du ciel! Nul ne viendra renier le Créateur dans ces retraites sauvages, et, la balance à la main, peser la poudre des morts, pour prouver l'éternité de la race humaine.

Pour nous, amant solitaire de la nature, et simple confesseur de la Divinité, nous nous sommes assis sur

ces ruines. Voyageur sans renom, nous avons causé avec ces débris, comme nous-même ignorés. Les souvenirs confus des hommes, et les vagues rêveries du désert, se mêlaient au fond de notre ame. La nuit était au milieu de sa course; tout était muet, et la lune, et les bois, et les tombeaux. Seulement à longs intervalles on entendait la chute de quelque arbre, que la hache du temps abattait, dans la profondeur des forêts : ainsi tout tombe, tout s'anéantit.

Nous ne nous croyons pas obligés de parler sérieusement des *quatre jogues*, ou âges indiens, dont le premier a duré trois millions deux cent mille ans, le troisième un million seize cent mille ans, et le quatrième, ou l'âge actuel, qui durera quatre cent mille ans.

Si l'on joint à toutes ces difficultés de chronologie, de logographie et de faits, les erreurs qui naissent des pas-

sions de l'historien ou des hommes qui vivent dans ses fastes; si l'on y ajoute les fautes de copistes, et mille accidens de temps et de lieux, il faudra de nécessité convenir, que toutes les raisons en faveur de l'antiquité du globe par l'histoire, sont aussi peu satisfaisantes qu'inutiles à rechercher. Et certes, on ne peut nier que c'est assez mal établir la durée du monde, que d'en prendre la base dans la vie humaine. Quoi! c'est par la succession rapide d'ombres d'un moment, que l'on prétend nous démontrer la permanence et la réalité des choses! c'est par des décombres qu'on veut nous prouver une société sans commencement et sans fin! Faut-il donc beaucoup de jours, pour amasser beaucoup de ruines? Que le monde serait vieux, si l'on comptait ses années par ses débris!

CHAPITRE III.

Astronomie.

On cherche dans l'histoire du firmament les secondes preuves de l'antiquité du monde et des erreurs de l'Écriture. Ainsi, les *cieux qui racontent la gloire du Très-Haut* à tous les hommes, et dont le *langage est entendu de tous les peuples* (1), ne disent rien à l'incrédule. Heureusement ce ne sont pas les astres qui sont muets ; ce sont les athées qui sont sourds.

L'astronomie doit sa naissance à des pasteurs. Dans les magnifiques déserts d'une création nouvelle, les premiers humains voyaient se jouer autour d'eux leurs jeunes familles et leurs nombreux troupeaux. Heureux jus-

(1) Ps. 18, v. 1-3.

qu'au fond de l'ame, une prévoyance inutile ne détruisait point leur bonheur. Dans le départ des oiseaux de l'automne, ils ne remarquaient point la fuite des années, et la chute des feuilles ne les avertissait que du retour des frimas. Lorsque le côteau prochain avait donné toutes ses herbes à leurs brebis, montés sur leurs chariots couverts de peaux, avec leurs fils et leurs épouses, ils allaient à travers les bois chercher quelque fleuve ignoré, où la fraîcheur des ombrages et la beauté des solitudes, les invitaient à se fixer de nouveau.

Mais il fallait une boussole, pour se conduire dans ces forêts sans chemins, et le long de ces fleuves sans navigateurs; on se confia naturellement à la foi des étoiles; on se dirigea sur leurs cours. Législateurs et guides, ils réglèrent la tonte des brebis, et les migrations lointaines. Chaque famille s'attacha aux pas d'une constella-

tion ; chaque astre marchait à la tête d'un troupeau. A mesure que les pasteurs se livraient à ces études, ils découvraient de nouvelles lois. En ce temps-là, Dieu se plaisait à dévoiler les routes du soleil aux habitans des cabanes, et la Fable raconta qu'Apollon était descendu chez les bergers.

De petites colonnes de briques servaient à conserver le souvenir des observations : jamais plus grand empire n'eut une histoire plus simple. Avec le même instrument dont il avait percé sa flûte; auprès du même autel où il avait immolé le chevreau premier né, le pâtre gravait sur un rocher ses immortelles découvertes. Il plaçait ailleurs d'autres témoins de cette pastorale astronomie ; il échangeait d'annales avec le firmament ; et de même qu'il avait écrit les fastes des étoiles parmi ses troupeaux, il écrivait les fastes de ses troupeaux parmi les étoiles. Le soleil, en voyageant, ne

se reposa plus que dans les bergeries; le taureau annonça par ses mugissemens le passage du Père du jour, et le belier l'attendit, pour le saluer au nom de son maître. On vit au ciel des vierges, des enfans, des épis de blé, des instrumens de labourage, des agneaux, et jusqu'au chien du berger : la sphère entière devint comme une grande maison rustique, habitée par le pasteur des hommes.

Ces beaux jours s'évanouirent, les hommes en gardèrent une mémoire confuse, dans ces histoires de l'âge d'or, où l'on trouve le règne des astres toujours mêlé à celui des troupeaux. L'Inde est encore aujourd'hui astronome et pastorale, comme l'Egypte l'était autrefois. Cependant avec la corruption naquit la propriété, et avec la propriété, la mensuration, second âge de l'astronomie. Mais par une destinée assez remarquable, ce furent encore les peuples les plus simples qui con-

nurent le mieux le système céleste: le pasteur du Gange tomba dans des erreurs moins grossières que le savant d'Athènes ; on eût dit que la muse de l'astronomie avait retenu un secret penchant pour les bergers, ses premières amours.

Durant les longues calamités qui accompagnèrent et qui suivirent la chute de l'Empire romain, les sciences n'eurent d'autre retraite que le sanctuaire de cette église, qu'elles profanent aujourd'hui avec tant d'ingratitude. Recueillies dans le silence des cloîtres, elles durent leur salut à ces mêmes Solitaires, qu'elles affectent maintenant de mépriser. Un moine Bacon, un évêque Albert, un cardinal Cusa ressuscitaient dans leurs veilles laborieuses le génie des Udoxe, des Timocharis, des Hypparque, des Ptolémée. Protégées par les papes qui donnaient l'exemple aux rois, les sciences s'envolèrent enfin de ces lieux

sacrés, où la religion les avait réchauffées sous ses ailes. L'astronomie renaît de toutes parts : Grégoire XIII réforme le calendrier, Copernic rétablit le système du monde, Tycho-Braé, au haut de sa tour, rappelle la mémoire des antiques observateurs Babyloniens, Képler détermine la forme des orbites planétaires. Mais Dieu confond l'orgueil de l'homme, en accordant aux jeux de l'innocence, ce qu'il refuse aux recherches de la philosophie ; des enfans découvrent le télescope. Galilée perfectionne l'instrument nouveau; soudain les chemins de l'immensité s'abrégent, le génie de l'homme abaisse la hauteur des cieux, et les astres descendent pour se faire mesurer.

Tant de découvertes en annonçaient de plus grandes encore, et l'on était trop près du sanctuaire de la nature, pour qu'on fût long-temps sans y pénétrer. Il ne manquait plus que des méthodes propres à décharger l'esprit

des calculs énormes dont il était écrasé.
Bientôt Descartes osa transporter au grand Tout les lois physiques de notre globe; et par un de ces traits de génie, dont on compte à peine quatre ou cinq dans l'histoire, il força l'algèbre à s'unir à la géométrie, comme la parole à la pensée. Newton n'eut plus qu'à mettre en œuvre les matériaux que tant de mains lui avaient préparés, mais il le fit en artiste sublime; et des divers plans sur lesquels il pouvait relever l'édifice des globes, il choisit le dessin même de Dieu. L'esprit connut enfin l'ordre que l'œil admirait; les balances d'or qu'Homère et l'Ecriture donnent au souverain arbitre, lui furent rendues; la comète se soumit; à travers l'immensité la planète attira la planète; la mer sentit la pression de deux vastes vaisseaux qui flottent à des millions de lieues de sa surface; depuis le soleil jusqu'au moindre atôme, tout se maintint dans

un admirable équilibre : il n'y eut plus que le cœur de l'homme, qui manqua de contrepoids dans la nature.

Qui l'aurait pu penser? Le moment où l'on découvrit tant de nouvelles preuves de la grandeur et de la sagesse de la Providence, fut celui-là même où l'on ferma davantage les yeux à la lumière. Non toutefois que ces hommes immortels, les Copernic, les Tycho-Braé, les Képler, les Leibnitz, les Newton fussent des athées; mais leurs successeurs, par une fatalité inexplicable, s'imaginèrent tenir Dieu dans leurs creusets et dans leurs télescopes, parce qu'ils y voyaient quelques-uns des élémens sur lesquels l'Intelligence universelle a fondé les mondes. Lorsqu'on a été témoin des jours de Roberspierre ; lorsqu'on songe que c'est à la vanité du savoir, que nous devons presque tous nos malheurs, n'est-on pas tenté de croire

que l'homme a été sur le point de périr de nouveau, pour avoir porté une seconde fois la main sur le fruit de science ? Et que ceci nous soit ample matière de réflexion sur la faute originelle : *les siècles savans* ont toujours touché aux *siècles de destruction.*

Il nous semble pourtant bien infortuné, l'astronome qui passe les nuits à lire dans les astres, sans y découvrir le nom de Dieu. Quoi ! dans des figures si variées, dans une si grande diversité de caractères, on ne peut trouver les quatre lettres qui suffisent à son nom ? Le problème de la Divinité n'est-il point résolu dans les calculs mystérieux de tant de soleils ? une algèbre aussi brillante ne peut-elle servir à dégager la grande *Inconnue* ?

La première objection astronomique que l'on fait au système de Moïse, se tire de la sphère céleste : « Comment le monde est-il si nouveau ?

s'écrie-t-on. La seule composition de la sphère suppose des millions d'années.»

Aussi est-il vrai que l'astronomie est une des premières sciences que les hommes aient cultivée. M. Bailly prouve que les patriarches, avant Noé, connaissaient la période de six cents ans, l'année de 365 jours 5 h. 51 m. 36 s.; enfin, qu'ils avaient nommé les six jours de la création d'après l'ordre planétaire (1). Puisque les races primitives étaient déjà si savantes dans l'histoire du ciel, n'est-il pas très-probable que les temps écoulés depuis le déluge, ont été plus que suffisans pour nous donner le système astronomique, tel que nous l'avons aujourd'hui? Il est impossible, d'ailleurs, de rien prononcer de certain sur le temps nécessaire au développement d'une science. Depuis Copernic jusqu'à Newton, l'astronomie a plus fait

---

(1) Bail. *Hist. de l'Ast. anc.*

de progrès en moins d'un siècle, qu'elle n'en avait fait auparavant dans le cours de 5,000 ans. On peut comparer les sciences à des régions coupées de plaines et de montagnes : on avance à grands pas dans les premières ; mais quand on est parvenu aux pieds des secondes, on perd un temps infini à découvrir les sentiers et à franchir les sommets, d'où l'on descend dans l'autre plaine. Il ne faut donc pas conclure que, puisque l'astronomie est restée quatre mille ans dans son âge moyen, elle a dû être des myriades de siècles dans son berceau : cela contredit tout ce qu'on sait de l'histoire, et de la marche de l'esprit humain.

La seconde objection se déduit des époques historiques, liées aux observations astronomiques des peuples, et en particulier de celles des Chaldéens et des Indiens.

Nous répondons, à l'égard des premières, qu'on sait que les 720,000 ans

dont ils se vantaient, se réduisent à 1,903 ans. (1)

Quant aux observations des Indiens, celles qui sont appuyées sur des faits incontestables, ne remontent qu'à l'an 3,102 avant notre ère. Cette antiquité est sans doute fort grande, mais enfin elle rentre dans des bornes connues. C'est à cette époque que commence la quatrième *jogue*, ou âge indien. M. Bailly, en dépouillant les trois premiers âges et les réunissant au quatrième, démontre que toute la chronologie des Brames se renferme dans un intervalle d'environ 70 siècles (*), ce qui s'accorde parfaitement avec la chronologie des Septante. Il prouve jusqu'à l'évidence, que les fastes des

(1) Les tables de ces observations, faites à Babylone avant l'arrivée d'Alexandre, furent envoyées par Callistène à Aristote. *Voyez* Bailly.

(*) *Voyez* la note G à la fin du volume.

Egyptiens,

Egyptiens, des Chaldéens, des Chinois, des Perses, des Indiens, se rangent avec une exactitude singulière, sous les époques de l'Ecriture (1). Nous citons d'autant plus volontiers M. Bailly, que cet estimable savant est mort victime des principes que nous avons entrepris de combattre. Lorsque cet homme infortuné écrivait, à propos d'*Hypatia*, jeune femme astronome, massacrée par les habitans d'Alexandrie, que *les modernes épargnent au moins la vie, en déchirant la réputation*, il ne se doutait guère qu'il serait lui-même une preuve lamentable de la fausseté de son assertion, et qu'il renouvellerait l'histoire d'*Hypatia* !

Au reste, tous ces calculs infinis de générations et de siècles, que l'on retrouve chez plusieurs peuples, ont leur source dans une faiblesse natu-

---

(1) Bail. *Ast. Ind.* Disc. prélimin. part. II, pag. 126, etc.

relle au cœur humain. Les hommes qui sentent en eux-mêmes un principe d'immortalité, sont comme tout honteux de la brieveté de leur existence ; il leur semble qu'en entassant tombeaux sur tombeaux, ils cacheront ce vice capital de leur nature, qui est de durer peu, et qu'en ajoutant du néant à du néant, ils parviendront à faire une éternité. Mais ils se trahissent eux-mêmes, et découvrent ce qu'ils prétendent dérober : car plus la pyramide funèbre est élevée, plus la statue vivante placée au sommet diminue, et la vie paraît encore bien plus petite, quand l'énorme fantôme de la Mort l'exhausse dans ses bras.

CHAPITRE IV.

Suite du précédent. Histoire naturelle. Déluge.

L'ASTRONOMIE n'étant donc pas suffisante pour détruire la chronologie de

l'Ecriture (1), on revient à l'attaque par l'histoire naturelle : les uns nous parlent de certaines époques où l'univers entier se rajeunit ; les autres nient les grandes catastrophes du globe, tel que le déluge universel ; ils disent : « Les pluies ne sont que les vapeurs des mers. Or, toutes les mers ne suffiraient pas pour couvrir la terre, à la hauteur dont parlent les Ecritures. » Nous pourrions répondre que raisonner ainsi, c'est aller contre ces mêmes lumières dont on fait tant

(1) On rit de Josué qui commande au soleil de s'arrêter. Nous n'aurions pas cru être obligés d'apprendre à notre siècle, que *le soleil n'est pas immobile*, quoique *centre*. On a excusé Josué, en disant qu'il parlait exprès comme le vulgaire ; il eût été aussi simple de dire qu'il parlait comme Newton. Si vous vouliez arrêter une montre, vous ne briseriez pas une petite roue, mais le grand ressort, dont le repos fixerait subitement le système.

de bruit, puisque la chimie moderne nous apprend que l'air peut être transmué en eaux; alors quel effroyable déluge! Mais nous renonçons volontiers à ces tristes raisons, empruntées des sciences qui rendent compte de tout à l'esprit, sans rendre compte de rien au cœur. Nous nous contenterons de répondre que, pour noyer la partie terrestre du globe, il suffit que l'Océan franchisse ses rivages, en entraînant toute l'eau de ses gouffres. D'ailleurs, hommes présomptueux, avez-vous pénétré dans *les trésors de la grêle* (1)? et connaissez-vous les réservoirs de cet abyme où le Seigneur puise la mort, au jour terrible de ses vengeances?

Soit que Dieu, soulevant le bassin des mers, versât sur les continens l'Océan troublé; soit que, détournant le soleil de sa route, il lui commandât

---

(1) Job.

de se lever sur le pôle avec des signes funestes ; il est certain qu'un affreux déluge a ravagé la terre.

En ce temps-là la race humaine fut presque anéantie. Toutes les querelles des nations finirent, toutes les révolutions cessèrent. Rois, peuples, armées ennemies suspendirent leurs haines sanglantes, et s'embrassèrent saisis d'une mortelle frayeur. Les temples se remplirent de pâles supplians, qui avaient peut-être renié la Divinité toute leur vie ; mais la Divinité les renia à son tour, et bientôt on annonça que l'Océan tout entier était aussi à la porte des temples. En vain les mères se sauvèrent avec leurs enfans sur le sommet des montagnes ; en vain l'amant crut trouver un abri pour sa maîtresse, dans la même grotte où il avait trouvé un asile pour ses plaisirs ; en vain les amis disputèrent aux ours effrayés la cime des chênes ; l'oiseau même,

chassé de branche en branche par le flot toujours croissant, fatigua inutilement ses ailes, sur des plaines d'eau sans rivages. Le soleil qui n'éclairait plus que la mort au travers des nues livides, se montrait terne et violet comme un énorme cadavre noyé dans les cieux; les volcans s'éteignirent, en vomissant de tumultueuses fumées; et l'un des quatre élémens, le feu, périt avec la lumière.

Ce fut alors que le monde se couvrit d'horribles ombres, d'où sortaient d'effrayantes clameurs; ce fut alors qu'au milieu des humides ténèbres, le reste des êtres vivans, le tigre et l'agneau, l'aigle et la colombe, le reptile et l'insecte, l'homme et la femme gagnèrent tous ensemble la roche la plus escarpée du globe; l'Océan les y suivit; et soulevant autour d'eux sa menaçante immensité, fit disparaître sous ses solitudes orageuses, le dernier point de la terre.

Dieu ayant accompli sa vengeance, dit aux mers de rentrer dans l'abyme; mais il voulut imprimer sur ce globe, des traces éternelles de son courroux: les dépouilles de l'éléphant des Indes s'entassèrent dans les régions de la Sibérie; les coquillages Magellaniques vinrent s'enfouir dans les carrières de la France; des bancs entiers de corps marins s'arrêtèrent au sommet des Alpes, du Taurus et des Cordilières, et ces montagnes elles-mêmes furent les monumens que Dieu laissa dans les trois mondes, pour marquer son triomphe sur les impies, comme un monarque plante un trophée dans le champ où il a défait ses ennemis.

Il ne se contenta pas de ces attestations générales de sa colère passée: sachant combien l'homme perd aisément la mémoire du malheur, il en multiplia les souvenirs dans sa demeure. Le soleil n'eut plus pour trône au matin et pour lit au soir,

que l'élément humide, où il sembla s'éteindre tous les jours, ainsi qu'au temps du déluge. Les nuages du ciel imitèrent des vagues amoncelées, des grèves ou des écueils blanchissans. Sur la terre, les rochers laissèrent tomber des cataractes : la lumière trompeuse de la lune, les vapeurs blanches du soir, couvrirent souvent les vallées des apparences d'une nappe d'eau ; il naquit dans les lieux les plus arides, des arbres, dont les branches affaissées pendirent pesamment vers la terre, comme si elles sortaient encore toutes trempées du sein des ondes ; deux fois par jour la mer reçut ordre de se lever de nouveau dans son lit, et d'envahir ses grèves plaintives ; les antres des montagnes conservèrent de sourds bourdonnemens et des voix lugubres, la cime solitaire des bois présenta l'image d'une mer roulante, et l'Océan sembla avoir laissé ses bruits dans la profondeur des forêts.

CHAPITRE V.

Jeunesse et Vieillesse de la Terre.

Nous touchons à la dernière objection touchant l'origine moderne du globe. On dit : « La terre est une vieille nourrice, dont tout annonce la caducité. Examinez ses fossiles, ses marbres, ses granits, ses laves, et vous y lirez ses années innombrables (*) marquées par cercle, par couche ou par branche, comme celles du serpent à sa sonnette, du cheval à sa dent, ou du cerf à ses rameaux. »

Cette difficulté a été cent fois résolue par cette excellente et unique réponse : *Dieu a dû créer, et a, sans doute, créé le monde, avec toutes les marques de vétusté et de complément, que nous lui voyons.*

Et en effet, il est vraisemblable que l'Auteur de la nature planta d'abord

(*) Voyez la note H à la fin du volume.

de vieilles forêts et de jeunes taillis ; que les animaux naquirent, les uns remplis de jours, les autres parés des graces de l'enfance. Les chênes, en perçant le sol fécondé, portèrent sans doute à-la-fois les vieux nids des corbeaux et la nouvelle postérité des colombes. Ver, chrysalide et papillon, l'insecte rampa sur l'herbe, suspendit son œuf d'or aux forêts, ou trembla dans le vague des airs. L'abeille, qui pourtant n'avait vécu qu'un matin, comptait déjà son ambroisie par générations de roses. Il faut croire que la brebis n'était pas sans son agneau, la fauvette sans ses petits ; que les buissons de fleurs cachaient parmi leurs boutons, des rossignols étonnés de chanter leurs premiers airs, en échauffant les fragiles espérances de leurs premières voluptés.

Si le monde n'eût été à-la-fois jeune et vieux, le grand, le mélancolique, le moral disparaissaient de

la nature, car ces sentimens tiennent par essence aux choses antiques. Chaque site eût perdu ses merveilles. Le rocher en ruine n'eût plus pendu sur l'abyme, avec ses longues graminées; les bois, dépouillés de leurs accidens, n'auraient point montré ce touchant désordre d'arbres inclinés sur leurs tiges, de troncs penchés sur le cours des fleuves. Les pensées inspirées, les bruits vénérables, les génies, les voix magiques, la sainte horreur des forêts, se fussent évanouis avec les voûtes sombres qui leur servent de retraites, et les solitudes de la terre et du ciel seraient demeurées nues et désenchantées, en perdant ces colonnes de chênes qui les unissent. Le jour même où l'Océan épandit ses premières vagues sur ses rives, il baigna, n'en doutons point, des écueils déjà rongés par les flots, des grèves semées de débris de coquillages, des baies mugissantes, et des caps décharnés qui soutenaient,

contre les eaux, les rivages croulans de la terre.

Sans cette vieillesse originaire, il n'y aurait eu ni pompe, ni majesté dans l'ouvrage de l'Eternel, et, ce qui ne saurait être, la nature, dans son innocence, eût été moins belle qu'elle ne l'est aujourd'hui dans sa corruption. Une insipide enfance de plantes, d'animaux, d'élémens, eût couronné une terre sans poésie. Mais Dieu ne fut pas un si méchant dessinateur des bocages d'Eden, que les incrédules le prétendent. L'homme-roi naquit lui-même à trente années, afin de s'accorder par sa majesté, avec les antiques grandeurs de son nouvel empire; de même que sa compagne compta sans doute seize printemps, qu'elle n'avait pourtant point vécu, pour être en harmonie avec les fleurs, les petits oiseaux, l'innocence, les amours, et toute la jeune partie de l'univers.

NOTES

NOTES

ET

ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTE A.

L'ENCYCLOPÉDIE est un fort mauvais ouvrage ; c'est l'opinion de M. Voltaire lui-même.

« J'ai vu par hasard quelques articles de » ceux qui se font, comme moi, les garçons » de cette grande boutique ; ce sont, pour » la plupart, des dissertations sans méthode. » On vient d'imprimer dans un journal, l'ar- » ticle *Femme*, qu'on tourne horriblement » en ridicule. Je ne peux croire que vous » ayez souffert un tel article dans un ou- » vrage si sérieux : *Chloé presse du genou un* » *petit-maître, et chiffonne les dentelles d'un* » *autre ;* il semble que cet article soit fait » pour le laquais de Gil-Blas.

» J'ai vu *Enthousiasme*, qui est meilleur » mais on n'a que faire d'un si long discours,

» pour savoir que l'enthousiasme doit être » gouverné par la raison. Le lecteur veut » savoir d'où vient ce mot, pourquoi les » anciens le consacrèrent à la divination, à » à la poésie, à l'éloquence, au zèle de la » superstition; le lecteur veut des exemples » de ce transport secret de l'ame, appelé » enthousiasme; ensuite il est permis de » dire que la raison, qui préside à tout, » doit aussi conduire ce transport. Enfin, je » ne voudrais, dans votre *dictionnaire*, que » vérité et méthode. Je ne me soucie pas » qu'on me donne son avis particulier sur la » *comédie;* je veux qu'on m'en apprenne la » naissance et les progrès chez chaque nation. » Voilà ce qui plaît, voilà ce qui instruit; » on ne lit point ces petites déclamations, » dans lesquelles un auteur ne donne que » ses propres idées, qui ne sont qu'un sujet » de dispute. »

Correspondance de Voltaire et de d'Alembert, *vol.* 1.er, *pag.* 19, *édit.* in-8.o *de Beaumarchais.*

Pag. 25. « Vous m'encouragez à vous re- » présenter en général qu'on se plaint de la » longueur des dissertations vagues et sans » méthode, que plusieurs personnes vous » fournissent pour se faire valoir; il faut » songer à l'ouvrage et non à soi. Pourquoi

» n'avez-vous pas recommandé une espèce » de protocole à ceux qui vous servent, » étymologies, définitions, exemples, rai- » sons, clarté et brieveté ? Je n'ai vu qu'une » douzaine d'articles ; mais je n'y ai rien » trouvé de tout cela. . . . . » . . . . »

Page 62. « Je cherche dans les articles » dont vous me chargez, à ne rien dire que » de nécessaire, et je crains de n'en pas dire » assez ; d'un autre côté, je crains de tomber » dans la déclamation. Il me paraît qu'on » vous a donné plusieurs articles remplis de » ce défaut ; il me revient toujours qu'on s'en » plaint beaucoup : le lecteur ne veut qu'être » instruit, et il ne l'est point du tout par les » dissertations vagues et puériles, qui, pour » la plupart, renferment des paradoxes, des » idées hasardées, dont le contraire est sou- » vent vrai ; des phrases ampoulées, des » exclamations qu'on sifflerait dans une aca- » démie de province. »

D'Alembert, dans le discours à la tête du 3.e volume de l'Encyclopédie, et Diderot, dans le 5.e volume, article *Encyclopédie*, ont fait eux-mêmes la satire la plus amère de leur ouvrage.

NOTE B.

On peut encore voir un résultat bien effroyable de l'excès de population à la Chine, où l'on est obligé de jeter pour ainsi dire les enfans aux pourceaux. Plus on examine la question, plus on est porté à croire que J. C. fit un acte digne du législateur universel, en invitant quelques hommes, par son exemple, à vivre dans la chasteté. Le libertinage a pu sans doute profiter du conseil de St. Paul, pour voiler des excès attentatoires à la société, et des esprits superficiels ont pu prendre l'abus pour le défaut du conseil même. Mais de quoi la corruption n'abuse-t-elle pas ! et de quelle institution un génie médiocre, qui n'embrasse pas toutes les parties d'un objet, ne peut-il pas trouver à médire ? D'ailleurs, sans les solitaires chrétiens qui parurent dans le monde 300 ans après le Messie, que seraient devenus les lettres, les sciences et les arts ! Enfin, les économistes modernes confirment eux-mêmes l'opinion que j'ai avancée, puisqu'ils prétendent (et entre autres M. Artur-Young) que les grandes propriétés sont plus favorables que les petites à tous les genres de culture, la vigne peut-être exceptée. Or, dans tout pays peu livré au commerce et

essentiellement agricole, si la population est excessive, les propriétés seront nécessairement très-divisées, ou bien ce pays sera exposé à d'éternelles révolutions; à moins toutefois que le paysan ne soit esclave comme chez les anciens, ou serf comme en Russie et dans une partie de l'Allemagne.

NOTE C.

Le Polyglotte d'Antoine Vitré donne, vulgate :

Ego sum Dominus Deus tuus.

Septante :

Εγω ειμι κυριος ὁ Θεος σου.

Latin du texte chaldaïque :

Ego Dominus tuus.

La Polyglotte de Walton porte :

Vulgate et Septante comme ci-dessus.

Latin de la version syriaque :

Ego sum Dominus Deus tuus.

Version latine interlignée sur l'hébreu :

Et Ægypti terra, et te adduxi, qui tuus Deus Dominus ego.

Latin de l'hébreu samaritain :

Ego Dominus Deus tuus.

Latin de la version arabe :

Ego sum Deus Dominus,

NOTE D.

Les vérités de l'Ecriture se retrouvent jusque chez les sauvages du Nouveau-Monde.

« Vous avez pu voir, dit Charlevoix, dans la fable d'Atahentsic chassée du ciel, quelques vestiges de l'histoire de la première femme exilée du paradis terrestre, en punition de sa désobéissance, et la tradition du déluge, aussi bien que l'arche dans laquelle Noé se sauva avec sa famille. Cette circonstance m'empêche d'adhérer au sentiment du P. d'Acosta, qui prétend que cette tradition ne regarde pas le déluge universel, mais un déluge particulier à l'Amérique. En effet, les Algonquins et presque tous les peuples qui parlent leur langue, supposant la création du premier homme, disent que sa postérité ayant péri presque toute entière par une inondation générale, un nommé *Messou*, d'autres l'appellent *Saketchack*, qui vit toute la terre abymée sous les eaux par le débordement d'un lac, envoya un corbeau au fond de cet abyme pour lui en rapporter de la terre; que ce corbeau ayant mal fait sa commission, il y envoya un rat musqué qui réussit mieux; que de ce peu de terre que l'animal lui avait apporté, il rétablit le monde

dans son premier état ; qu'il tira des flèches contre les troncs des arbres qui paraissaient encore, et que ses flèches se changèrent en branches ; qu'il fit plusieurs autres merveilles, et que par reconnaissance du service que lui avait rendu le rat musqué, il épousa une femelle de son espèce, dont il eut des enfans qui repeuplèrent le monde ; qu'il avait communiqué son immortalité à un certain sauvage, et la lui avait donnée dans un petit paquet, en lui défendant de ne le point ouvrir, sous peine de perdre un don si précieux.

» Le père Bouchet, dans sa lettre à l'évêque d'Avranches, donne les détails les plus curieux sur les rapports des fables indiennes avec les principales vérités de notre religion, et les traditions de l'Ecriture : les mémoires de la société Anglaise de Calcuta, maintenant sous presse, confirment tout ce que dit ici le savant missionnaire Français.

» La plupart des Indiens assurent que ce grand nombre de divinités qu'ils adorent aujourd'hui, ne sont que des dieux subalternes et soumis au souverain Etre, qui est également le Seigneur des dieux et des hommes. Ce grand Dieu, disent-ils, est infiniment élevé au dessus de tous les êtres ; et cette distance infinie empêchait qu'il eût aucun commerce avec de faibles créatures. Quelle

proportion en effet, continuent-ils, entre un être infiniment parfait et des êtres créés, remplis, comme nous, d'imperfections et de faiblesses ? C'est pour cela même, selon eux, que *Parabaravastou*, c'est-à-dire, *le Dieu suprême*, a créé trois dieux inférieurs ; savoir : *Bruma*, *Vichnou*, et *Routren*. Il a donné au premier la puissance de créer ; au second, le pouvoir de conserver ; et au troisième, le droit de détruire.

» Mais ces trois dieux qu'adorent les Indiens, sont, au sentiment de leurs savans, les enfans d'une femme qu'ils appellent *Parachatti*, c'est-à-dire, *la Puissance suprême*. Si l'on réduisait cette fable à ce qu'elle était dans son origine, on y découvrirait aisément la vérité, tout obscurcie qu'elle est par les idées ridicules que l'esprit de mensonge y a ajoutées.

» Les premiers Indiens ne voulaient dire autre chose, sinon que tout ce qui se fait dans le monde, soit par la création qu'ils attribuent à *Bruma*, soit par la conservation qui est le partage de *Vichnou*, soit enfin par les différens changemens qui sont l'ouvrage de *Routren*, vient uniquement de la puissance absolue du *Parabaravastou*, ou du Dieu suprême. Ces esprits charnels ont fait ensuite une femme de leur *Parachatti*,

et lui ont donné trois enfans, qui ne sont que les principaux effets de la toute-puissance. En effet, *Chatti*, en langue indienne, signifie puissance, et *Para*, suprême ou absolue.

» Cette idée qu'ont les Indiens d'un être infiniment supérieur aux autres divinités, marque au moins que leurs anciens n'adoraient effectivement qu'un Dieu, et que le *polythéisme* ne s'est introduit parmi eux que de la manière dont il s'est répandu dans tous les pays idolâtres.

» Je ne prétends pas, Monseigneur, que cette première connaissance prouve d'une manière bien évidente le commerce des Indiens avec les Egyptiens ou avec les Juifs. Je sais que sans un tel secours, l'auteur de la nature a gravé cette vérité fondamentale dans l'esprit de tous les hommes, et qu'elle ne s'altère chez eux que par le déréglement et la corruption de leur cœur. C'est pour la même raison que je ne vous dis rien de ce que les Indiens ont pensé sur l'immortalité de nos ames, et sur plusieurs autres vérités semblables.

» Je m'imagine cependant que vous ne serez pas fâché de savoir comment nos Indiens trouvent expliquée, dans leurs auteurs, la ressemblance de l'homme avec le souverain Être. Voici ce qu'un savant Brame m'a assuré

avoir tiré, sur ce sujet, d'un de leurs plus anciens livres. Imaginez-vous, dit cet auteur, un million de grands vases tous remplis d'eau, sur lesquels le soleil répand les rayons de sa lumière : ce bel astre, quoique unique, se multiplie en quelque sorte et se peint tout entier, en un moment, dans chacun de ces vases ; on en voit par-tout une image très-ressemblante. Nos corps sont ces vases remplis d'eau ; le soleil est la figure du souverain Etre ; et l'image du soleil, peinte dans chacun de ces vases, nous représente assez naturellement notre ame créée à la ressemblance de Dieu même.

» Je passe, Monseigneur, à quelques traits plus marqués et plus propres à satisfaire un discernement aussi exquis que le vôtre : trouvez bon que je vous raconte ici simplement les choses telles que je les ai apprises ; il me serait fort inutile, en écrivant à un aussi savant prélat que vous, d'y mêler mes réflexions particulières.

» Les Indiens, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, croient que *Bruma* est celui des trois dieux subalternes, qui a reçu du Dieu suprême la puissance de créer. Ce fut donc *Bruma* qui créa le premier homme : mais ce qui fait à mon sujet, c'est que *Bruma* forma l'homme du limon de la terre encore

toute récente : il eut, à la vérité, quelque peine à finir son ouvrage ; il y revint à plusieurs fois, et ce ne fut qu'à la troisième tentative que ses mesures se trouvèrent justes. La fable a ajouté cette dernière circonstance à la vérité ; et il n'est pas surprenant qu'un dieu du second ordre ait eu besoin d'apprentissage pour créer l'homme dans la parfaite proportion de toutes les parties où nous le voyons. Mais si les Indiens s'en étaient tenus à ce que la nature, et probablement le commerce des Juifs, leur avaient enseigné de l'unité de Dieu, ils se seraient aussi contentés de ce qu'ils avaient appris par la même voie de la création de l'homme ; ils se seraient bornés à dire, comme ils font après l'Ecriture sainte, que l'homme fut formé du limon de la terre toute nouvellement sortie des mains du Créateur.

» Ce n'est pas tout, Monseigneur ; l'homme une fois créé par *Bruma*, avec la peine dont je vous ai parlé, le nouveau créateur fut d'autant plus charmé de sa créature, qu'elle lui avait plus coûté à perfectionner. Il s'agit maintenant de la placer dans une habitation digne d'elle.

» L'Ecriture est magnifique dans la description qu'elle nous fait du paradis terrestre. Les Indiens ne le sont guère moins dans les

peintures qu'ils nous tracent de leur *Chorcam;* c'est, selon eux, un jardin de délices où tous les fruits se trouvent en abondance : on y voit même un arbre dont les fruits communiqueraient l'immortalité, s'il était permis d'en manger. Il serait bien étrange que des gens qui n'auraient jamais entendu parler du paradis terrestre, en eussent fait, sans le savoir, une peinture si ressemblante.

» Ce qu'il y a de merveilleux, Monseigneur, c'est que les dieux inférieurs, qui, dès la création du monde se multiplièrent à l'infini, n'avaient pas, ou du moins n'étaient pas sûrs d'avoir le privilége de l'immortalité, dont ils se seraient cependant fort accommodés. Voici une histoire que les Indiens racontent à cette occasion. Cette histoire, toute fabuleuse qu'elle est, n'a point assurément d'autre origine que la doctrine des Hébreux, et peut-être même celle des Chrétiens.

» Les dieux, disent nos Indiens, tentèrent toutes sortes de voies pour parvenir à l'immortalité. A force de chercher, ils s'avisèrent d'avoir recours à l'arbre de vie qui était dans le *Chorcam*. Ce moyen leur réussit, et en mangeant de temps en temps des fruits de cet arbre, ils se conservèrent le précieux trésor qu'ils ont tant d'intérêt de ne pas perdre. Un fameux serpent nommé *Chei͏en*, s'ap-

percut

perçut que l'arbre de vie avait été découvert par les dieux du second ordre ; comme apparemment on avait confié à ses soins la garde de cet arbre, il conçut une si grande colère de la surprise qu'on lui avait faite, qu'il répandit sur-le-champ une grande quantité de poison : toute la terre s'en ressentit, et pas un homme ne devait échapper aux atteintes de ce poison mortel; mais le dieu *Chiven* eut pitié de la nature humaine ; il parut sous la forme d'un homme, et avala sans façon tout le venin dont le malicieux serpent avait infecté l'univers.

» Vous voyez, Monseigneur, qu'à mesure que nous avançons, les choses s'éclaircissent toujours un peu. Ayez la patience d'écouter une nouvelle fable que je vais vous raconter; car certainement je me tromperais si je m'engageais à vous dire quelque chose de plus sérieux : vous n'aurez pas de peine à y démêler l'histoire du déluge, et les principales circonstances que nous en rapporte l'Ecriture.

» Le Dieu *Routren* (c'est le grand destructeur des êtres créés) prit un jour la résolution de noyer tous les hommes, dont il prétendait avoir lieu de n'être pas content. Son dessein ne put être si secret, qu'il ne fut pressenti par *Vichnou*, conservateur des créatures. Vous verrez, Monseigneur, qu'elles

lui eurent, dans cette rencontre, une obligation bien essentielle. Il découvrit donc précisément le jour auquel le déluge devait arriver. Son pouvoir ne s'étendait pas jusqu'à suspendre l'exécution des projets du dieu *Routren ;* mais aussi sa qualité de dieu conservateur des choses créées, lui donnait droit d'en empêcher, s'il y avait moyen, l'effet le plus pernicieux ; et voici la manière dont il s'y prit.

» Il apparut un jour à *Sattiavarti* son grand confident, et l'avertit en secret qu'il y aurait bientôt un déluge universel, que la terre serait inondée, et que *Routren* ne prétendait rien moins que d'y faire périr tous les hommes et tous les animaux ; il l'assura cependant qu'il n'y avait rien à craindre pour lui, et qu'en dépit de *Routren*, il trouverait bien moyen de le conserver, et de se ménager à soi-même ce qui lui serait nécessaire pour repeupler le monde. Son dessein était de faire paraître une barque merveilleuse au moment que *Routren* s'y attendrait le moins, d'y enfermer une bonne provision d'au moins huit cent quarante millions d'ames et de semences d'êtres. Il fallait au reste que *Sattiavarti* se trouvât, au temps du déluge, sur une certaine montagne fort haute, qu'il eut soin de lui faire bien reconnaître. Quelque temps après

Sattiavarti, comme on le lui avait prédit, apperçut une multitude infinie de nuages qui s'assemblaient : il vit avec tranquillité l'orage se former sur la tête des hommes coupables ; il tomba du ciel la plus horrible pluie qu'on vit jamais. Les rivières s'enflèrent et se répandirent avec rapidité sur toute la surface de la terre ; la mer franchit ses bornes, et se mêlant avec les fleuves débordés, couvrit en peu de temps les montagnes les plus élevées : arbres, animaux, hommes, villes, royaumes, tout fut submergé ; tous les êtres animés périrent et furent détruits.

» Cependant *Sattiavarti*, avec quelques-uns de ses pénitens, s'était retiré sur la montagne ; il y attendait le secours dont le dieu l'avait assuré : il ne laissa pas d'avoir quelques momens de frayeur. L'eau qui prenait toujours de nouvelles forces, et qui s'approchait insensiblement de sa retraite, lui donnait de temps en temps de terribles alarmes : mais dans l'instant qu'il se croyait perdu, il vit paraître la barque qui devait le sauver ; il y entra incontinent avec les dévots de sa suite : les huit cent quarante millions d'ames et de semences d'êtres s'y trouvèrent renfermées.

» La difficulté était de conduire la barque et de la soutenir contre l'impétuosité des flots

qui étaient dans une furieuse agitation. Le dieu *Vichnou* eut soin d'y pourvoir, car sur-le-champ il se fit poisson, et il se servit de sa queue comme d'un gouvernail pour diriger le vaisseau. Le dieu poisson et pilote fit une manœuvre si habile, que *Sattiavarti* attendit fort en repos dans son asile, que les eaux s'écoulassent de dessus la face de la terre.

» La chose est claire, comme vous voyez, Monseigneur, et il ne faut pas être bien pénétrant pour appercevoir dans ce récit mêlé de fables et des plus bizarres imaginations, ce que les livres sacrés nous apprennent du déluge, de l'arche et de la conservation de Noé avec sa famille.

» Nos Indiens n'en sont pas demeurés là; et après avoir défiguré Noé sous le nom de *Sattiavarti*, ils pourraient bien avoir mis sur le compte de *Bruma* les aventures les plus singulières de l'histoire d'Abraham. En voici quelques traits, Monseigneur, qui me paraissent fort ressemblans.

» La conformité du nom pourrait d'abord appuyer mes conjectures; il est visible que de *Bruma* à Abraham il n'y a pas beaucoup de chemin à faire; et il serait à souhaiter que nos savans, en matière d'étymologies, n'en eussent point adopté de moins raisonnables et de plus forcées.

» Ce *Bruma*, dont le nom est si semblable à celui d'Abraham, était marié à une femme que tous les Indiens nomment *Sarasvadi*. Vous jugerez, Monseigneur, du poids que le nom de cette femme ajoute à ma première conjecture. Les deux dernières syllabes du mot *Sarasvadi* sont, dans la langue indienne, une terminaison honorifique ; ainsi *vadi* répond assez bien à notre mot français, *madame*. Cette terminaison se trouve dans plusieurs noms de femmes distinguées : par exemple, dans celui de *Parvadi*, femme de *Routren* ; il est dès-lors évident que les deux premières syllabes du mot *Sarasvadi*, qui font proprement le nom tout entier de la femme de *Bruma*, se réduisent à *Sara*, qui est le nom de *Sara*, femme d'Abraham.

» Il y a cependant quelque chose de plus singulier ; *Bruma*, chez les Indiens, comme Abraham chez les Juifs, a été le chef de plusieurs *castes* ou tribus différentes. Les deux peuples se rencontrent même fort juste sur le nombre de ces tribus. A *Tichirapali*, où est maintenant le plus fameux temple de l'Inde, on célèbre tous les ans une fête, dans laquelle un vénérable vieillard mène devant soi douze enfans qui représentent, disent les Indiens, les douze chefs des principales castes. Il est vrai que quelques docteurs croient que

ce vieillard tient, dans cette cérémonie, la place de *Vichnou ;* mais ce n'est pas l'opinion commune des savans ni du peuple, qui disent communément que *Bruma* est le chef de toutes les tribus.

» Quoi qu'il en soit, Monseigneur, je ne crois pas que, pour reconnaître dans la doctrine des Indiens celle des anciens Hébreux, il soit nécessaire que tout se rencontre parfaitement conforme de part et d'autre. Les Indiens partagent souvent à différentes personnes, ce que l'Ecriture nous raconte d'une seule, ou bien rassemblent dans une seule ce que l'Ecriture divise dans plusieurs : mais cette différence, bien loin de détruire nos conjectures, doit servir, ce me semble, à les appuyer ; et je crois qu'une ressemblance trop affectée, ne serait bonne qu'à les rendre suspectes.

» Cela supposé, Monseigneur, je continue à vous raconter ce que les Indiens ont tiré de l'histoire d'Abraham, soit qu'ils l'attribuent à *Bruma*, soit qu'ils en fassent honneur à quelqu'autre de leurs dieux ou de leurs héros.

» Les Indiens honorent la mémoire d'un de leurs pénitens, qui, comme le patriarche Abraham, se mit en devoir de sacrifier son fils à un des dieux du pays. Ce dieu lui avait demandé cette victime ; mais il se contenta

de la bonne volonté du père, et ne souffrit pas qu'il en vînt jusqu'à l'exécution. Il y en a pourtant qui disent que l'enfant fut mis à mort, mais que ce dieu le ressuscita.

» J'ai trouvé une coutume qui m'a surpris, dans une des castes qui sont aux Indes, c'est celle qu'on nomme la caste des voleurs. N'allez pas croire, Monseigneur, que parce qu'il y a parmi ces peuples une tribu entière de voleurs, tous ceux qui font cet *honorable* métier, soient rassemblés dans un corps particulier, et qu'ils aient pour voler un privilége à l'exclusion de tout autre ; cela veut dire seulement que tous les Indiens de cette caste volent effectivement avec une extrême licence; mais par malheur ils ne sont pas les seuls dont il faille se défier.

» Après cet éclaircissement qui m'a paru nécessaire, je reviens à mon histoire. J'ai donc trouvé que dans une caste, on garde la cérémonie de la circoncision; mais elle ne se fait pas dès l'enfance, c'est environ à l'âge de vingt ans; tous même n'y sont pas sujets, et il n'y a que les principaux de la caste qui s'y soumettent : cet usage est fort ancien, et il serait difficile de découvrir d'où leur est venue cette coutume, au milieu d'un peuple entièrement idolâtre.

» Vous avez vu, Monseigneur, l'histoire du déluge et de Noé dans *Vichnou* et dans *Sattiavarti*; celle d'Abraham dans *Bruma* et dans *Vichnou*; vous verrez encore avec plaisir celle de Moïse dans les mêmes dieux, et je suis persuadé que vous la trouverez encore moins altérée que les précédentes.

» Rien ne me paraît plus ressemblant à Moïse que le *Vichnou* des Indiens, métamorphosé en *Crichnen*; car d'abord *Crichnen*, en langue indienne, signifie *Noir*; c'est pour faire entendre que *Crichnen* est venu d'un pays où les habitans sont de cette couleur : les Indiens ajoutent qu'un des plus proches parens de *Crichnen* fut exposé, dès son enfance, dans un petit berceau sur une grande rivière, où il fut dans un danger évident de périr : on l'en tira, et comme c'était un fort bel enfant, on l'apporta à une grande princesse, qui le fit nourrir avec soin, et qui se chargea ensuite de son éducation.

» Je ne sais pourquoi les Indiens se sont avisés d'appliquer cet événement à un des parens de *Crichnen* plutôt qu'à *Crichnen* même. Que faire à cela, Monseigneur? il faut bien vous dire les choses telles qu'elles sont, et pour rendre les aventures plus ressemblantes, je n'irai pas vous déguiser la vérité. Ce ne fut donc point *Crichnen*, mais un de ses pa-

rens qui fut élevé au palais d'une grande princesse : en cela la comparaison avec Moïse se trouve défectueuse ; voici de quoi réparer un peu ce défaut.

» Dès que *Crichnen* fut né, on l'exposa aussi sur un grand fleuve, afin de le soustraire à la colère du roi qui attendait le moment de sa naissance pour le faire mourir : le fleuve s'entr'ouvrit par respect, et ne voulut pas incommoder de ses eaux un dépôt si précieux ; on retira l'enfant de cet endroit périlleux, et il fut élevé parmi des bergers ; il se maria dans la suite avec les filles de ces bergers, et il garda long-temps les troupeaux de ses beaux-pères. Il se distingua bientôt parmi tous ses compagnons, qui le choisirent pour leur chef. Il fit alors des choses merveilleuses en faveur des troupeaux et de ceux qui les gardaient ; il fit mourir le roi qui leur avait déclaré une cruelle guerre ; il fut poursuivi par ses ennemis, et comme il ne se trouva pas en état de leur résister, il se retira vers la mer ; elle lui ouvrit un chemin à travers son sein, dans lequel elle enveloppa ceux qui le poursuivaient : ce fut par ce moyen qu'il échappa aux tourmens qu'on lui préparait.

» Qui pourrait douter après cela, Monseigneur, que les Indiens n'aient connu Moïse,

sous le nom de *Vichnou* métamorphosé en *Crichnen ?* Mais à la connaissance de ce fameux conducteur du peuple de Dieu, ils ont joint celle de plusieurs coutumes qu'il a décrites dans ses livres, et plusieurs lois qu'il a publiées, et dont l'observation s'est conservée après lui.

» Parmi ces coutumes, que les Indiens ne peuvent avoir tirées que des Juifs, et qui persévèrent encore aujourd'hui dans le pays, je compte, Monseigneur, les bains fréquens, les purifications, une horreur extrême pour les cadavres, par l'attouchement desquels ils se croient souillés; l'ordre différent et la distinction des castes, la loi inviolable qui défend les mariages hors de sa tribu ou de sa caste particulière. Je ne finirais point, Monseigneur, si je voulais épuiser ce détail : je m'attache à quelques remarques qui ne sont pas tout-à-fait si communes dans les livres des savans.

» J'ai connu un Brame très-habile parmi les Indiens, qui m'a raconté l'histoire suivante, dont il ne comprenait pas lui-même le sens, tandis qu'il est demeuré dans les ténèbres de l'idolâtrie. Les Indiens font un sacrifice nommé *Ekiam* (c'est le plus célèbre de tous ceux qui se font aux Indes) ; on y sacrifie un mouton; on y récite une espèce

de prière, dans laquelle on dit à haute voix ces paroles : *Quand sera-ce que le Sauveur naîtra ? Quand sera-ce que le Rédempteur paraîtra ?*

» Ce sacrifice d'un mouton me paraît avoir beaucoup de rapport avec celui de l'agneau Pascal ; car il faut remarquer sur cela, Monseigneur, que, comme les Juifs étaient tous obligés de manger leur part de la victime, aussi les Brames, quoiqu'ils ne puissent manger de viande, sont cependant dispensés de leur abstinence au jour du sacrifice de l'*Ekiam*, et sont obligés par la loi de manger du mouton qu'on immole et que les Brames partagent entr'eux.

» Plusieurs Indiens adorent le feu : leurs dieux même ont immolé des victimes à cet élément ; il y a un précepte particulier pour le sacrifice d'*Oman*, par lequel il est ordonné de conserver toujours le feu et de ne le laisser jamais éteindre : celui qui assiste à l'*Ekiam*, doit, tous les matins et tous les soirs, mettre du bois au feu pour l'entretenir. Ce soin scrupuleux répond assez juste au commandement porté dans le Lévitique, c. vj, v. 12 et 13. *Ignis in altare semper ardebit, quem nutriet sacerdos, subjiciens ligna manè per singulos dies.* Les Indiens ont fait quelque chose de plus en considération du feu ;

ils se précipitent eux-mêmes au milieu des flammes. Vous jugerez comme moi, Monseigneur, qu'ils auraient beaucoup mieux fait de ne point ajouter cette cruelle cérémonie à ce que les Juifs leur avaient appris sur cette matière.

» Les Indiens ont encore une fort grande idée des serpens ; ils croient que ces animaux ont quelque chose de divin, et que leur vue porte bonheur ; ainsi, plusieurs adorent les serpens, et leur rendent les plus profonds respects : mais ces animaux, peu reconnaissans, ne laissent pas de mordre cruellement leurs adorateurs. Si le serpent d'airain que Moïse montra au peuple de Dieu, et qui guérissait par sa seule vue, eût été aussi cruel que les serpens animés des Indes, je doute fort que les Juifs eussent jamais été tentés de l'adorer.

» Ajoutons enfin, Monseigneur, la charité que les Indiens ont pour leurs esclaves : ils les traitent presque comme leurs propres enfans ; ils ont grand soin de les bien élever ; ils les pourvoient de tout libéralement ; rien ne leur manque, soit pour leur vêtement, soit pour la nourriture ; ils les marient, et presque toujours ils leur rendent la liberté. Ne semble-t-il pas que ce soit aux Indiens, comme aux Israélites, que Moïse ait adressé

sur

sur cet article, les préceptes que nous lisons dans le Lévitique ?

» Quelle apparence y a-t-il donc, Monseigneur, que les Indiens n'aient pas eu autrefois quelque connaissance de la loi de Moïse ? Ce qu'ils disent encore de leur loi et de *Bruma* leur législateur, détruit, ce me semble, d'une manière évidente, ce qui pourrait rester de doute sur cette matière.

» *Bruma* a donné la loi aux hommes. C'est ce *Vedam* ou livre de la loi que les Indiens regardent comme infaillible : c'est, selon eux, la pure parole de Dieu dictée par l'*Abadam*, c'est-à-dire, par celui qui ne peut se tromper et qui dit essentiellement la vérité. Le *Vedam* ou la loi des Indiens est divisée en quatre parties : mais au sentiment de plusieurs doctes Indiens, il y en avait anciennement une cinquième qui a péri par l'injure des temps, et qu'il a été impossible de recouvrer.

» Les Indiens ont une estime inconcevable pour la loi qu'ils ont reçue de leur *Bruma*. Le profond respect avec lequel ils l'entendent prononcer, le choix des personnes propres à en faire la lecture, les préparatifs qu'on doit y apporter, cent autres circonstances semblables, sont parfaitement conformes à ce que nous savons des Juifs, par rapport à la loi sainte, et à Moïse qui la leur a annoncée.

» Le malheur est, Monseigneur, que le respect des Indiens pour leur loi va jusqu'à nous en faire un mystère impénétrable ; j'en ai cependant assez appris par quelques docteurs, pour vous faire voir que les livres de la loi du prétendu *Bruma* sont une imitation du Pentateuque de Moïse.

» La première partie du *Vedam*, qu'ils appellent *Irroucouvedam*, traite de la première cause et de la manière dont le monde a été créé. Ce qu'ils m'en ont dit de plus singulier, par rapport à notre sujet, c'est qu'au commencement il n'y avait que Dieu et l'eau, et que Dieu était porté sur les eaux. La ressemblance de ce trait avec le premier chapitre de la Genèse, n'est pas difficile à remarquer.

» J'ai appris de plusieurs Brames, que dans le troisième livre, qu'ils nomment *Samavedam*, il y a quantité de préceptes de morale. Cet enseignement m'a paru avoir beaucoup de rapport avec les préceptes moraux répandus dans l'Exode.

» Le quatrième livre, qu'ils appellent *Adaranavedam*, contient les différens sacrifices qu'on doit offrir, les qualités requises dans les victimes, la manière de bâtir les temples, et les diverses fêtes que l'on doit célébrer. Ce peut être là, sans trop deviner,

une idée prise sur les livres du Lévitique et du Deutéronome.

» Enfin, Monseigneur, de peur qu'il ne manque quelque chose au parallèle, comme ce fut sur la fameuse montagne de Sinaï que Moïse reçut la loi; ce fut aussi sur la célèbre montagne de *Mahamerou*, que *Bruma* se trouva avec le Vedam des Indiens. Cette montagne des Indes est celle que les Grecs ont appelée *Meros*, où ils disent que Bacchus est né, et qui a été le séjour des dieux. Les Indiens disent encore aujourd'hui que cette montagne est l'endroit où sont placés leurs *Chorchams* ou les différens paradis qu'ils reconnaissent.

» N'est-il pas juste, Monseigneur, qu'après avoir parlé assez long-temps de Moïse et de la loi, nous disions aussi quelques mots de Marie, sœur de ce grand prophète ? Je me trompe beaucoup, ou son histoire n'a pas été tout-à-fait inconnue à nos Indiens.

» L'Ecriture nous dit de Marie, qu'après le passage miraculeux de la mer Rouge, elle assembla les femmes Israélites; elle prit des instrumens de musique, et se mit à danser avec ses compagnes et à chanter les louanges du Tout-Puissant. Voici un trait assez semblable que les Indiens racontent de leur fameuse *Lakeoumi*. Cette femme, aussi bien

que Marie, sœur de Moïse, sortit de la mer par une espèce de miracle. Elle ne fut pas plutôt échappée au danger où elle avait été de périr, qu'elle fit un bal magnifique, dans lequel tous les dieux et toutes les déesses dansèrent au son des instrumens.

» Il me serait aisé, Monseigneur, en quittant les livres de Moïse, de parcourir les autres livres historiques de l'Ecriture, et de trouver, dans la tradition de nos Indiens, de quoi continuer ma comparaison; mais je craindrais qu'une trop grande exactitude ne vous fatiguât : je me contenterai de vous raconter encore une ou deux histoires qui m'ont le plus frappé, et qui font le plus à mon sujet.

» La première qui se présente à moi, est celle que les Indiens débitent sous le nom d'*Arichandiren*. C'est un roi de l'Inde, fort ancien, et qui, au nom et à quelques circonstances près, est, à le bien prendre, le Job de l'Ecriture.

» Les dieux se réunirent un jour dans leur *Chorcham*, ou, si nous l'aimons mieux, dans le paradis des délices. *Devendiren*, le dieu de la gloire, présidait à cette illustre assemblée : il s'y trouva une foule de dieux et de déesses; les plus fameux pénitens y eurent aussi leur place, et sur-tout les sept principaux anachorètes.

» Après quelques discours indifférens, on proposa cette question : Si parmi les hommes il se trouve un prince sans défaut? Presque tous soutinrent qu'il n'y en avait pas un seul qui ne fût sujet à de grands vices ; et *Vichouva-moutren* se mit à la tête de ce parti ; mais le célèbre *Vachichten* prit un sentiment contraire, et soutint fortement que le roi *Arichandiren*, son disciple, était un prince parfait. *Vichouva-moutren*, qui, du génie impérieux dont il est, n'aime pas à se voir contredit, se mit en grande colère, et assura les dieux qu'il saurait bien leur faire connaître les défauts de ce prétendu prince parfait, si on voulait le lui abandonner.

» Le défi fut accepté par *Vachichten ;* et l'on convint que celui des deux qui aurait le dessous, céderait à l'autre tous les mérites qu'il avait pu acquérir par une longue pénitence. Le pauvre roi *Arichandiren* fut la victime de cette dispute. *Vichouva-moutren* le mit à toutes sortes d'épreuves ; il le réduisit à la plus extrême pauvreté ; il le dépouilla de son royaume ; il fit périr le seul fils qu'il eût ; il lui enleva sa femme *Chandirandi.*

» Malgré tant de disgraces, le prince se soutint toujours dans la pratique de la vertu avec une égalité d'ame dont n'auraient pas été capables les dieux mêmes qui l'éprou-

vaient avec si peu de ménagemens ; aussi l'en récompensèrent-ils avec la plus grande magnificence. Les dieux l'embrassèrent l'un après l'autre ; il n'y eut pas jusqu'aux déesses qui lui firent leurs complimens. On lui rendit sa femme et on ressuscita son fils. Ainsi, *Vichouva-moutren* céda, suivant la convention, tous ses mérites à *Vachichten*, qui en fit présent au roi *Arichandiren ;* et le vaincu alla, fort à regret, recommencer une longue pénitence, pour faire, s'il y avait moyen, bonne provision de nouveaux mérites.

» La seconde histoire qui me reste à vous raconter, Monseigneur, a quelque chose de plus funeste, et ressemble encore mieux à un trait de l'histoire de Samson, que la fable d'*Arichandiren* ne ressemble à l'histoire de Job.

» Les Indiens assurent donc que leur dieu *Ramen* entreprit un jour de conquérir Ceilan ; et voici le stratagème dont ce conquérant, tout dieu qu'il était, jugea à propos de se servir. Il leva une armée de singes, et leur donna pour général un singe distingué, qu'ils nomment *Anouman :* il lui fit envelopper la queue de plusieurs pièces de toile, sur lesquelles on versa de grands vases d'huile ; on y mit le feu, et ce singe courant par les campagnes, au milieu des blés, des bois, des

bourgades et des villes, porta l'incendie partout; il brûla tout ce qui se trouva sur sa route, et réduisit en cendres l'île presque toute entière. Après une telle expédition, la conquête n'en devait pas être fort difficile, et il n'était pas nécessaire d'être un dieu bien puissant pour en venir à bout.

» Je me suis peut-être trop arrêté, Monseigneur, sur la conformité de la doctrine des Indiens avec celle du peuple de Dieu; j'en serai quitte pour abréger un peu ce qui me resterait à vous dire sur un second point que j'étais résolu de soumettre, comme le premier, à vos lumières et à votre pénétration: je me bornerai à quelques réflexions assez courtes, qui me persuadent que les Indiens les plus avancés dans les terres ont eu, dès les premiers temps de l'église, la connaissance de la religion chrétienne; et qu'eux, aussi bien que les habitans de la côte, ont reçu les instructions de St. Thomas et des premiers disciples des apôtres.

» Je commence par l'idée confuse que les Indiens conservent encore de l'adorable Trinité, qui leur fut autrefois prêchée. Je vous ai parlé, Monseigneur, des trois principaux dieux des Indiens, *Bruma*, *Vichnou* et *Rouren*. La plupart des Gentils disent, à la vérité, que ce sont trois divinités différentes,

et effectivement séparées. Mais plusieurs *Nianigueuls*, ou hommes spirituels, assurent que ces trois dieux séparés en apparence, ne font réellement qu'un seul dieu : que ce dieu s'appelle *Bruma* lorsqu'il crée et qu'il exerce sa toute-puissance ; qu'il s'appelle *Vichnou*, lorsqu'il conserve les êtres créés, et qu'il donne des marques de sa bonté ; et qu'enfin il prend le nom de *Routren*, lorsqu'il détruit les villes, qu'il châtie les coupables, et qu'il fait sentir les effets de sa juste colère.

» Il n'y a que quelques années qu'un Brame expliquait ainsi ce qu'il concevait de la fabuleuse Trinité des païens. Il faut, disait-il, se représenter Dieu et ses trois noms différens qui répondent à ses trois principaux attributs, à-peu-près sous l'idée de ces pyramides triangulaires qu'on voit élevées devant la porte de quelques temples.

» Vous jugez bien, Monseigneur, que je ne prétends pas vous dire que cette imagination des Indiens réponde fort juste à la vérité que les chrétiens reconnaissent ; mais au moins fait-elle comprendre qu'ils ont eu autrefois des lumières plus pures, et qu'elles se sont obscurcies par la difficulté que renferme un mystère si fort au-dessus de la faible raison des hommes.

» Les fables ont encore plus de part dans ce qui regarde le mystère de l'Incarnation ; mais du reste, tous les Indiens conviennent que Dieu s'est incarné plusieurs fois. Presque tous s'accordent à attribuer ces incarnations à *Vichnou*, le second dieu de leur trinité. Et jamais ce dieu ne s'est incarné, selon eux, qu'en qualité de sauveur et de libérateur des hommes.

» J'abrége, comme vous le voyez, Monseigneur, autant qu'il m'est possible, et je passe à ce qui regarde nos sacremens. Les Indiens disent que le bain pris dans certaines rivières, efface entièrement les péchés, et que cette eau mystérieuse lave non-seulement les corps, mais purifie aussi les ames d'une manière admirable. Ne serait-ce point là un reste de l'idée qu'on leur aurait donnée du saint baptême ?

» Je n'avais rien remarqué sur la divine Eucharistie ; mais un Brame converti me fit faire attention, il y a quelques années, à une circonstance assez considérable pour avoir ici sa place. Les restes des sacrifices, et le riz qu'on distribue à manger dans les temples, conserve, chez les Indiens, le nom de *Prajadam*. Ce mot indien signifie en notre langue, *divine grace ;* et c'est ce que nous exprimons par le terme grec *Eucharistie*.

» Il y a quelque chose de plus marqué sur la confession ; et je crois, Monseigneur, devoir y donner un peu plus d'étendue.

» C'est une espèce de maxime parmi les Indiens, que celui qui confessera son péché, en recevra le pardon. *Cheira param chounal Tiroum*. Ils célèbrent une fête tous les ans, pendant laquelle ils vont se confesser sur le bord d'une rivière, afin que leurs péchés soient entièrement effacés. Dans le fameux sacrifice *Ekiam*, la femme de celui qui y préside est obligée de se confesser, de descendre dans le détail des fautes les plus humiliantes, et de déclarer jusqu'au nombre de ses péchés. »

NOTE E.

» LA chronologie n'est qu'un amas de vessies remplies de vent ; tous ceux qui ont cru y marcher sur un terrain solide, sont tombés. Nous avons aujourd'hui quatre-vingts systèmes, dont il n'y a pas un de vrai.

» Les Babyloniens disaient : Nous comptons 473,000 années d'observations célestes. Vient un Parisien qui leur dit : Votre compte est juste ; vos années étaient d'un jour solaire, elles reviennent à 1,297 des nôtres, depuis Atlas, roi d'Afrique, grand astronome, jusqu'à l'arrivée d'Alexandre à Babylone . . . .

. . . .

» Il fallait seulement que ce nouveau venu de Paris dît aux Chaldéens : Vous êtes des exagérateurs, et nos ancêtres des ignorans ; les nations sont sujettes à trop de révolutions, pour conserver des quatre mille sept cent trente-six siècles de calculs astronomiques ; et quant au roi des Maures Atlas, personne ne sait en quel temps il a vécu. Pythagore avait autant de raison de prétendre avoir été coq, que vous de vous vanter de l'art d'observation. » (*Voltaire*, *Quest. Encyclopéd. tom.* 3, *pag.* 59, *artic. Chronolog.*)

NOTE F.

IL est clair d'abord, et pour mille raisons, qu'on ne peut attribuer aux sauvages actuels de l'Amérique, les ouvrages des rives du Scioto. En outre, toutes les peuplades racontent uniformément, que quand leurs aïeux arrivèrent dans l'Ouest pour s'établir dans la solitude, ils y trouvèrent les ruines telles que nous les voyons aujourd'hui.

Serait-ce des monumens mexicains ? Mais on n'a rien trouvé de semblable au Mexique, ni même au Pérou ; mais ces monumens paraissent avoir exigé le fer, et des arts plus avancés qu'ils ne l'étaient dans les deux empires du Nouveau-Monde ; enfin, la domina-

tion de Montézume ne s'étendait pas si loin à l'Orient, puisque quand les Natchez et les Chicassas quittèrent le Nouveeu-Mexique, vers le commencement du seizième siècle, ils ne rencontrèrent sur les bords de *Meschacebé* (1), que des hordes vagabondes et libres.

On a voulu donner ces espèces de fortifications à Ferdinand de Soto. Quelle apparence que cet Espagnol, suivi d'une poignée d'aventuriers, et qui n'a passé que trois ans dans les Florides, ait jamais eu assez de bras et de loisir, pour élever ces énormes ouvrages ? D'ailleurs, la forme des tombeaux, et même de plusieurs parties des ruines, contredisent les mœurs et les arts européens. Ensuite c'est un fait certain, que le conquérant de la Floride n'a pas pénétré plus avant que Chattafxllai, village des Chicassas, sur l'une des branches de la Maubile. Enfin, ces monumens prennent leurs racines dans des jours beaucoup plus reculés que ceux où l'on

(1) *Père Barbu des Fleuves*, vrai nom du Mississippi ou Méchassippi. On peut voir, sur ce que nous disons ici, Duprat, Charlevoix, etc. et les derniers voyageurs en Amérique, tels que Bertram, Imley, etc.

Nous parlons aussi d'après ce que nous avons appris nous-mêmes sur les lieux.

a découvert l'Amérique. Nous avons vu sur ces ruines un chêne décrépit, qui avait poussé sur les débris d'un autre chêne tombé à ses pieds, et dont il ne restait plus que l'écorce; celui-ci à son tour s'était élevé sur un troisième, et ce troisième sur un quatrième. L'emplacement des deux derniers se marquait encore par l'intersection de deux cercles, d'un aubier rouge et pétrifié, qu'on découvrait à fleur de terre, en écartant un épais humus composé de feuilles et de mousses. Accordez seulement trois siècles de vie à ces quatre chênes successifs, et voilà une époque de douze cents années que la nature a gravée sur ces ruines.

Si nous poursuivons cette dissertation historique (qui toutefois ne conclut rien en faveur de l'antiquité des hommes), nous verrons qu'on ne peut former aucun système raisonnable sur le peuple qui a élevé ces anciens monumens. Les chroniques des Welches parlent d'un certain Madoc, fils d'un prince de Galles, qui, mécontent de son pays, s'embarqua en 1170, fit voile à l'ouest, en laissant l'Irlande au Nord, découvrit une contrée fertile, revint en Angleterre, d'où il repartit avec douze vaisseaux pour la terre qu'il avait trouvée. On prétend qu'il existe encore, vers les sources du Missouri, des

sauvages blancs qui parlent le celte, et qui sont chrétiens. Que Madoc et sa colonie, supposé qu'ils aient abordé au Nouveau-Monde, n'aient pu construire les immenses ouvrages du Ohio, c'est, je pense, ce qui n'a pas besoin de discussion.

Vers le milieu du neuvième siècle, les Danois, alors grands navigateurs, découvrirent l'Islande, d'où ils passèrent à une terre, à l'ouest, qu'ils nommèrent *Vinland* (1), à cause de la quantité de vignes dont les bois étaient remplis. On ne peut guère douter que ce continent ne fût l'Amérique, et que les Esquimaux du Labrador ne soient les descendans des aventuriers Danois. On veut aussi que les Gaulois aient abordé au Nouveau-Monde : mais, ni les Scandinaves, ni les Celtes de l'Armorique ou de la Neustrie, n'ont laissé de monumens semblables à ceux dont nous recherchons maintenant les fondateurs.

Si des peuples modernes on passe aux peuples anciens, on dira peut-être que les Phéniciens ou les Carthaginois, dans leur commerce à la Bétique, aux îles Britanniques ou Cassitérides, et le long de la côte occiden-

(1) Mall. *Intr. à l'Hist. du Dan.*

tale d'Afrique (1), ont été jetés par les vents au Nouveau-Monde. Il y a même des auteurs qui prétendent que les Carthaginois y avaient des colonies régulières, lesquelles furent abandonnées dans la suite par un effet de la politique du sénat.

Si les choses ont été ainsi, pourquoi donc n'a-t-on retrouvé aucune trace des mœurs Phéniciennes chez les Caraïbes, les sauvages de la Guyanne, du Paraguay, ou même des Florides ? pourquoi les ruines dont il est ici question, sont-elles dans l'intérieur de l'Amérique du nord, plutôt que dans l'Amérique méridionale, sur la côte opposée à la côte d'Afrique ?

D'autres auteurs réclament la préférence pour les Juifs, et veulent que l'Orphir des Ecritures ait été placé dans les Indes occidentales. Colomb disait même avoir vu les restes des fourneaux de Salomon, dans les mines de Cibao. On pourrait ajouter à cela que plusieurs coutumes des sauvages semblent être d'origines judaïques, telles que celles de ne point briser les os de la victime dans les repas sacrés, de manger toute l'hostie, d'avoir des retraites, ou des *huttes de purifications* pour

(1) *Vid.* Strab, Ptol. Hann. *Perip.* d'Anvill. etc. etc.

les femmes. Malheureusement ces inductions sont peu de chose ; car on pourrait demander alors, comment il se fait que la langue et les divinités Huronnes soient Grecques plutôt que Juives ? N'est-il pas étrange qu'*Ares-Koui* ait été le dieu de la guerre, dans la citadelle d'Athènes et dans le fort d'un Iroquois ! Enfin, les critiques les plus judicieux ne laissent aucun jour à faire passer les Israélites à la Louisiane ; car ils démontrent assez clairement qu'Orphir était sur la côte d'Afrique. (1)

Les Egyptiens sont donc le dernier peuple dont ils nous reste à examiner les droits (2). Ils ouvrirent, fermèrent et reprirent tour à tour le commerce de la Trapobane, par le golfe Persique. Ont-ils connu le quatrième continent, et peut-on leur attribuer les monumens du Nouveau-Monde ?

Nous répondons que les ruines de l'Ohio ne sont point d'architecture égyptienne ; que les ossemens qu'on trouve dans ces ruines ne sont point embaumés ; que les squelettes y

---

(1) *Vid.* Saur. d'Anvil.

(2) Si nous ne parlons point des Grecs (et surtout des habitans de l'île de Rhodes), quoiqu'ils devinssent d'assez habiles navigateurs, c'est qu'ils sortirent rarement de la Méditerranée.

sont couchés, et non debout ou assis. Ensuite, par quel incompréhensible hasard ne rencontre-t-on aucun de ces anciens ouvrages, depuis le rivage de la mer jusqu'aux Alléganys? et pourquoi sont-ils tous cachés derrière cette chaîne de montagnes? De quelque peuple que vous supposiez la colonie établie en Amérique, avant d'avoir pénétré, dans un espace de plus de 400 lieues, jusqu'aux fleuves où se voient ces monumens, il faut que cette colonie ait d'abord habité la plaine qui s'étend de la base des monts aux grèves de l'Atlantique. Toutefois on pourrait dire avec quelque vraisemblance, que l'ancien rivage de l'Océan était au pied même des Apalages et des Alléganys, et que la Pensylvanie, le Maryland, la Virginie, la Caroline, la Géorgie et les Florides, sont des plages nouvellement abandonnées par les eaux.

NOTE G.

Fréret a fait la même chose pour les Chinois, et M. Bailly a réduit pareillement la chronologie de ces derniers, ainsi que celle des Egyptiens et des Chaldéens, au calcul des Septante. Ces auteurs ne peuvent être soupçonnés de partialité en faveur de notre opinion. (*Vid.* Bailly, t. I.)

NOTE H.

BUFFON qui voulut accorder son système avec la Genèse, avait reculé l'origine du monde, en considérant chacun des six jours de Moïse, comme un long écoulement de siècles; mais il faut convenir que ces raisonnemens ne donnent pas un grand poids à ses conjectures. Il est inutile de revenir sur ce système que les premières notions de physique et de chimie ruinent de fond en comble; et sur la formation de la terre détachée de la masse du soleil, par le choc oblique d'une comète, et soumise tout-à-coup aux lois de gravitation des corps célestes; le refroidissement graduel de la terre, qui suppose dans le globe la même homogénéité que dans le boulet de canon qui avait servi à l'expérience; la formation des montagnes du premier ordre, qui suppose encore la transmutation de la terre argileuse en terre silicieuse, etc.

On pourrait grossir cette liste de systèmes, qui, après tout, ne sont que des *systèmes*. Ils se sont détruits entr'eux; et, pour un esprit droit, ils n'ont jamais rien prouvé contre l'Ecriture. (*Voyez* l'admirable Commentaire de la Genèse, par M. de Luc, et les Lettres du savant Euler.)

Fin du premier Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME,

PREMIÈRE PARTIE.
DOGMES ET DOCTRINE.

(*Cette première Partie forme les deux premiers volumes de cette Edition.*)

LIVRE PREMIER.
MYSTÈRES ET SACREMENS.

Mystères chrétiens.

Des Sacremens.

LIVRE SECOND.

VERTUS ET LOIS MORALES.

LIVRE TROISIÈME.

VÉRITÉS DES ÉCRITURES, CHUTE DE L'HOMME.

LIVRE QUATRIÈME.

SUITE DES VÉRITÉS DE L'ÉCRITURE. OBJECTIONS CONTRE LE SYSTÈME DE MOÏSE.

Fin de la Table du premier volume.

GÉNIE
DU CHRISTIANISME.

Se trouve à LYON,
Chez BALLANCHE père et fils, aux halles de la Grenette;
Et à PARIS,
Chez MIGNERET, Imprimeur, rue du Sépulcre, faubourg Saint-Germain, N.° 28.

GÉNIE
DU CHRISTIANISME;
OU
BEAUTÉS
DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE;
PAR

FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND.

Chose admirable ! la religion chrétienne qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

MONTESQUIEU, *Esprit des Lois*, liv. 24, ch. 3.

QUATRIÈME ÉDITION.

TOME II.

A LYON,
De l'Imprimerie de BALLANCHE père et fils, aux halles de la Grenette.

AN XIII. — 1804.

GÉNIE
DU CHRISTIANISME;
OU
BEAUTÉS
DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

PREMIÈRE PARTIE.

Dogmes et Doctrine.

LIVRE CINQUIÈME.

Existence de Dieu, prouvée par les Merveilles de la Nature.

CHAPITRE PREMIER.

Objet de ce Livre.

Un des principaux dogmes chrétiens nous reste encore à examiner, *l'état*

des peines et des récompenses dans l'autre vie. Mais on ne peut traiter cet important sujet, sans parler d'abord des deux colonnes qui soutiennent l'édifice de toutes les religions de la terre, l'*existence de Dieu* et l'*immortalité de l'ame.*

Nous sommes d'ailleurs appelés à cette grande étude par le développement naturel de notre matière, puisque ce n'est qu'après avoir suivi la Foi ici-bas, qu'on peut l'accompagner à ces tabernacles, où elle s'envole, en quittant la terre. Toujours fidelle à notre plan, nous écarterons des preuves de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame, les idées abstraites, et nous n'emploîrons que les raisons poétiques et les raisons de sentiment, c'est-à-dire les merveilles de la nature, et les évidences morales. Platon et Cicéron, chez les anciens, Clarke et Leibnitz, chez les modernes, ont prouvé mé-

taphysiquement et presque géométriquement l'existence du Souverain Etre (*) ; les plus grands génies, dans tous les siècles, ont cru à ce dogme consolateur. Que s'il est rejeté par quelques sophistes, Dieu peut bien exister sans leur suffrage. La mort seule, à quoi les athées veulent tout réduire, a besoin qu'on écrive en faveur de ses droits, car elle a peu de réalité pour l'homme. Laissons-lui donc ses déplorables partisans, qui ne s'entendent pas même entre eux : car si les hommes qui croient dans la Providence, s'accordent du moins sur les chefs principaux de leur doctrine, ceux au contraire qui nient le Créateur, ne cessent de se disputer sur les bases de leur néant. Ils ont devant eux un abyme; pour le combler, il ne leur manque

(*) *Voyez* la note A à la fin du volume.

que la pierre du fond, mais ils ne savent où la prendre. De plus, il y a dans l'erreur un certain vice de nature, qui fait que quand cette erreur n'est pas la nôtre, elle nous choque et nous révolte à l'instant ; de-là les querelles interminables des athées.

CHAPITRE II.

Spectacle général de l'univers.

Il est un Dieu ; les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent, l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour, l'oiseau le chante dans le feuillage, la foudre fait éclater sa puissance, et l'Océan déclare son immensité. L'homme seul a dit : il n'y a point de Dieu.

Il n'a donc jamais celui-là, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel, ou dans son bonheur, abaissé ses regards vers la terre ? La nature

est-elle si loin de lui, qu'il ne l'ait pu contempler, ou la croit-il le simple résultat du hasard ? Mais quel hasard a pu contraindre une matière désordonnée et rebelle, à s'arranger dans un ordre si parfait ?

On pourrait dire que l'homme est *la pensée manifestée de Dieu*, et que l'univers est *son imagination rendue sensible*. Ceux qui ont admis la beauté de la nature comme preuve d'une intelligence supérieure, auraient dû faire remarquer une chose, qui agrandit prodigieusement la sphère des merveilles ; c'est que le mouvement et le repos, les ténèbres et la lumière, les saisons, la marche des astres, qui varient les décorations du monde, ne sont pourtant successifs qu'en apparence, et sont permanens en réalité. La scène qui s'efface pour nous, se colore pour un autre peuple ; ce n'est pas le spectacle, ce n'est que le spectateur qui change. Ainsi Dieu a su

réunir dans son ouvrage, la durée *absolue* et la durée *progressive:* la première est placée dans le *temps;* la seconde dans l'*étendue :* par celle-là, les graces de l'univers sont unes, infinies, toujours les mêmes; par celle-ci, elles sont multiples, finies et renouvelées : sans l'une, il n'y eût point eu de grandeur dans la création; sans l'autre, il y eût eu monotonie.

Ici le temps se montre à nous sous un rapport nouveau; la moindre de ses fractions devient un *tout complet*, qui comprend tout, et dans lequel toutes choses se modifient, depuis la mort d'un insecte jusqu'à la naissance d'un monde : chaque minute est en soi une petite éternité. Réunissez donc en un même moment, par la pensée, les plus beaux accidens de la nature; supposez que vous voyez à-la-fois toutes les heures du jour, et toutes les saisons; un matin de printemps et un matin d'automne,

une nuit semée d'étoiles et une nuit couverte de nuages, des prairies émaillées de fleurs, des forêts dépouillées par les frimas, des champs dorés par les moissons ; vous aurez alors une idée juste du spectacle de l'univers. N'est-il pas bien prodigieux que tandis que vous admirez ce soleil, qui se plonge sous les voûtes de l'occident, un autre observateur le regarde sortir des régions de l'aurore ? Par quelle inconcevable magie, ce vieil astre qui s'endort fatigué et brûlant dans la poudre du soir, est-il, en ce moment même, ce jeune astre qui s'éveille humide de rosée, dans les voiles blanchissans de l'aube ? A chaque moment de la journée, le soleil se lève, brille à son zénith, et se couche sur le monde ; ou plutôt nos sens nous abusent, et il n'y a ni orient, ni midi, ni occident vrai. Tout se réduit à un point fixe, d'où le flambeau du jour fait éclater à-la,

fois trois lumières, en une seule substance. Cette triple splendeur est peut-être ce que la nature a de plus beau; car en nous donnant l'idée de la perpétuelle magnificence et de la toute-présence de Dieu, elle nous montre aussi une image éclatante de sa glorieuse Trinité.

Conçoit-on bien ce que ce serait qu'une scène de la nature, si elle était abandonnée au seul mouvement de la matière ? Les nuages obéissant aux lois de la pesanteur, tomberaient perpendiculairement sur la terre, ou monteraient en pyramides dans les airs ; l'instant d'après l'atmosphère serait trop épaisse ou trop raréfiée pour les organes de la respiration. La lune trop près ou trop loin de nous, tour à tour serait invisible, tour à tour se montrerait sanglante, couverte de taches énormes, ou remplissant seule de son orbe démesuré tout le dôme céleste. Saisie comme

d'une étrange folie, elle ne marcherait que sur une ligne d'éclipses, ou se roulant d'un flanc sur l'autre, elle découvrirait enfin cette autre face que la terre ne connaît pas. Les étoiles sembleraient frappées du même vertige : ce ne serait plus qu'une suite de conjonctions effrayantes. Tout-à-coup un signe d'été serait atteint par un signe d'hiver ; le bouvier conduirait les pléïades, et le lion rugirait dans le verseau ; là, des astres passeraient avec la rapidité de l'éclair ; ici, ils pendraient immobiles : quelquefois se pressant en groupes, ils formeraient une nouvelle voie lactée, puis disparaissant tous ensemble, et déchirant le rideau des mondes, ils laisseraient appercevoir les abymes de l'éternité.

Mais de pareils spectacles n'épouvanteront point les hommes, avant le jour où Dieu lâchant les rênes de l'univers, n'aura besoin, pour le détruire, que de l'abandonner.

CHAPITRE III.

Organisation des Animaux et des Plantes.

DESCENDONS de ces notions générales à des idées particulières. Voyons si nous pouvons découvrir dans les parties de l'ouvrage, cette même sagesse si bien exprimée dans le tout. Nous nous servirons ici du témoignage d'une classe d'hommes, que les sciences et l'humanité réclament également ; nous voulons parler des médecins.

Le docteur Nieuwentyt, dans son *Traité de l'Existence de Dieu* (1),

---

(1) Dans tout ce que nous citons ici du traité de Nieuwentyt, nous avons pris la liberté de refondre et de colorer un peu son sujet. Le docteur est savant, sage, judicieux, mais sec. Nous avons aussi mêlé quelques observations aux siennes.

s'est attaché à démontrer la réalité des causes finales. Sans le suivre dans toutes ses observations, nous nous contenterons d'en rapporter quelques-unes.

En parlant des quatre élémens, qu'il considère dans leurs harmonies avec l'homme et la création en général, il fait voir, par rapport à l'air, comment nos corps sont miraculeusement conservés sous une colonne atmosphérique, égale dans sa pression, à un poids de vingt mille livres. Il prouve qu'une seule qualité changée, soit en raréfaction, soit en densité, dans l'élément qu'on respire, suffirait pour détruire tous les êtres vivans. C'est l'air qui fait monter les fumées, c'est l'air qui retient les liquides dans les vaisseaux ; par ses mouvemens il épure les cieux, et porte aux continens les nuages de la mer.

Nieuwentyt démontre ensuite la nécessité de l'eau par une foule d'expé-

riences. Qui n'admirerait le prodige de cet élément, en ascension, contre toutes les lois de la pesanteur, dans un élément plus léger que lui, afin de nous donner les pluies et les rosées ? La disposition des montagnes pour faire circuler les fleuves ; la géographie de ces montagnes dans les îles et sur les continens ; les ouvertures des golfes, des baies, des méditerranées ; les innombrables utilités des mers ; rien n'échappe à la sagacité de ce bon et savant homme. C'est de la même manière qu'il découvre l'excellence de la terre comme élément, et ses belles lois comme planète. Il décrit également les avantages du feu, et les secours qu'en a su tirer l'industrie humaine. (1)

(1) La physique moderne pourra relever ici quelques erreurs ; mais les progrès de cette science, loin de renverser les causes finales, fournissent de nouvelles preuves de la bonté de la Providence.

Quand

Quand il passe aux animaux, il observe que ceux que nous appelons domestiques, naissent précisément avec le degré d'instinct nécessaire pour s'apprivoiser, tandis que les animaux inutiles à l'homme, retiennent toujours leur naturel sauvage. Est-ce donc le hasard qui inspire aux bêtes douces et utiles, la résolution de vivre en société au milieu de nos champs, et aux bêtes malfaisantes celle d'errer solitaires dans les lieux infréquentés ? Pourquoi ne voit-on pas de grands troupeaux de tigres conduits au son d'une musette par un pasteur ? Et pourquoi une colonie de lions ne se joue-t-elle pas dans nos parcs parmi le *thym et la rosée*, comme ces petits animaux chantés par Jean Lafontaine ? Ces bêtes féroces n'ont jamais pu servir qu'à traîner le char de quelque triomphateur aussi cruel qu'eux, ou à dévorer des chrétiens dans un amphi-

théâtre (1) : hélas ! les tigres ne se civilisent pas à l'école des hommes, mais les hommes se font quelquefois sauvages à l'école des tigres.

Les oiseaux ne présentent pas à notre naturaliste une carrière moins intéressante ; leurs ailes convexes en dessus et creusées en dessous, sont des rames parfaitement taillées, pour l'élément qu'elles doivent fendre. Le roitelet, qui se plaît dans ces haies de ronces et d'arboisiers, qui sont pour lui de grandes solitudes, est pourvu d'une double paupière, pour préserver ses yeux de tout accident. Mais, admirables fins de la nature ! cette paupière est transparente, et le chantre des cabanes peut abaisser ce voile merveilleux, sans être privé de la vue. La Providence n'a pas

(1) On connaît ce fameux cri de la populace romaine, *Les chrétiens aux lions !* Vid. Tert. Apolog.

voulu qu'il s'égarât en portant la goutte d'eau ou le grain de mil à son nid, et qu'il y eût sous le buisson une petite famille qui se plaignît d'elle.

Et quel ingénieux artiste a formé les pieds de l'oiseau ? Ce n'est point par un jeu de muscles que détermine sa volonté immédiate, qu'il se tient ferme sur la branche ; son pied est construit de sorte que, lorsqu'il vient à être pressé dans le centre ou le talon, les doigts se referment naturellement sur le corps qui les presse (1). Il résulte de ce mécanisme, que les serres de l'oiseau se collent plus ou moins à l'objet sur lequel il repose, en raison des mouvemens plus ou moins rapides de cet objet. Car dans le balancement du rameau, ou c'est le rameau qui repousse le pied, ou c'est le pied qui repousse le rameau ;

(1) On en peut faire l'essai sur un oiseau mort.

ce qui, dans les deux cas, oblige les doigts de la volatile à se contracter plus fortement. Ainsi, quand nous voyons à l'entrée de la nuit, pendant l'hiver, des corbeaux perchés sur la cime dépouillée de quelques chênes, nous supposons que toujours veillans, toujours attentifs, ils ne se maintiennent qu'avec des fatigues inouies, au milieu des tourbillons et des nuages : cependant, insoucians des périls et appelant les tempêtes, leur sommeil est dans tous les vents ; l'aquilon les attache lui-même à la branche d'où nous croyons qu'il va les précipiter, et comme de vieux nochers, de qui la couche mobile est suspendue aux mâts agités d'un vaisseau, plus ils sont bercés par les orages, plus ils dorment profondément.

Quant à l'organisation des poissons, leur seule existence dans l'élément de l'eau, le changement relatif de leur

pesanteur, par lequel ils flottent dans une eau plus légère comme dans une eau plus pesante, et descendent de la surface de l'abyme au plus profond de ses gouffres, sont des miracles perpétuels; vraies machines hydrostatiques, qui font voir mille phénomènes au moyen d'une petite vessie, que le poisson vide ou remplit d'air à volonté.

Les prodiges de la floraison dans les plantes, l'usage des feuilles et des racines, tout cela est examiné curieusement par Nieuwentyt. Il fait cette belle observation, que les semences des plantes sont tellement disposées par leurs figures et leurs poids, qu'elles tombent toujours sur le sol dans la position où elles y doivent germer. En effet, les causes finales sont si nécessaires à la conservation de la nature, que si une seule venait à manquer, elle entraînerait au moins la ruine d'une classe

d'êtres, si elle n'entraînait celle de l'univers.

Or, si tout était le produit du hasard, ne seraient-elles pas quelquefois altérées ? Pourquoi n'y aurait-il pas des poissons qui manqueraient de la vessie qui les fait flotter ? Et pourquoi le jeune épervier, qui n'a pas encore besoin d'armes, ne briserait-il pas la coquille de son berceau avec le bec d'une colombe ? Quoi ! jamais une méprise, jamais un accident de cette espèce dans l'*aveugle* nature ! De quelque manière que vous jetiez les dez, ils amèneront toujours les mêmes points ? Voilà une étrange *fortune !* nous soupçonnons qu'avant de tirer les mondes de l'urne de l'éternité, elle a secrétement arrangé les *SORTS*.

Cependant il y a des monstres dans la nature, et ces monstres ne sont que des êtres privés de quelques-unes de leurs causes finales. Il est digne

de remarque, que ces êtres nous inspirent une profonde horreur ; tant l'instinct de Dieu est fort chez les hommes ; tant ils sont effrayés aussitôt qu'ils n'apperçoivent pas la marque de sa main ! On a voulu faire naître de ces désordres une objection contre la Providence ; nous les regardons, au contraire, comme une preuve manifeste de cette même Providence. Il nous semble que Dieu a permis tout exprès ces productions de la matière, pour nous apprendre ce que c'est que la création *sans lui :* c'est l'ombre qui fait ressortir la lumière ; c'est un échantillon de ces lois du hasard qui, selon les athées, doivent avoir enfanté l'univers.

CHAPITRE IV.

Instincts des Animaux.

APRÈS avoir reconnu dans l'organisation des êtres un plan régulier,

qu'on ne peut attribuer au hasard, et qui présuppose un ordonnateur, il nous reste à examiner d'autres causes finales, qui ne sont ni moins fécondes, ni moins merveilleuses que les premières. Ici nous ne suivrons personne. Ayant consacré à l'histoire naturelle, des études que nous n'eussions jamais suspendues, si la Providence n'en avait ordonné autrement, nous avions déjà rassemblé de nombreux matériaux. Nous voulions, s'il nous eût été possible, opposer une *Histoire Naturelle Religieuse*, à tous ces livres scientifiques modernes, où l'on ne voit plus que la *matière*. Pour qu'on ne nous reprochât pas dédaigneusement notre ignorance, nous avions pris le parti de voyager et de voir tout par nous-mêmes. Nous rapporterons donc quelques-unes de nos observations sur les divers instincts des animaux et des plantes, sur leurs habitudes, leurs migrations, leurs

amours, etc. : le champ de la nature ne peut s'épuiser, et l'on y trouve toujours des moissons nouvelles. Au reste, nous nous donnerions de garde de parler de nous, dans tout autre cas que celui qui ne demande que des yeux et quelque expérience. Ce n'est point dans une ménagerie où l'on tient en cage les secrets de Dieu, qu'on apprend à connaître la sagesse divine ; il faut l'avoir surprise, cette sagesse, dans les déserts, pour ne plus douter de son existence ; on ne revient point impie des royaumes de la solitude ; si l'on y arrive en ne croyant rien, on en sort en croyant tout : malheur au voyageur qui aurait fait le tour du globe, et qui rentrerait athée sous le toit de ses pères !

Nous l'avons visitée au milieu de la nuit, la petite vallée solitaire habitée par des castors, ombragée de sapins, et rendue toute silencieuse par la présence d'un astre, aussi paisible

que le peuple ingénieux dont elle éclairait les travaux. Et l'on voudra que cette vallée fût vide de la Providence, vide de sa bonté, de sa beauté? Qui donc a mis l'équerre et le niveau dans l'œil de cet animal, qui sait bâtir une digue en talus du côté des eaux, et perpendiculaire sur le flanc opposé? Savez-vous le nom du physicien qui a enseigné à ce singulier ingénieur, les lois de l'hydraulique, qui l'a rendu si habile avec ses deux dents incisives et sa queue applatie? Réaumur n'a jamais prédit les vicissitudes des saisons, avec l'exactitude de ce castor, de qui les magasins, plus ou moins abondans, indiquent au mois de juin, le plus ou moins de durée des glaces de janvier. Hélas! à force de disputer à Dieu ses miracles, on est parvenu à frapper de stérilité l'œuvre entière du Tout-puissant; les Athées ont prétendu allumer le feu de la

nature à leur haleine glacée, mais ils n'ont fait que l'éteindre; en soufflant sur le flambeau de la création, ils ont versé sur lui les ténèbres de leur sein.

O conservatrice de l'univers! maternelle Providence! c'est toi qui adoucis la férocité de la lionne qui nourrit ses lionceaux; c'est toi qui donnes le courage à la timidité même, à la poule qui défend ses poussins; c'est toi qui alarmes son cœur, lorsque trompée par les trésors d'un autre nid, de petits étrangers lui échappent et courent se jouer dans une eau voisine. La mère effrayée rôde autour du bassin, bat des ailes, rappelle l'imprudente couvée, tantôt piaule avec tendresse, tantôt glousse avec autorité; elle marche précipitamment, s'arrête, tourne la tête avec inquiétude, s'avance jusque dans les ondes, et ne cesse de s'agiter qu'elle n'ait recueilli dans son sein la famille bei-

teuse et mouillée qui va bientôt la désoler encore.

Un philosophe qui refuse de croire en Dieu est bien à plaindre. Tous ces instincts que le Maître du monde a répartis dans la nature, disparaissent pour lui. Il ne vous dira pas comment des poissons, échappés des glaces du pôle, viennent à travers la solitude de l'Océan, trouver chaque année le fleuve où doit se célébrer leur hymen. Le printemps, instruit par le Souverain des mers, prépare sur nos bords la pompe nuptiale; il couronne les saules de verdure; il étend des lits de mousse dans les grottes, et déploie les feuilles de nénuphar sur les ondes, pour servir de rideaux à ces couches de cristal. A peine ces préparatifs sont-ils achevés, que les légions émaillées viennent conter à nos fontaines, les magnificences des régions des tempêtes. Ces navigateurs étrangers animent

tous nos rivages : les uns, comme de légères bulles d'air, remontent perpendiculairement du fond des eaux ; les autres se balancent mollement sur les vagues, ou divergent d'un centre commun, comme d'innombrables traits d'or ; ceux-ci dardent obliquement leurs formes glissantes, à travers l'azur fluide ; ceux-là dorment dans un rayon de soleil, qui pénètre la gaze argentée des flots. Tous s'égarent, reviennent, nagent, plongent, circulent, se forment en escadron, se séparent, se réunissent encore ; et l'habitant des mers, inspiré par ce souffle de vie, dont Dieu anime toute la nature, suit en bondissant la trace de feu, que son amante a laissée pour lui dans les ondes.

CHAPITRE V.

Chant des Oiseaux ; qu'il est fait pour l'Homme. Loi relative aux cris des Animaux.

LA nature a ses temps de solennité, pour lesquels elle convoque des musiciens de toutes les régions du globe. On voit accourir de savans artistes avec des sonates merveilleuses, de vagabonds troubadours qui ne savent chanter que de petites ballades à refrain, des pélerins qui répètent mille et mille fois les couplets de leurs longs cantiques. Le loriot siffle, le ramier gémit, l'hirondelle gazouille : le premier, perché sur la plus haute branche d'un ormeau, défie notre merle solitaire, qui ne le cède en rien à cet étranger; le second, caché dans le feuillage d'un chêne, prolonge ses doux roucoulemens comme les sons

onduleux d'un cor dans les bois ; la troisième fait entendre son ramage confus, ainsi qu'au temps du bon Evandre. Cependant le rouge-gorge répète sa petite chanson sur la porte de la grange, où il a placé son gros nid de mousse ; mais le rossignol dédaigne de perdre sa voix au milieu de cette symphonie : il attend que la nuit ramène le silence, et se charge de cette partie de la fête, qui se doit célébrer dans les ombres.

Il est une heure mystérieuse, où les premiers silences de la nuit et les derniers murmures du jour luttent sur les côteaux, au bord des fleuves, dans les bois, et dans les vallées ; les horizons sont encore un peu colorés, mais déjà l'ombre repose sur la terre. En ce moment, la nature, avec les obscures colonnades de ses forêts, son dôme éclairé des dernières splendeurs du jour, ressemble à un temple antique, dont le sanctuaire est voilé d'une

nuit sainte, tandis que sa coupole arrondie au-dessus des nuages, étincelle des feux de la lumière. C'est à cette heure que Philomèle commence à préluder. Quand les forêts ont retenu leurs mille voix, que pas un brin d'herbe, pas une mousse ne soupire, que la lune est dans le ciel, que l'oreille de l'homme est attentive; alors le premier chantre de la création entonne ses hymnes à l'Eternel. D'abord il frappe les échos des brillans éclats du plaisir : le désordre est dans ses chants; il saute du grave à l'aigu, du doux au fort; il fait des poses; il est lent, il est vif; c'est un cœur que la joie enivre, un cœur qui palpite sous le poids de l'amour. Mais tout-à-coup sa voix tombe, l'oiseau se tait. Il recommence.... Que ses accens sont changés! quelle tendre mélodie! Tantôt ce sont des modulations languissantes, quoique variées; tantôt c'est un air un peu monotone,

comme le refrain de ces vieilles romances françaises, chefs-d'œuvre de simplicité et de mélancolie. Le chant est aussi souvent la marque de la tristesse que de la joie : l'oiseau qui a perdu ses petits, chante encore; c'est encore l'air du temps de bonheur qu'il redit, car il n'en sait qu'un; mais, par un coup de son art, le musicien n'a fait que changer la clef, et la cantate du plaisir est devenue la complainte de la douleur !

Ceux qui cherchent à déshériter l'homme, à lui arracher l'empire de la nature, voudraient bien prouver que rien n'est fait pour lui. Or, le chant des oiseaux, par exemple, est tellement commandé pour notre oreille, qu'on a beau persécuter ces hôtes des bois, ravir leurs nids, les poursuivre, les blesser avec des armes et dans des piéges ; on les peut remplir de douleur, mais on ne les peut forcer au silence. En dépit de nous, il faut

qu'ils nous charment ; il faut qu'ils accomplissent l'ordre de la Providence. Esclaves dans nos maisons, ils multiplient leurs accords : il y a sans doute quelque harmonie cachée dans le malheur, car tous les infortunés sont enclins au chant. Enfin, un oiseleur barbare crève les yeux à un rossignol, et sa voix n'en devient que plus mélodieuse. Cet Homère des oiseaux gagne sa vie à chanter, et compose ses plus beaux airs après avoir perdu la vue. « Démodocus, dit le poëte de Chio, en se peignant sous les traits du chantre des Phéaciens, était le favori de la Muse ; mais elle avait mêlé pour lui le bien et le mal, et l'avait rendu aveugle, en lui donnant la douceur des chants. »

Τὸν πέρι μοῦσ' ἐφίλησε, δίδου δ' ἀγαθόν τε, κακόν τε.
Ὀφθαλμῶν μὲν ἄμερσε δίδου δ' ἡδεῖαν ἀοιδήν.

L'oiseau semble le véritable emblème

du chrétien ici-bas : il préfère, comme lui, la solitude au monde, le ciel à la terre, et tout son être semble se réduire au cœur pour aimer Dieu, et à la voix pour chanter ses miracles. Il y a quelques lois relatives aux cris des animaux, qui, ce nous semble, n'ont point encore été observées, et qui mériteraient bien de l'être. Les divers langages des hôtes du désert, nous paraissent calculés sur la grandeur, ou le charme des lieux où ils vivent, et sur les heures du jour auxquelles ils se montrent. Le rugissement du lion, fort, sec, âpre et frémissant, donne une idée de ces régions embrasées, où il se fait entendre au coucher du soleil, tandis que le mugissement de nos bœufs charme les échos champêtres de nos vallées ; la chèvre a quelque chose de tremblant et de sauvage dans la voix, comme les rochers et les ruines, où elle aime à se suspendre ; le cheval belliqueux

imite le son grêle du clairon, et comme s'il sentait qu'il n'est pas fait pour les soins rustiques, il se tait sous l'aiguillon du laboureur, et hennit sous le frein du guerrier : la nuit, tour à tour délicieuse ou sinistre, a le rossignol et le hibou ; l'un qui chante pour le zéphyr, les bocages, la lune, les amans ; l'autre pour les vents, les vieilles forêts, les ténèbres et les morts. Enfin, presque tous les animaux qui vivent de sang, ont un cri particulier, qui ressemble à celui de leurs victimes : l'épervier glapit comme le lapin, et miaule comme les jeunes chats ; le chat lui-même a une espèce de murmure, comme celui des petits oiseaux de nos jardins ; le loup bêle, mugit ou aboie ; le renard glousse ou crie ; le tigre a le mugissement du taureau ; et l'ours-marin une sorte d'affreux râlement tel que le bruit des récifs battus des vagues, où il cherche sa proie. Cette

loi est fort étonnante, et cache peut-être un secret terrible. Observons que les monstres parmi les hommes suivent la loi des bêtes carnacières ; plusieurs tyrans ont eu des traces de sensibilité sur le visage et dans la voix, et ils affectaient au-dehors le langage des malheureux, qu'ils songeaient intérieurement à déchirer : néanmoins la Providence n'a pas voulu qu'on s'y méprît tout-à-fait, et pour peu qu'on les examine de près, on trouve sous leurs feintes douceurs, un air faux et dévorant, mille fois plus hideux que leur furie.

CHAPITRE VI.

Nids des Oiseaux.

Mais quelle admirable Providence se fait remarquer dans les nids des oiseaux ! Qui peut contempler, sans être attendri, cette bonté divine qui

donne l'industrie au faible, et la prévoyance à l'insouciant ?

Aussitôt que les arbres ont développé leurs premières fleurs, mille petits ouvriers commencent de toutes parts leurs travaux. Ceux-ci portent de longues pailles dans le trou d'un vieux mur ; ceux-là maçonnent des bâtimens aux fenêtres d'une église, d'autres dérobent un crin à une cavalle ou le brin de laine que la brebis a laissé suspendu à la ronce. Il y a des bûcherons qui croisent de petites branches dans la cime mouvante d'un arbre ; il y a des filandières qui recueillent la soie sur un chardon. Mille palais s'élèvent, et chaque palais est un nid ; chaque nid voit des métamorphoses charmantes : un œuf brillant, ensuite un petit, couvert de duvet. Ce tendre nourrisson prend des plumes ; sa mère lui apprend peu à peu à se soulever sur sa couche. Bientôt il va jusqu'à se percher sur le

bord de son berceau, d'où il jette un premier coup d'œil sur la nature. Effrayé et ravi, il se précipite parmi ses frères, qui n'ont point encore vu ce grand spectacle; mais rappelé par la voix de ses vieux parens, il sort une seconde fois de sa couche, et ce jeune roi des airs, qui porte encore la couronne de l'enfance autour de sa tête, ose déjà contempler le vaste ciel, la cime ondoyante des pins, et les abymes de verdure au-dessous du chêne paternel. Encouragé par sa mère, il se hasarde sur la branche; ce premier pas fait, toute la nature est à lui. Et pourtant, tandis que les forêts se réjouissent, en voyant leur nouvel hôte tenter son premier vol à travers les airs, un vieil oiseau, qui se sent abandonné de ses ailes, vient s'abattre auprès d'un onde: là, résigné et solitaire, il attend tranquillement la mort au bord du même fleuve où il chanta

ses amours, et dont les arbres portent encore son nid et sa postérité harmonieuse.

C'est ici le lieu de remarquer une autre loi de la nature. Dans la classe des petits oiseaux, les œufs sont ordinairement peints d'une des couleurs dominantes du mâle. Le bouvreuil niche dans les aubépines, dans les groseillers et dans les buissons de nos jardins ; ses œufs sont ardoisés comme la chappe de son dos. Nous nous rappelons d'avoir trouvé une fois un de ces nids dans un rosier ; il ressemblait à une conque de nacre, contenant quatre perles bleues : une rose pendait au-dessus, toute humide : le bouvreuil mâle se tenait immobile sur un arbuste voisin, comme une fleur de pourpre et d'azur. Ces objets étaient répétés dans l'eau d'un étang avec l'ombrage d'un vieux noyer, qui servait de fond à la scène, et derrière lequel on voyait se lever l'aurore : Dieu

Dieu nous donna, dans ce petit tableau, une idée des graces dont il a paré la nature.

Parmi les grandes volatiles, la loi de la couleur des œufs varie; elle prend des accords plus graves, en raison de l'être plus vigoureux avec lequel elle se rapporte. Nous soupçonnons qu'en général, l'œuf est blanc chez les oiseaux où le mâle a plusieurs femelles, ou dans ceux dont le plumage n'a point de couleur fixe pour l'espèce. Dans les classes aquatiques et forestières, qui font leurs nids les unes sur les mers, les autres dans la cime des grands arbres, l'œuf est communément d'un verd bleuâtre, et pour ainsi dire teint des élémens dont il est environné. Certains oiseaux qui se cantonnent au haut des anciennes tours, et dans les clochers abandonnés, ont des œufs verds comme les lierres (1), ou rougeâtres

(1) Comme le choucas, etc.

comme les vieilles maçonneries qu'ils habitent (1). C'est donc une loi qui peut passer pour constante, que l'oiseau déploie sur son œuf la livrée de ses amours, et le symbole de ses mœurs et de ses destinées. On peut, au seul aspect de ce monument fragile, dire quel était le peuple auquel il a appartenu, quel était son costume, ses habitudes, ses goûts ; s'il passait des jours de dangers sur les mers, ou si, plus heureux, il menait une vie pastorale ; s'il était civilisé ou sauvage, habitant de la montagne ou de la vallée. L'antiquaire des forêts marche par une science moins équivoque que celle de l'antiquaire des cités : un chêne exfolié, avec toutes ses mousses, déclare bien mieux celui qui lui donna la croissance, qu'une colonne en ruines ne

(1) Comme la grande chevêche, etc.

raconte quel fut l'architecte qui l'éleva. Les tombeaux, parmi les hommes, sont les feuillets de leur histoire ; la nature, au contraire, n'imprime que sur la vie; il ne lui faut ni granit, ni marbre, pour éterniser ce qu'elle écrit : le temps a rongé les fastes des rois de Memphis, sur leurs pyramides funèbres ; mais en a-t-il pu effacer une seule lettre de l'histoire, que l'Ibis Egyptien porte gravée sur la coquille de son œuf ?

CHAPITRE VII.

Migrations des Oiseaux.

Oiseaux aquatiques ; leurs mœurs. Bonté de la Providence.

ENTRE les instincts divers, répandus dans la nature, un sur-tout est admirable, c'est celui des *migrations*. Des familles entières d'oiseaux, de qua-

drupèdes, de plantes même lui sont soumises.

On connaît ces vers charmans de Racine le fils, sur les oiseaux :

Ceux qui de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé ;
Il arrive ; tout part : le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés ?

Nous avons vu quelques infortunés à qui ce dernier trait faisait venir les larmes aux yeux. Il n'en est pas des exils que la nature prescrit, comme de ceux commandés par les hommes. L'oiseau n'est banni un moment que pour son bonheur ; il part avec ses voisins, avec son père et sa mère, avec ses sœurs et ses frères ; il ne

laisse rien après lui : il emporte tout son cœur. La solitude lui a préparé le vivre et le couvert ; les bois ne sont point armés contre lui ; il retourne enfin mourir aux bords qui l'ont vu naître : il y retrouve le fleuve, l'arbre, le nid, le soleil paternel. Mais le mortel, chassé de ses foyers, y rentre-t-il jamais ? Hélas ! l'homme ne peut dire, en naissant, quel coin de l'univers gardera ses cendres, de quel côté le souffle de l'adversité les portera. Encore si on le laissait mourir tranquille ! Mais aussitôt qu'il est malheureux, tout le persécute : l'injustice particulière dont il est l'objet, devient une injustice générale. Il ne trouve pas, ainsi que l'oiseau, l'hospitalité sur la route ; il frappe, et l'on n'ouvre pas ; il n'a pour appuyer ses os fatigués, que la colonne du chemin public, ou la borne solitaire de deux héritages. Souvent même on lui dispute ce lieu de repos ; qui, placé

entre deux champs, semblait n'appartenir à personne ; on le force à continuer sa route vers de nouveaux déserts : le Ban qui l'a mis hors de son pays, semble l'avoir mis hors du monde. Il meurt, et il n'a personne pour l'ensevelir. Son corps gît délaissé sur un grabat, d'où le juge est obligé de le faire enlever, non comme le corps d'un homme, mais comme une immondice dangereuse aux Vivans. Plus heureux quand il expire dans quelque fossé au bord d'une grande route, et que la charité du Samaritain jette en passant un peu de terre étrangère sur ce cadavre ! N'espérons donc que dans le ciel, et nous ne craindrons plus l'exil : il y a dans la religion toute une patrie.

Tandis qu'une partie de la création publie chaque jour aux mêmes lieux les louanges du Créateur, une autre partie voyage pour raconter ses merveilles à toute la terre. Des courriers

traversent les airs, se glissent dans les eaux, franchissent les monts et les vallées. Ceux-ci arrivent sur les ailes du printemps, donnent leurs chants à ses nuits, nichent parmi ses fleurs, et disparaissant avec les zéphyrs, suivent de climats en climats leur mobile patrie; ceux-là s'arrêtent à l'habitation de l'homme : voyageurs lointains, ils réclament l'antique hospitalité. Chacun suit son inclination dans le choix d'un hôte; le rouge-gorge s'adresse aux cabanes; l'hirondelle frappe aux palais : cette fille de roi semble encore aimer les grandeurs, mais les grandeurs mélancoliques, comme sa destinée; elle passe l'été aux ruines de Versailles, et l'hiver à celles de Thèbes.

A peine a-t-elle disparu, qu'on voit s'avancer sur les vents du nord, une colonie qui vient remplacer les voyageurs du midi, afin qu'il ne reste aucun vide dans nos campagnes. Par

un temps grisâtre d'automne, lorsque la bise souffle sur les champs, que les bois perdent leurs dernières feuilles, une troupe nombreuse de canards sauvages, tous rangés à la file, traverse en silence un ciel mélancolique. S'ils apperçoivent du haut des airs quelque château gothique environné d'étangs et de forêts, c'est là qu'ils se préparent à descendre : ils attendent la nuit, et font de longues évolutions au-dessus des bois. Aussitôt que la vapeur du soir enveloppe la vallée, le cou tendu et l'aile sifflante, ils s'abattent tout-à-coup sur les eaux qui retentissent. Un cri général, suivi d'un profond silence, s'élève dans tous les marais. Guidés par une petite lumière, qui peut-être brille à l'étroite fenêtre d'une tour, les voyageurs s'approchent des murs, à la faveur des roseaux et des ombres. Là, battant des ailes et poussant des cris par intervalles, au milieu du murmure

des vents et des pluies, ils saluent l'habitation de l'homme.

Un des plus jolis habitans des retraites, et qui est aussi sujet à changer de patrie, mais dont les pélerinages sont moins lointains, c'est la poule d'eau. Elle se montre au bord des joncs, s'enfonce dans leur labyrinthe, reparaît et disparaît encore, en poussant un petit cri sauvage; elle passe de la simplicité aux grandeurs, de la hutte d'un pauvre Pélage aux fossés du château voisin. Elle aime à s'y percher sur les armoiries sculptées dans les murs. Quand elle s'y tient immobile, on la prendrait avec son plumage noir et le cachet blanc de sa tête, pour un oiseau en blazon, tombé de l'écu d'un ancien chevalier. Aux approches du printemps, elle se retire à des sources écartées; elle va chercher le tronc de quelque saule, qui, comme un pot de fleurs, laisse échapper les *Ruelles d'or* et les *Pieds*

d'alouette, dont le vent y porta les graines. Une racine minée par les eaux, offre un asile à la voyageuse; elle s'y dérobe à tous les yeux, pour accomplir la grande loi de la nature. Les convolvulus, les mousses, les capillaires d'eau, suspendent devant son nid des draperies de verdure, afin de ne lui offrir que de riantes images; le cresson et la lentille lui fournissent une nourriture délicate; l'eau murmure doucement à son oreille; de beaux insectes occupent ses regards, et les Naïades du ruisseau, pour mieux cacher cette jeune mère, plantent autour d'elle leurs quenouilles de roseaux, chargées d'une laine empourprée.

Parmi ces passagers de l'aquilon, il s'en trouve qui s'habituent à nos mœurs, et refusent de retourner dans leur patrie : les uns, comme les compagnons d'Ulysse, sont captivés par la douceur de quelques fruits; les

autres, comme les déserteurs du vaisseau de Cook, sont séduits par des enchanteresses, qui les retiennent dans leurs îles. Mais la plupart nous quittent après un séjour de quelques mois : ils s'attachent aux vents et aux tempêtes qui ternissent l'éclat des flots, et leur livrent la proie qui leur échapperait dans des eaux transparentes; ils n'aiment que les retraites ignorées, et font le tour de la terre par un cercle de solitudes.

Ce n'est pas toujours en troupes que ces oiseaux visitent nos demeures. Quelquefois deux beaux étrangers, aussi blancs que la neige, arrivent avec les frimas : ils descendent au milieu des bruyères, dans un lieu découvert et dont on ne peut approcher sans être apperçu; après quelques heures de repos, ils remontent sur les nuages. Vous courez à l'endroit d'où ils sont partis, et vous n'y trouvez que quelques plumes, seules

marques de leur passage, que le vent a déjà dispersées; heureux les hommes qui, comme le cygne, ont quitté la terre sans y laisser d'autres débris, ni d'autres souvenirs que quelques plumes de leurs ailes !

Des convenances pour les scènes de la nature, ou des rapports d'utilité pour l'homme, déterminent les différentes migrations des animaux. Les oiseaux qui paraissent dans les mois des tempêtes, ont des voix tristes et des mœurs sauvages, comme la saison qui les amène; ils ne viennent point pour se faire entendre, mais pour écouter : il y a dans le sourd mugissement des bois, quelque chose qui charme leurs oreilles. Les arbres, qui balancent tristement leurs cimes dépouillées, ne portent que de noires légions, qui se sont associées pour l'hiver; elles ont leurs sentinelles et leurs gardes avancées : souvent une corneille centenaire, antique sybille

des déserts qui vit passer plusieurs générations, se tient seule perchée sur un chêne avec lequel elle a vieilli : là, tandis que toutes ses sœurs font silence, immobile, et comme pleine de pensées, elle abandonne de temps en temps aux vents, des monosyllabes prophétiques.

Il est bien remarquable, sans doute, que les sarcelles, les canards, les oies, les bécasses, les pluviers, les vanaux qui servent à notre nourriture, arrivent tous quand la terre est dépouillée, tandis que les oiseaux étrangers qui nous viennent dans la saison des fruits, n'ont avec nous que des relations de plaisirs; ce sont des musiciens envoyés pour charmer nos banquets. Il en faut excepter quelques-uns, tels que la caille et le ramier, dont toutefois la chasse n'a lieu qu'après la récolte, et qui s'engraissent dans nos blés, pour servir à notre table. Ainsi, les oiseaux du nord sont

la manne des Aquilons, comme les rossignols sont les dons des Zéphyrs : de quelque point de l'horizon que le vent souffle, il nous apporte un présent de la Providence.

CHAPITRE VIII.

Oiseaux des mers ; comment utiles à l'homme. Que les migrations des oiseaux servaient de calendrier aux laboureurs, dans les anciens jours.

LES oies, les sarcelles, les canards, étant de race domestique, habitent par-tout où il peut y avoir des hommes. Les navigateurs ont trouvé des bataillons innombrables de ces oiseaux jusque sous le pôle antarctique, et sur les côtes de la nouvelle Zélande. Nous en avons rencontré nous-mêmes des milliers, depuis le golfe Saint-Laurent jusqu'à la pointe de l'isthme de la Floride. Nous vîmes un jour aux Açores, une compagnie de petites

sarcelles bleues, que la lassitude contraignit de s'abattre sur un figuier sauvage. Cet arbre n'avait point de feuilles, mais il portait des fruits rouges enchaînés deux à deux, comme des cristaux. Quand il fut couvert de cette nuée d'oiseaux, qui laissaient pendre leurs ailes fatiguées, il offrit un spectacle charmant : les fruits paraissaient éclatans de pourpre sur les rameaux ombragés, tandis que l'arbre, par un prodige, semblait avoir poussé tout-à-coup le plus riche feuillage d'azur.

Les oiseaux de mer ont des lieux de rendez-vous, où ils semblent délibérer en commun des affaires de leur république ; c'est ordinairement un écueil au milieu des flots. Nous allions souvent nous asseoir dans l'île Saint-Pierre (1), sur la côte opposée à une

(1) Ile à l'entrée du golfe Saint-Laurent, sur la côte de Terre-Neuve.

petite île que les habitans ont appelée le *Colombier*, à cause qu'elle en a la forme, et qu'on y vient chercher des œufs au printemps. Nous passions les jours et les nuits à étudier les mœurs des habitans de ce rocher; les nuits sont pleines des secrets de la Providence.

La multitude des oiseaux rassemblés au *Colombier*, était si grande, que souvent nous distinguions leurs cris, pendant le mugissement des plus furieuses tempêtes. Tous ces oiseaux ont des voix extraordinaires, comme celles qui sortent des mers; si l'Océan a sa Flore, il a aussi sa Philomèle: lorsqu'au coucher du soleil, le courli siffle sur la pointe d'un rocher, que le bruit sourd des vagues l'accompagne, en formant la base du concert, c'est une des harmonies les plus mélancoliques qu'on puisse entendre; jamais l'épouse de Ceix n'a rempli de tant de douleurs les rivages témoins de ses infortunes.

Une parfaite intelligence régnait dans la république de nos oiseaux. Aussitôt qu'un citoyen était né, sa mère le précipitait dans les vagues, comme ces peuples barbares qui plongeaient leurs enfans dans les fleuves, pour les endurcir contre les fatigues de la vie. Des courriers partaient sans cesse de cette Tyr avec des gardes nombreuses qui, par ordre de la Providence, se dispersaient sur toutes les mers, pour secourir les vaisseaux. Les uns se placent à quarante et cinquante lieues d'une terre inconnue, et deviennent un indice certain pour le pilote qui les découvre, comme des liéges flottans sur l'onde; d'autres se cantonnent sur un récif, et, sentinelles vigilantes, élèvent pendant la nuit une voix lugubre, pour écarter les navigateurs; d'autres encore, par la blancheur de leur plumage, sont de véritables phares sur la noirceur des rochers. Nous présumons que c'est

pour la même raison, que la bonté de Dieu a rendu l'écume des flots phosphorique, et toujours plus éclatante parmi les brisans, en raison de la violence de la tempête : que de vaisseaux périraient dans les ténèbres, sans ces fanaux miraculeux, allumés par la Providence sur les écueils !

Tous les accidens des mers, toutes les chances du calme et de l'orage, sont prédits par les oiseaux. La mauve descend sur une plage déserte, retire son cou dans sa plume, cache une patte dans son duvet, et, se tenant immobile sur l'autre, avertit le pêcheur de l'instant où les vagues se lèvent ; l'alouette marine, qui court le long du flot, en poussant un cri doux et triste, lui annonce, au contraire, le moment du reflux : enfin, les petites Procellaria vont s'établir au milieu de l'Océan. Fidelles compagnes des mariniers, elles suivent la course des navires, et prophétisent les tempêtes.

Le matelot leur attribue quelque chose de sacré, et leur donne religieusement l'hospitalité, quand le vent les jette à bord ; c'est de même que le laboureur respecte le rouge-gorge, qui lui prédit les beaux jours, et c'est de même qu'il le reçoit sous son toit de chaume, pendant les rigueurs de l'hiver. Ces hommes malheureux, placés dans les deux conditions les plus dures de la vie, ont des amis que leur a préparés la Providence. Ils trouvent, dans un être faible, le conseil ou l'espérance, qu'ils chercheraient souvent en vain chez leurs semblables. Ce commerce de bienfaits entre de petits oiseaux et des hommes infortunés, est un de ces traits touchans qui abondent dans les œuvres de Dieu. Entre le rouge-gorge et le laboureur, entre la procellaria et le matelot, il y a une ressemblance de mœurs et de destinées tout-à-fait attendrissante. Oh ! que la nature est sèche, qu'elle est vide, quand elle

est expliquée par des sophistes ! mais qu'elle est productive, qu'elle est pleine, quand c'est un cœur simple qui n'en retrace les merveilles que pour glorifier le Créateur !

Si le temps et le lieu nous le permettaient, nous aurions bien d'autres migrations à peindre, bien d'autres secrets de la Providence à révéler. Nous parlerions des grues floridiennes, dont les ailes rendent des sons si harmonieux, et qui font de si beaux voyages au-dessus des lacs, des savanes, des cyprières, des bocages d'orangers et de palmiers ; nous montrerions le pélican des bois, visitant tous les morts de la solitude, et ne s'arrêtant qu'aux ruines des villages Indiens, et aux monts des tombeaux ; nous rapporterions les raisons de ces migrations toujours relatives à l'homme ; nous dirions les vents, les saisons que les oiseaux choisissent pour changer de climats, les aventures

qu'ils éprouvent, les obstacles qu'ils ont à surmonter, les naufrages qu'ils font ; comment ils abordent quelquefois, loin du pays qu'ils cherchent, sur des côtes inconnues; comment ils périssent en passant sur des forêts embrasées par la foudre, ou sur des plaines où les sauvages ont mis le feu.

Nous avons fait sur les mers quelques observations, qui serviraient peut-être aussi à indiquer les traces de l'intelligence suprême : cette partie de l'histoire naturelle, jusqu'à présent si peu connue, offre un vaste champ d'études. La loi la plus curieuse que nous ayons entrevue dans cet empire, est celle par qui les individus des trois règnes *terrestres* se répètent dans les individus des trois règnes *marins*. La baleine représente l'éléphant, le requin, le tigre, etc. : les coraux correspondent aux arbres, le fucus aux plantes grimpantes, les varecs aux herbacées, etc. : les oiseaux ont de sem-

blables rapports ; et les sels, les bitumes, les perles, ont leurs parallèles dans les métaux. On ne connaît réellement qu'une moitié de la nature, quand on ne connaît pas la mer, puisque le globe est composé dans son tout, de deux parties principales, la terre et l'eau. Pourquoi, par exemple, les poissons sont-ils privés de l'organe de la voix, tandis que les animaux de la terre ont des chants et des cris ? C'est que l'eau a ses *voix* dans son propre élément, et qu'au contraire, la terre est muette ; ar ce moyen, il y a répartition égale de silence et de bruit dans l'univers. Mais puisqu'il nous est impossible de nous arrêter ici à ces preuves admirables de la divine Sagesse, nous ne ferons plus qu'une remarque sur les migrations des oiseaux.

Dans les premiers âges du monde, quand l'homme était ignorant et heureux, c'était sur la floraison des plantes, sur la chute des feuilles, sur

le départ et l'arrivée des oiseaux, que les laboureurs et les bergers réglaient leurs travaux. Delà, l'art de la divination chez certains peuples : on supposa que des animaux qui prédisaient les saisons et les tempêtes, ne pouvaient être que les interprêtes de la Divinité. Les anciens naturalistes et les poëtes, (à qui nous sommes redevables du peu de simplicité qui reste encore parmi nous,) nous font voir combien était merveilleuse cette manière de compter par les fastes de la nature, et quel charme elle répandait sur la vie. Dieu est un profond secret; l'homme créé à son image est pareillement incompréhensible; c'était donc une ineffable harmonie que de voir les périodes de ses jours, réglées par des horloges aussi mystérieuses que lui-même : les vents sonnaient les heuresde sa vie, et les nuages portaient ses destinées.

Sous les tentes de Jacob ou de Booz, l'arrivée d'un oiseau mettait tout en

mouvement; le patriarche faisait le tour de son champ, à la tête de ses serviteurs armés de faucilles. Si le bruit se répandait que les petits de l'alouette avaient été vus voltigeant; à cette grande nouvelle, tout un peuple, sur la foi de Dieu qui ne trompe jamais, commençait avec joie la moisson. Ces aimables signes, en dirigeant les soins de la saison présente, avaient l'avantage de prédire les vicissitudes de la saison prochaine. Les oies et les sarcelles arrivaient-elles en abondance? on savait que l'hiver serait long. La corneille commençait-elle à bâtir son nid dès janvier? les pasteurs espéraient en avril, les fleurs de mai. Le mariage d'une jeune fille, au bord d'une fontaine, avait telle relation avec l'épanouissement d'une fleur, et les vieillards, qui meurent ordinairement en automme, tombaient avec les glands et les fruits mûrs. Tandis que le philosophe, tronquant ou alongeant l'année, promenait

menait l'hiver sur le gazon du printemps, le laboureur n'avait point à craindre que l'astronome qui lui venait du ciel, se trompât. Il savait que le rossignol ne prendrait point le mois des frimas pour celui des roses, et ne ferait point entendre, aux solstices d'hiver, les chansons de l'été. Aussi tous les soins, tous les jeux, tous les plaisirs de l'homme champêtre étaient écrits, non au calendrier incertain d'un savant, mais à la méridienne infaillible de celui qui a tracé la route du soleil. Ce souverain Régulateur voulut lui-même que les fêtes de son culte fussent assujetties aux simples époques empruntées des plantes et des oiseaux; et dans ces jours d'innocence, c'était la voix des colombes qui appelait l'homme au temple du Dieu de la nature.

Nos paysans se servent encore quelquefois de ces tables charmantes, où sont gravés les temps des travaux rus-

tiques. Les peuples de l'Inde en font le même usage, et les Nègres et les Sauvages Américains gardent cette manière de compter. Un Siminole de la Floride vous dit : « La fille s'est mariée à l'arrivée du *colibri*. — L'enfant est mort quand la *non-pareille* a mué. — Cette mère a autant de *petits guerriers*, qu'il y a d'œufs dans le nid du *pélican*. »

Les Sauvages du Canada marquent la sixième heure du soir, par le moment où les *ramiers* boivent aux sources, et les Sauvages de la Louisianne, par celui où l'*éphémère* sort des eaux. Le passage des divers oiseaux règle la saison des chasses diverses, et le temps des récoltes du maïs, du sucre d'érable, de la folle-avoine, est annoncé par certains animaux, qui ne manquent jamais d'accourir à l'heure du banquet.

CHAPITRE IX.

SUITE DES MIGRATIONS.

Quadrupèdes.

Les migrations sont plus fréquentes dans la classe des poissons et des oiseaux, que dans celles des quadrupèdes, à cause de la multiplicité des premiers, et de la facilité de leurs voyages, à travers deux élémens qui enveloppent la terre; il n'y a d'étonnant que la manière dont ils abordent, sans s'égarer, aux rivages qu'ils cherchent. On conçoit qu'un animal, chassé par la faim, abandonne le pays qu'il habite, en quête de nourriture et d'abris; mais conçoit-on que la *matière* le fasse aller *ici* plutôt que *là*, et le conduise, avec une exactitude miraculeuse, précisément au lieu où se trouvent cette nourriture et cet abri? Pourquoi connaît-il les vents et les

marées, les équinoxes et les solstices ? Nous ne doutons point que si les races voyageuses étaient un seul moment abandonnées à leur *propre instinct*, elles ne périssent presque toutes. Celles-ci, en voulant passer dans des latitudes froides, arriveraient sous les tropiques; celles-là, en comptant se rendre à la ligne, se trouveraient sous le pôle. Nos rouges-gorges, au lieu de traverser l'Alsace et la Germanie, en cherchant de petits insectes, deviendraient eux-mêmes, en Afrique, la proie de quelque énorme scarabée; tandis que le Groënlandais entendrait une plainte sortir de ses rochers, et verrait un petit oiseau grisâtre chanter et mourir; ce serait la pauvre philomèle.

Dieu ne permet pas de telles méprises. Tout a ses convenances et ses rapports dans la nature : aux fleurs les zéphyrs, aux hivers les tempêtes, au cœur de l'homme la douleur. Les plus

habiles pilotes manqueront long-temps le port désiré, avant que le poisson se trompe sur la longitude du moindre des écueils de l'abyme : la Providence est son étoile polaire, et quelque part qu'il se dirige, il apperçoit toujours cet astre, qui ne se couche jamais.

L'univers est comme une immense hôtellerie, où tout est sans cesse en mouvement. On en voit sortir, on y voit entrer une multitude de voyageurs. Il n'y a peut-être rien de plus beau, dans les migrations des quadrupèdes, que les voyages des bisons, à travers les immenses savannes de la Louisianne et du Nouveau-Mexique. Quand le temps de changer de climat est venu, pour aller porter l'abondance à des peuples sauvages, quelque vieux buffle, patriarche des troupeaux du désert, appelle autour de lui ses fils et ses filles. Le rendez-vous est au bord du Meschacebé ; l'instant de la marche est fixé vers la fin du jour.

La troupe s'assemble, le moment arrive. Le chef, secouant sa vaste crinière, qui pend de toutes parts sur ses yeux et ses cornes recourbées, salue le soleil couchant en baissant la tête, et en élevant son dos comme une montagne. Un bruit sourd, signal du départ, sort en même temps de sa profonde poitrine. Tout-à-coup il plonge dans les vagues écumantes, suivi de la multitude des génisses et des taureaux qui mugissent d'amour après lui. Troublé dans tous ses roseaux, le Meschacebé plie sous le poids de la migration immense, et ses bouillonnemens tumultueux remontent, en grondant, jusqu'à sa source inconnue.

Tandis que cette puissante famille de quadrupèdes traverse à grand bruit les fleuves et les forêts, une flotte paisible, sur un lac solitaire, vogue en silence à la faveur des zéphyrs, et à la clarté des étoiles. De petits écureuils

noirs, après avoir dépouillé tous les noyers du voisinage, se sont résolus de chercher fortune, et de s'embarquer pour une autre forêt. Aussitôt déployant au vent leurs voiles de soie, cette race hardie tente fièrement l'inconstance des ondes. O pirates imprudens, que l'amour des richesses transporte ! la tempête se lève, les vagues mugissent, la flotte va périr. Elle essaie de gagner le havre prochain, mais quelquefois une armée de castors s'oppose à la descente, dans la crainte que ces étrangers ne viennent piller les moissons. En vain les légers escadrons débarqués sur la rive, croient se sauver en montant sur les arbres, et insulter du haut de ces remparts à la marche pesante des ennemis. Le génie l'emporte sur la ruse: des sapeurs s'avancent, minent le chêne, et le font tomber, avec tous ses écureuils, comme une tour chargée de soldats, abattue par le belier antique.

Il arrive bien d'autres malheurs à nos aventuriers, qui s'en consolent avec une noisette et leur inconstance : Athènes, prise par les Lacédémoniens, n'en fut ni moins aimable, ni moins frivole. En remontant la rivière du nord, sur le paquebot de New-Yorck à Albany, nous vîmes nous-même un de ces infortunés, qui avait voulu traverser le fleuve. Il ne put jamais atteindre le rivage, on le retira de l'eau demi noyé ; il était charmant, d'un noir d'ébène, et sa queue avait deux fois la longueur de son corps : il fut rendu à la vie, mais il perdit la liberté ; une jeune passagère en fit son esclave.

Les rennes du nord de l'Europe, les carribous et les orignaux de l'Amérique septentrionale, ont leur temps de migrations, toujours calculé comme celui des oiseaux, pour l'utilité et les besoins de l'homme. Il n'y a pas jusqu'aux ours-blancs de Terre-Neuve,

dont la fourrure est si nécessaire aux Esquimaux, qui ne soient envoyés à ces pauvres sauvages par une providence toute miraculeuse. On voit ces monstres marins aborder aux côtes du Labrador, sur des glaces flottantes ou sur des débris de navires où ils se tiennent comme de forts matelots sauvés du naufrage. Les éléphans voyagent aussi en Asie ; la terre tremble sous leurs pas ; et cependant il n'y a rien à craindre : chaste, intelligent, sensible, Behmot est doux parce qu'il est fort, paisible parce qu'il est puissant. Premier serviteur de l'homme, et non son esclave, il marche après lui à la tête de la création : il s'est toujours tenu aux environs du berceau du monde. Quand après la chute originelle, les animaux s'éloignèrent du toit de l'homme, les éléphans, par leur nature généreuse, semblent avoir été ceux qui se retirèrent avec le plus de regret. Maintenant ils sortent de

leurs déserts, et s'avancent vers les lieux habités, afin de remplacer leurs compagnons, morts sans se reproduire, au service des fils d'Adam. (1)

---

(1) Les plumes éloquentes qui ont décrit les mœurs de ces animaux, nous dispensent de nous étendre sur ce sujet. Nous dirons seulement que les éléphans ne nous paraissent si étranges dans leur structure, que parce que nous les voyons séparés des végétaux, des sites, des eaux, des montagnes, des couleurs, de la lumière, des ombres, et des cieux qui leur sont propres. Les productions de nos latitudes, mesurées sur une petite échelle, les formes généralement rondes des objets, la finesse de nos herbes, la dentelure légère de nos feuillages, l'élégance du port de nos arbres, nos jours trop pâles, nos nuits trop fraîches, les teintes trop fuyardes de nos verdures, enfin la couleur même, le vêtement, l'architecture de l'Européen, n'ont aucune concordance avec l'éléphant. Si les voyageurs observaient plus exactement, nous saurions comment ce quadrupède se marie à la nature qui le produit. Pour nous, nous croyons en-

CHAPITRE X.

Amphibies et Reptiles.

On trouve au pied des monts Apalaches, dans les Florides, des fon-

---

trevoir quelques-unes de ces relations. La trompe de l'éléphant, par exemple, a des rapports marqués avec les cierges, les aloès, les liannes, les rotins, et dans le règne animal, avec les longs serpens des Indes; ses oreilles sont taillées comme les feuilles du figuier oriental; sa peau est écailleuse, molle et pourtant rigide, comme la bourre qui enveloppe une partie du tronc du palmier, ou plutôt comme la filasse ligneuse du coco; beaucoup de plantes grasses des Tropiques, s'appuient sur la terre comme ses pieds, et en ont la forme lourde et carrée; son cri est à-la-fois grêle et fort, comme celui du Caffre dans ses déserts, ou comme le cri de guerre du Cipaye; la rapidité avec laquelle il absorbe les eaux, montre que les *fleuves coulent dans sa bouche* (*), et qu'il

(*) Job.

taines qu'on appelle *puits naturels*. Chaque puits est creusé au centre d'un monticule planté d'orangers, de chênes verds, et de catalpas. Ce monticule s'ouvre, en forme de croissant, du côté de la savanne, et un canal vient aboutir dans le puits à cette ouverture. La voûte que les arbres forment en s'inclinant sur la fontaine, rend l'eau toute noire au-dessous ; mais à l'endroit où l'aqueduc s'unit à la base du cône, un rayon du jour, pénétrant

---

ne se peut passer du Gange. Lorsque tout couvert de riches tapis, chargé d'une tour, semblable aux minarets d'une pagode, il apporte quelque pieux monarque aux débris de ces temples, qu'on trouve dans la presqu'île des Indes ; sa masse, les colonnes de ses pieds, sa figure irrégulière, sa pompe barbare, s'allient avec cette architecture colossale, formée de quartiers de roches entassés les uns sur les autres : la Bête et le monument en ruines, semblent être deux restes du temps des Géans.

par

par le lit du canal, tombe sur un seul point du miroir de l'eau, qui imite l'effet de la glace dans la *chambre obscure* du peintre. Silencieux, au milieu du bassin, un crocodile solitaire met le comble à l'illusion (1) : à son immobilité, à ses larges naseaux qui lancent les ondes en deux ellipses colorées, vous le prendriez pour un dauphin de bronze, dans quelque grotte des bosquets de Versailles.

Les crocodiles ou caymans des Florides ne vivent pas toujours solitaires. Dans certain temps de l'année, ils s'assemblent en troupes et se mettent en embuscade, pour attaquer des voyageurs qui doivent arriver de l'Océan. Lorsque ceux-ci ont remonté les fleuves, que l'eau manquant à leur multitude, ils meurent échoués sur les rivages, et menacent de répandre la

(1) *Voyez* Bartram, *Voyage dans les Carolines et dans les Florides.*

peste dans l'air ; la Providence les livre tout-à-coup à une armée de quatre ou cinq mille crocodiles. Les monstres, poussant un cri terrible, et faisant claquer leurs mâchoires, fondent sur les étrangers éperdus. Sous les coups redoublés de leurs effroyables queues, l'onde jaillit en tourbillons. Bondissant de tous côtés, les combattans se joignent, se saisissent, s'entrelacent. Tantot ils se plongent au fond des gouffres, et se roulent dans les limons ; tantot ils remontent sur les ondes, et prennent le jour à témoin de leurs épouvantables batailles. Les eaux tachées de sang, se couvrent de corps mutilés et d'entrailles fumantes. Les vallons, les montagnes, les forêts répètent le bruit de l'horrible mêlée. Rien ne peut donner une idée de ces scènes extraordinaires, décrites par les voyageurs (1), et que le lecteur est

(1) *Voyez* Bartram, *au Voyage cité.*

toujours tenté de prendre pour de vaines exagérations. Il arrive assez souvent qu'un orage accompagné d'un de ces tremblemens de terre, si communs dans les régions voisines des Tropiques, survient au milieu du combat : la terre embrasée des feux de la canicule, s'entr'ouvre ; les deux mers soulevées attaquent les deux rives du Nouveau-Monde, et les Andes, secouant leurs cimes foudroyées, laissent tomber leurs roches et leurs glaçons éternels, dans l'un et l'autre Océans.

Rompues, dispersées, pleines d'épouvante, les légions étrangères, poursuivies jusqu'à l'Atlantique, sont forcées de rentrer dans ses abymes, afin que désormais utiles à nos besoins, ils nous servent sans nous nuire. Ainsi, tout s'ordonne dans l'œuvre du Créateur. (1)

(1) Les immenses avantages que l'homme tire des migrations des poissons, sont si connus, que nous ne nous y arrêterons pas.

Ces espèces de monstres ont quelquefois révolté la sagesse de l'athée : ils sont pourtant très-nécessaires dans le plan général. Ils n'habitent que les déserts où l'absence de l'homme commande leur présence ; ils y sont placés pour detruire, jusqu'à l'arrivée du grand destructeur. Aussitôt que nous apparaissons sur une côte, ils nous cèdent l'empire ; certains qu'un seul de nous fera plus de ravages que dix mille d'entre eux. (1).

Et pourquoi, dira-t-on, Dieu fait-il des êtres superflus, qui obligent ensuite à des destructions ? Par la grande raison que Dieu n'agit pas comme nous d'une manière bornée ; il se contente de dire : *croissez et multipliez ;* et l'in-

(1) On a observé que dans les Carolines où les caymans ont été détruits, les rivières sont souvent infectées par la multitude des poissons qui remontent de l'Océan, et qui meurent, faute d'eau, pendant les jours caniculaires.

fini est dans ces deux mots. Dorénavant, pour être sage, il faudra sans doute que la Divinité soit médiocre; l'infini sera un attribut que nous lui retrancherons; tout ce qui sera immense, sera rejeté. Nous dirons : « cela est de trop dans la nature, » parce que notre esprit ne pourra le comprendre. Et que si Dieu s'avise de placer plus d'un certain nombre de soleils dans la voûte céleste, nous tiendrons l'excédant comme non-avenu, et en conséquence de cette prodigalité d'univers, nous déclarerons le Créateur convaincu de folie et d'impuissance !

Considérés en eux-mêmes, quelle que soit la difformité de ces êtres que nous appelons des monstres, on peut reconnaître sous leurs horribles traits, quelques marques de la bonté divine. Un crocodile, un serpent, sont-ils moins tendres pour leurs petits, qu'un rossignol, une colombe? L'instinct

ou l'*esprit* des animaux varie, mais le *sentiment* est pareil dans toutes les races. N'est-ce pas un contraste aussi miraculeux que touchant, de voir ce crocodile bâtir un nid et pondre un œuf comme une poule, et un petit monstre sortir d'une coquille comme un poussin ?

Et quelle sollicitude la femelle du crocodile ne montre-t-elle pas pour sa famille ? Elle se promène entre les nids de ses sœurs, qui forment des cônes d'œufs et d'argiles, et qui sont rangés comme les tentes d'un camp au bord d'un fleuve. L'amazone fait une garde vigilante et laisse agir les feux du jour; car si la délicate tendresse de la mère est comme représentée dans l'œuf du crocodile, la force et les mœurs de ce puissant animal, se décèlent dans le soleil qui couve cet œuf, et dans le limon qui lui sert de levain. Aussitôt qu'une des meules a germé, la femelle prend sous sa pro-

tection les jeunes monstres; ce ne sont pas toujours ses propres enfans, mais elle fait, par ce moyen, l'apprentissage de la maternité, et rend son habileté égale à ce que sera sa tendresse. Quand enfin sa famille vient à éclore, elle la conduit au fleuve, la lave dans une eau pure, lui apprend à nager, pêche pour elle de petits poissons, et la protége contre les mâles, qui veulent souvent la dévorer. Un Espagnol des Florides nous a conté, qu'ayant enlevé la couvée d'un crocodile, et la faisant emporter dans un panier par des nègres, la femelle le suivit avec des cris pitoyables. On posa deux des petits à terre : la mère aussitôt se mit à les pousser avec ses mains et son museau; tantôt se tenant derrière eux, pour les défendre, tantôt marchant à leur tête, pour leur montrer le chemin. Les petits se traînaient, en gémissant, sur les traces de leur mère; et ce reptile énorme, qui naguère ébranlait

le rivage de ses rugissemens, faisait alors entendre une sorte de bêlement aussi doux que celui d'une chèvre qui allaite ses chevreaux.

Le serpent-à-sonnette le dispute au crocodile en affection maternelle; ce superbe reptile qui donne aux hommes des leçons de générosité (1), leur en donne encore de tendresse. Quand sa famille est poursuivie, il la reçoit dans sa gueule (2) : peu content des lieux où il la pourrait cacher, il la fait rentrer en lui, ne trouvant point d'asile plus sûr pour des enfans, que le sein d'une mère. Exemple d'un amour sublime, il ne survit point à la perte de ses petits; car, pour les lui ravir, il faut les arracher de ses entrailles.

Parlerons-nous du poison de ce serpent, toujours plus violent au temps

---

(1) Il n'attaque jamais le premier.

(2) *Voyez* les Voyages de Carver (Carver's trevells) dans le Canada.

où il a une famille ? Raconterons-nous la tendresse de l'ours, qui, semblable à la femme sauvage, pousse l'amour maternel jusqu'à allaiter ses enfans après leur mort (1) ? Qu'on suive ces prétendus monstres dans tous leurs instincts ; qu'on étudie leurs formes, leurs armures ; qu'on fasse attention à l'anneau qu'ils occupent dans la chaîne de la création ; qu'on les examine dans leurs propres rapports, et dans ceux qu'ils ont avec l'homme ; nous osons assurer que les causes finales sont peut-être plus visibles dans cette classe d'êtres, qu'elles ne le sont dans les espèces plus favorisées de la nature ; de même que dans un poëme barbare, les traits de génie brillent davantage au milieu des ombres qui les environnent.

L'objection que l'on fait contre les lieux que ces monstres habitent, ne

(1) *Voyez* les Voyages de Cook.

nous paraît pas mieux fondée. Les marais, tout nuisibles qu'ils semblent, ont cependant de grandes utilités. Ce sont les urnes des fleuves dans les pays de plaines, et les réservoirs des pluies dans les contrées éloignées de la mer. Leur limon et les cendres de leurs herbes, fournissent des engrais aux laboureurs ; leurs roseaux donnent le feu et le toit à de pauvres familles, frêle couverture, en harmonie avec la vie de l'homme, et qui ne dure pas plus que ses jours. Ces lieux ont même une certaine beauté qui leur est propre : frontière de la terre et de l'eau, ils ont des végétaux, des sites et des habitans particuliers : tout y participe du mélange des deux élémens. Les glaïeuls tiennent le milieu entre l'herbe et l'arbuste, entre le poireau des mers et la plante terrestre ; quelques-uns des insectes fluviatiles ressemblent à de petits oiseaux : quand la *demoiselle* va errant avec son cor-

sage bleu et ses ailes transparentes, autour de la fleur du nénuphar blanc, vous croiriez voir l'oiseau-mouche des Florides sur une rose de Magnolia. Quelquefois ces marais sont plantés de joncs desséchés, qui donnent à la stérilité même, l'air des plus opulentes moissons ; quelquefois ils présentent des forêts de lances verdoyantes. Un bouleau, un saule isolé où la brise a suspendu quelques flocons de plumes, domine ces mouvantes campagnes : le vent se glisse entre les tiges incertaines des roseaux ; l'une s'abaisse, tandis que l'autre se relève, puis soudain, toute la forêt s'inclinant à-la-fois, on découvre ou le butor doré, ou quelque héron blanc, qui se tient immobile sur une longue patte, comme sur un épieu.

CHAPITRE XI.

Des Plantes et de leurs Migrations.

Nous entrons à présent dans ce règne charmant, où les merveilles de la Providence prennent un caractère plus suave. En s'élevant dans les airs et sur le sommet des monts, on dirait que les plantes empruntent quelque chose du ciel, dont elles se rapprochent. Voyez par un profond calme, au lever de l'aurore, toutes les fleurs de cette vallée : immobiles sur leurs tiges, elles se penchent en mille attitudes diverses, elles regardent tous les points de l'horizon. Dans ce moment même, où il vous semble que tout est tranquille, un grand mystère s'accomplit, la nature conçoit ; et ces plantes sont autant de jeunes mères tournées vers la région mystérieuse d'où leur doit venir la fécondité ; les

sylphes ont des sympathies moins aériennes, des communications moins invisibles. Le narcisse livre aux ruisseaux sa race virginale, la violette confie aux zéphyrs sa modeste postérité; une abeille cueille du miel de fleurs en fleurs, et sans le savoir, féconde toute une prairie; un papillon porte un peuple entier sur son aile, un monde descend dans une goutte de rosée. Cependant toutes les amours des plantes ne sont pas également tranquilles; il en est d'orageuses, comme celles des hommes: il faut des tempêtes pour marier sur des hauteurs inaccessibles le cèdre du Liban au cèdre du Sinaï, tandis qu'au bas de la montagne, le plus doux vent suffit pour établir entre les fleurs un commerce de volupté. N'est-ce pas ainsi que le souffle des passions agite les rois de la terre sur leurs trônes, tandis que les bergers vivent heureux à leurs pieds?

La fleur donne le miel ; elle est la fille du matin, le charme du printemps, la source des parfums, la grace des vierges, l'amour des poëtes : elle passe vîte comme l'homme, mais elle rend doucement ses feuilles à la terre; on conserve l'essence de ses odeurs ; ce sont ses pensées qui lui survivent. Chez les anciens, elle couronnait la coupe du banquet, et les cheveux blancs du sage; les premiers chrétiens en couvraient les martyrs, et l'autel des catacombes ; aujourd'hui, et en mémoire de ces antiques jours, nous la mettons dans nos temples. Dans le monde, nous attribuons nos affections à ses couleurs ; l'espérance à sa verdure, l'innocence à sa blancheur, la pudeur à ses teintes de roses : il y a des nations entières où elle est l'interprète des sentimens ; livre charmant qui ne cause ni troubles ni guerres, et qui ne garde que l'histoire fugitive des révolutions du cœur.

En mettant les sexes sur des individus différens dans plusieurs familles des plantes, la Providence a multiplié les mystères et les beautés de la nature. Par-là, la loi miraculeuse des migrations se reproduit dans un règne qui semblait dépourvu de toute faculté locomotive. Tantôt c'est la graine ou le fruit, tantôt c'est une portion de la plante, ou même la plante entière qui voyage. Les cocotiers croissent assez souvent sur des rochers, au milieu de la mer : quand la tempête survient leurs fruits tombent, et les flots les roulent à des côtes habitées, où ils se transforment en beaux arbres; admirable symbole de la vertu qui s'élève sur des écueils exposés aux orages; plus elle est battue des vents, plus elle prodigue de trésors aux hommes.

On nous a montré au bord de l'*Yar*, petite rivière du comté de Suffolck, en Angleterre, une espèce de cresson

fort curieux : il change de place, et s'avance comme par bond et par saut. Il porte plusieurs chevelus dans ses cimes ; quand ceux qui se trouvent à l'une des extrémités de la masse, sont assez longs pour atteindre au fond de l'eau, ils y prennent racine. Tirées par l'action de la plante, qui s'abaisse sur son nouveau pied, les griffes du côté opposé lâchent prise, et la cressonnière, tournant sur son pivot, se déplace de toute la longueur de son banc. Le lendemain, on cherche en vain la plante dans l'endroit où on l'a laissée la veille, et on l'apperçoit plus haut ou plus bas sur le cours de l'onde, formant avec le reste des familles fluviatiles, de nouveaux effets et de nouvelles beautés. Nous n'avons vu ni la floraison, ni la fructification de ce cresson singulier, que nous avons nommé *MIGRATOR*, *voyageur*, à cause de nos propres destinées.

Les plantes marines sont sujettes à changer de climat ; elles semblent partager l'esprit d'aventure de ces peuples, que leur position géographique a rendus commerçans. Le *fucus giganteus* sort des antres du Nord, avec les tempêtes ; il s'avance sur les mers, en enfermant dans ses bras des espaces immenses. Comme un filet tendu de l'un à l'autre rivage de l'Océan, il entraîne avec lui les moules, les foques, les raies, les tortues, et jusqu'aux souffleurs, qu'il prend sur sa route. Quelquefois fatigué de nager sur les vagues, il alonge un pied au fond de l'abyme, et s'y arrête debout; puis recommençant sa navigation avec un vent favorable, après avoir flotté sous mille latitudes diverses, il vient tapisser les côtes du Canada, des guirlandes enlevées aux rochers de la Norvége.

Les migrations de plantes marines, qui, au premier coup d'œil, ne parais-

sent que de simples jeux du hasard, ont cependant des relations touchantes avec l'homme.

En nous promenant un soir à Brest, au bord de la mer, nous apperçûmes une pauvre femme qui marchait courbée entre des rochers ; elle considérait attentivement les débris d'un naufrage, et examinait sur-tout les plantes attachées à la ruine, comme si elle eût cherché à deviner, par leur plus ou moins de vieillesse, l'époque certaine de son malheur. Elle découvrit, sous des galets, une de ces boîtes de matelots, qui servent à mettre des flacons. Peut-être l'avait-elle remplie elle-même autrefois pour son époux, de cordiaux achetés du fruit de ses épargnes : du moins nous le jugeâmes ainsi, car elle se prit à essuyer ses larmes avec le coin de son tablier. Des mousserons de mer remplaçaient maintenant ces chers présens de sa tendresse. Ainsi, tandis que le bruit du canon apprend

aux grands le naufrage des grands du monde, la Providence annonçant aux mêmes bords quelque deuil aux petits et aux faibles, leur dépêche secrétement un brin d'herbe et un débris.

CHAPITRE XII.

Deux perspectives de la Nature.

Ce que nous venons de dire des animaux et des plantes, nous mène à considérer les tableaux de la nature, sous un rapport plus général. Tâchons de faire parler ensemble toutes ces beautés, qui nous ont déjà dit séparément tant de choses de la Providence.

Nous présenterons aux lecteurs deux perspectives de la nature, l'une marine et l'autre terrestre; l'une, au milieu des mers Atlantiques; l'autre, dans les forêts du Nouveau-Monde; afin qu'on ne puisse attribuer la majesté de ces scènes aux monumens des hommes.

Le vaisseau sur lequel nous passions en Amérique, s'étant élevé au-dessus du gissement des terres, bientôt l'espace ne fut plus tendu que du double azur de la mer et du ciel, comme une toile préparée pour recevoir les futures créations de quelque grand peintre. La couleur des eaux devint semblable à celle du verre liquide. Une grosse houle venait du couchant, bien que le vent soufflât de l'est ; d'énormes ondulations s'étendaient d'un horizon à l'autre, et ouvraient, dans leurs vallées, de longues échappées de vue sur les déserts de l'Océan. Les mobiles paysages changeaient d'aspect à toute minute : tantôt une multitude de tertres verdoyans représentaient les sillons des tombeaux dans un cimetière immense ; tantôt les lames, en faisant moutonner leurs cimes, imitaient des troupeaux blancs répandus sur des bruyères : souvent l'espace semblait borné, faute de

point de comparaison ; mais si une vague venait à se lever, un flot à se courber comme une côte distante, un escadron de chiens-de-mer à passer dans le lointain, l'espace s'ouvrait subitement devant nous. Nous avions sur-tout l'idée de l'étendue, lorsqu'une brume légère rampait à la surface de la mer, et semblait accroître l'immensité même. Oh ! qu'alors les aspects de l'Océan sont grands et tristes ! Dans quelles rêveries ils vous plongent, soit que l'imagination s'enfonce sur les mers du nord au milieu des frimas et des tempêtes, soit qu'elle aborde sur les mers du midi, à des îles de repos et de bonheur !

Il nous arrivait souvent de nous lever au milieu de la nuit, et d'aller nous asseoir sur le pont, où nous ne trouvions que l'officier de quart, et quelques matelots, qui fumaient leurs pipes en silence. Pour tout bruit on entendait le froissement de la proue

sur les flots, tandis que des étincelles de feu couraient avec une blanche écume le long des flancs du navire. Dieu des chrétiens! c'est sur-tout dans les eaux de l'abyme, et dans les profondeurs des cieux, que tu as gravé bien fortement les traits de ta toute-puissance! Des millions d'étoiles rayonnant dans le sombre azur du dôme céleste! la lune au milieu du firmament! une mer sans rivage! l'infini dans le ciel et sur les flots!..... Jamais tu ne m'as plus troublé de ta grandeur, que dans ces nuits où suspendu entre les astres et l'Océan, j'avais l'immensité sur ma tête, et l'immensité sous mes pieds!

Je ne suis rien; je ne suis qu'un simple solitaire; j'ai souvent entendu les savans disputer sur le premier Etre, et je ne les ai point compris; mais j'ai toujours remarqué que c'est à la vue des grandes scènes de la nature, que cet être inconnu se

manifeste au cœur de l'homme. Un soir (il faisait un profond calme) nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie ; toutes les voiles étaient pliées : j'étais occupé sous le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage à la prière ; je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étaient sur le château de poupe avec les passagers ; l'aumônier, un livre à la main, se tenait un peu en avant d'eux ; les matelots étaient répandus pêle-mêle sur le tillac ; nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau, qui regardait l'occident.

Le globe du soleil, dont nos yeux pouvaient alors soutenir l'éclat, prêt à se plonger dans les flots, apparaissait entre les cordages du navire, au milieu des espaces sans bornes. On eût dit, par les balancemens de la

poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Quelques nuages erraient sans ordre dans l'Orient, où la lune montait avec lenteur, le reste du ciel était pur; et vers le nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe, brillante de toutes les couleurs du prisme, s'élevait de la mer comme un pilier de cristal, supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre celui qui, dans ce spectacle, n'eût point reconnu la beauté de Dieu. Des larmes religieuses coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque mes intrépides compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner d'une voix rauque leur simple cantique à *Notre-Dame de Bon Secours*, patronne des mariniers. Qu'elle était touchante la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient un soleil couchant sur

les

les flots ! Comme elle allait à l'ame cette invocation du pauvre matelot à la Mère de Douleur ! La conscience de notre petitesse à la vue de l'infini, nos chants s'étendant au loin sur les vagues muettes, la nuit s'approchant avec ses embûches, la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles, un équipage religieux saisi d'admiration et de crainte, un prêtre auguste en prières, Dieu penché sur l'abyme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune dans l'orient, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la faible voix de sa créature ; voilà ce qu'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

Passons à la scène terrestre.

Un soir je m'étais égaré dans une grande forêt, à quelque distance de la cataracte de Niagara ; bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi, et je

goûtai, dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du Nouveau-Monde.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres, à l'horizon opposé. Une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel : tantôt il suivait paisiblement sa course azurée; tantôt il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écumes, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et

velouté de la lune, descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumières jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds, tour à tour se perdait dans le bois, tour à tour reparaissait toute brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une vaste prairie, de l'autre côté de cette rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement, sur les gazons. Des bouleaux agités par les brises, et dispersés çà et là dans la savanne, formaient des îles d'ombres flottantes, sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissemens rares et interrompus de la hulotte ; mais au loin, par intervalles, on entendait les roulemens solennels de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient

de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain dans nos champs cultivés l'imagination cherche à s'étendre; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes : mais dans ces pays déserts, l'ame se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à errer aux bords des lacs immenses, à planer sur le gouffre des cataractes, et pour ainsi dire à se trouver seule devant Dieu.

CHAPITRE XIII.

L'Homme physique.

Pour achever ces vues des causes finales ou des preuves de l'existence de Dieu, tirées des merveilles de la nature, il ne nous reste plus qu'à

considérer l'homme *physique*. Nous laisserons parler les maîtres qui ont approfondi cette matière.

Cicéron décrit ainsi le corps de l'homme :

« A l'égard des sens (*) par qui les objets extérieurs viennent à la connaissance de l'ame, leur structure répond merveilleusement à leur destination, et ils ont leur siége dans la tête, comme dans un lieu fortifié. Les yeux, ainsi que des sentinelles, occupent la place la plus élevée, d'où ils peuvent, en découvrant les objets, faire leur charge. Un lieu éminent convenait aux oreilles, parce qu'elles sont destinées à recevoir le son qui monte naturellement. Les narines devaient être dans la même situation, parce que l'odeur monte aussi ; et il les fallait près de la bouche, parce qu'elles nous aident beaucoup à juger du boire et du manger. Le goût, qui doit nous faire sentir la qualité de ce que nous prenons, réside dans cette partie de la bouche, par où la nature donne passage au solide et au liquide. Pour le tact, il

(*) *De Nat. Deor.* II, 56, 57 et 58. *Trad. de d'Oliv.*

est généralement répandu dans tout le corps, afin que nous ne puissions recevoir aucune impression, ni être attaqués du froid ou du chaud, sans le sentir. Et comme un architecte ne mettra point sous les yeux ni sous le nez du maître les égouts d'une maison, de même la nature a éloigné de nos sens ce qu'il y a de semblable à cela dans le corps humain.

» Mais quel autre ouvrier que la nature, dont l'adresse est incomparable, pourrait avoir si artistement formé nos sens ? Elle a entouré les yeux de tuniques fort minces, transparentes au-devant, afin que l'on pût voir à travers ; fermes dans leur tissure, afin de tenir les yeux en état. Elle les a faits glissans et mobiles, pour leur donner moyen d'éviter ce qui pourrait les offenser, et de porter aisément leurs regards où ils veulent. La prunelle, où se réunit ce qui fait la force de la vision, est si petite, qu'elle se dérobe sans peine à ce qui serait capable de lui faire mal. Les paupières, qui sont les couvertures des yeux, ont une surface polie et douce pour ne point les blesser. Soit que la peur de quelque accident oblige à les fermer, soit qu'on veuille les ouvrir, les paupières sont faites pour s'y prêter, et l'un ou l'autre de ces mouvemens ne leur coûte qu'un instant ;

elles sont, pour ainsi dire, fortifiées d'une palissade de poils, qui leur sert à repousser ce qui viendrait attaquer les yeux, quand ils sont ouverts, et à les envelopper, afin qu'ils reposent paisiblement, quand le sommeil les ferme, et nous les rend inutiles. Nos yeux ont de plus l'avantage d'être cachés et défendus par des éminences; car, d'un côté, pour arrêter la sueur qui coule de la tête et du front, ils ont le haut des sourcils ; et de l'autre, pour se garantir par le bas, ils ont les joues qui avancent un peu. Le nez est placé entre les deux, comme un mur de séparation.

» Quant à l'ouïe, elle demeure toujours ouverte, parce que nous en avons toujours besoin, même en dormant. Si quelque son la frappe alors, nous en sommes réveillés. Elle a des conduits tortueux, de peur que s'ils étaient droits et unis, quelque chose ne s'y glissât . . . .

» Mais nos mains, de quelle commodité ne sont-elles pas, et de quelle utilité dans les arts ! Les doigts s'alongent ou se plient sans la moindre difficulté, tant leurs jointures sont flexibles. Avec leur secours, les mains usent du pinceau et du ciseau ; elles jouent de la lyre, de la flûte : voilà pour l'agréable. Pour le nécessaire, elles cultivent

les champs, bâtissent des maisons, font des étoffes, des habits; travaillent en cuivre, en fer. L'esprit invente, les sens examinent, la main exécute. Tellement que si nous sommes logés, si nous sommes vêtus et à couvert, si nous avons des villes, des murs, des habitations, des temples, c'est aux mains que nous les devons, etc. »

Il faut convenir que la matière seule n'a pas plus fait le corps de l'homme pour tant de fins admirables, que ce beau discours de l'orateur Romain n'a été composé par un écrivain sans éloquence et sans art. (1)

---

(1) Cicéron a pris dans Aristote ce qu'il dit du service de la main. En combattant la philosophie d'Anaxagore, renouvelée par M. Helvétius, le stagyrite observe avec sa sagacité accoutumée, que l'homme n'est pas supérieur aux animaux parce qu'il a une main, mais qu'il a une main parce qu'il est supérieur aux animaux. (*De Part. Anim.* lib. III, c. 10.) Platon cite aussi la structure du corps humain, comme une preuve de l'intelligence divine (*in Tim.*); et Job a quelques versets sublimes sur le même sujet.

Plusieurs auteurs ont prouvé, et en particulier le médecin Nieuwentyt (1), que les bornes dans lesquelles nos sens sont renfermés, sont les véritables limites qui leur conviennent, et que nous serions exposés à une foule d'inconvéniens et de dangers, si ces sens avaient plus ou moins d'étendue (*). Galien, saisi d'admiration au milieu d'une analyse anatomique du corps humain, laisse tout-à-coup échapper le scalpel, et s'écrie :

« O toi qui nous as faits ! en composant un discours si saint, je crois chanter un véritable hymne à ta gloire ! Je t'honore plus en découvrant la beauté de tes ouvrages, qu'en te sacrifiant des hécatombes entiers de taureaux, ou en faisant fumer tes temples de l'encens le plus précieux. La véritable piété consiste à me connaître moi-même, ensuite à enseigner aux autres quelle est la grandeur

---

(1) *Exist. de Dieu*, liv. I, chap. 13, p. 131.

(*) *Voyez* la note B à la fin du volume.

de ta bonté, de ton pouvoir, de ta sagesse: ta bonté se montre dans l'égale distribution de tes présens, ayant réparti à chaque homme les organes qui lui sont nécessaires; ta sagesse se voit dans l'excellence de tes dons; et ta puissance dans l'exécution de tes desseins. (1)

CHAPITRE XIV.

Instinct de la Patrie.

De même que nous avons considéré les instincts des animaux, il nous faut dire quelque chose de ceux de l'homme *physique;* mais comme il réunit en lui les sentimens des diverses races de la création, telle que la tendresse paternelle, etc. il faut en choisir un qui lui soit particulier.

Or, cet instinct affecté à l'homme, le plus beau, le plus moral des instincts, c'est l'*amour de la patrie.* Si

(1) Gal. *de Usu part.* liv. III, c. 10.

cette loi n'était soutenue par un miracle toujours subsistant, et auquel, comme à tant d'autres, nous ne faisons aucune attention, tous les hommes se précipiteraient dans les zones tempérées, en laissant le reste du globe désert. On peut se figurer quelles calamités résulteraient de cette réunion du genre humain sur un seul point de la terre. Pour éviter ces malheurs, la Providence a attaché les pieds de chaque homme à son sol natal par un aimant invincible : les glaces de l'Islande et les sables embrasés de l'Afrique ne manquent point d'habitans.

Il est même digne de remarque, que plus le sol d'un pays est ingrat, plus le climat en est rude, ou, ce qui revient au même, plus on a souffert dans ce pays d'injustices et de persécutions, plus il a de charmes pour nous. Chose étrange et sublime qu'on s'attache par le malheur, et que ce soient ceux qui n'ont perdu qu'une chaumière, qui

regrettent davantage le toit paternel ! La raison de ce phénomène, c'est que la prodigalité d'une terre trop fertile, détruit, en nous enrichissant, la simplicité des liens naturels qui se forment de nos besoins ; quand on cesse d'aimer ses parens, parce qu'ils ne nous sont plus nécessaires, on cesse en effet d'aimer sa patrie.

Tout confirme la vérité de cette remarque. Un sauvage tient plus à sa hutte, qu'un prince à son palais, et le montagnard trouve plus de charme à sa montagne, que l'habitant de la plaine à son sillon. Demandez à un berger Ecossais s'il voudrait changer son sort contre le premier potentat de la terre? Loin de sa tribu chérie, il en porte par-tout le souvenir ; par-tout il redemande ses troupeaux, ses torrens, ses nuages. Il n'aspire qu'à manger le pain d'orge, à boire le lait de la chèvre, à chanter dans la vallée ces ballades que chantaient aussi ses

aïeux. Il dépérit, s'il ne retourne au lieu natal. C'est une plante de la montagne ; il faut que sa racine soit dans le rocher ; elle ne peut prospérer si elle n'est battue des vents et des pluies : la terre, les abris, et le soleil de la plaine, la font mourir.

Avec quelle joie il reverra son toit de bruyère ! comme il visitera toutes les saintes reliques de son indigence !

Doux trésors ! se dit-il ; chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends : sortons de ces riches palais,
Comme l'on sortirait d'un songe.

Et qu'y a-t-il de plus heureux que l'Esquimaux dans son épouvantable patrie ? que lui font toutes les fleurs de nos climats auprès des neiges du Labrador, tous nos palais auprès de son trou enfumé ? Il s'embarque au printemps avec son épouse, sur quelque glace flottante (1). Entraîné par

(1) *V.* Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr.*

les courans, il s'avance en pleine mer sur ce trône du Dieu des tempêtes. La montagne balance sur les flots ses sommets lumineux et ses arbres de neiges ; les loups marins se livrent à l'amour dans ses vallées, et les baleines accompagnent ses pas sur le noir Océan. Le hardi sauvage, sur son écueil mobile, au milieu de l'écume des flots, du tourbillon des vents et des neiges, presse sur son cœur la femme que Dieu lui a donnée, et trouve avec elle des joies inconnues, dans ce mélange de voluptés et de périls.

Et ne pensez pas que ce sauvage n'ait de fort bonnes raisons pour préférer son pays et son état aux vôtres. Toute dégradée que vous paraisse sa nature, on reconnaît, soit en lui, soit dans les arts qu'il pratique, quelque chose qui décèle la dignité de l'homme. L'Européen se perd tous les jours sur un grand vaisseau, chef-d'œuvre de l'industrie humaine, au

même bord où l'Esquimaux, flottant dans une peau de veau marin, se rit de tous les dangers. Tantôt il entend gronder l'Océan qui le couvre, à cent pieds au-dessus de sa tête; tantôt il assiége les cieux sur la cime des vagues: il se joue dans les flots, comme un enfant se balance sur des branches unies, dans les paisibles profondeurs d'une forêt. En plaçant cet homme solitaire dans la région des tempêtes, Dieu lui a mis une marque de royauté: « Va, lui a-t-il crié du milieu du tourbillon, infortuné, je te jette nu sur la terre; mais afin que, tout misérable que tu es, on ne puisse méconnaître tes hautes destinées, tu dompteras les monstres de la mer avec un roseau, et tu mettras les tempêtes sous tes pieds. »

Ainsi, en nous attachant à la patrie, la Providence justifie toujours ses voies, et nous avons pour notre pays mille et mille raisons d'amour. L'A-

rabe n'oublie point le puits du chameau, la gazelle, et ce cheval, compagnon de ses courses dans ses solitudes paternelles; le Nègre se rappelle toujours sa case, sa zagaie, son bananier, et le sentier du tigre et de l'éléphant.

On raconte qu'un mousse Anglais avait conçu un tel attachement pour un vaisseau au bord duquel il était né, qu'il ne pouvait souffrir d'en être séparé un moment. Quand on voulait le punir, on le menaçait de l'envoyer à terre; il courait alors se cacher à fond de cale, en poussant des cris. Qu'est-ce qui avait donné à ce petit matelot cette tendresse singulière pour une planche battue des vents? certes ce n'était pas des convenances purement locales et physiques. Etait-ce quelques conformités morales entre les destinées de l'homme et celles du vaisseau? ou plutôt trouvait-il un charme à concentrer ses joies et ses peines, pour

ainsi dire dans son berceau ? Le cœur aime naturellement à se resserrer ; moins il se montre au dehors, moins il offre de surface aux blessures : c'est pourquoi les hommes très-sensibles, comme le sont en général les infortunés, se complaisent à habiter de petites retraites. Ce que le sentiment gagne en force, il le perd en étendue : quand la République Romaine finissait au mont Aventin, ses enfans mouraient avec joie pour elle ; ils cessèrent de l'aimer, lorsque ses limites atteignirent les Alpes et le Taurus. C'était sans doute quelque raison de cette espèce qui nourrissait chez le mousse Anglais cette prédilection pour son vaisseau paternel. Passager inconnu sur l'océan de la vie, il voyait s'élever toutes les mers entre lui et nos douleurs : heureux de n'appercevoir que de loin les tristes rivages du monde !

Chez les peuples civilisés, l'amour de la patrie a fait des prodiges. Dans

les desseins de Dieu, il y a toujours une suite ; il a fondé sur la nature l'affection pour le lieu natal ; l'animal partage en quelque degré cet instinct avec l'homme ; mais l'homme le pousse plus loin, et transforme en vertu ce qui n'était qu'un sentiment de convenance universelle : ainsi, les lois physiques et morales de l'univers se tiennent par une chaîne admirable. Nous doutons qu'il soit possible d'avoir une seule vraie vertu, un seul véritable talent, sans amour de la patrie. A la guerre, cette passion fait des prodiges ; dans les lettres, elle a formé Homère et Virgile. Le Poëte aveugle peint de préférence les mœurs de l'Ionie où il reçut le jour, et le cygne de Mantoue ne se nourrit que des souvenirs de son lieu natal. Né dans une cabane, et chassé de l'héritage de ses aïeux, ces deux circonstances semblent avoir singulièrement influé sur son génie ; elles lui ont donné cette teinte mélanco-

lique qui en fait un des principaux charmes ; il rappelle sans cesse ces événemens : on voit qu'*il se souvient toujours de cet Argos*, où il passa sa jeunesse.

Et dulces moriens reminiscitur Argos. (1)

Mais la religion chrétienne est encore venue rendre à l'amour de la patrie sa véritable mesure et sa véritable beauté. Ce sentiment a produit des crimes chez les anciens, parce qu'il était poussé à l'excès. Le christianisme en a fait un amour *principal*, et non pas un amour *exclusif*; avant tout, il nous ordonne d'être justes ; il veut que nous chérissions la famille d'Adam, puisqu'elle est la nôtre, quoique nos concitoyens aient le premier droit à notre attachement. Cette morale était inconnue avant la mission

(1) *Æn.* lib. X.

du Législateur des chrétiens ; c'est à tort qu'on a prétendu qu'il voulait anéantir les passions : Dieu ne détruit point son ouvrage. L'Evangile n'est point la mort du cœur ; il en est la règle. Il est à nos sentimens ce que le goût est aux beaux-arts ; il en retranche ce qu'ils peuvent avoir d'exagéré, de faux, de commun, de trivial ; il leur laisse ce qu'ils ont de beau, de vrai, de sage. La religion chrétienne, bien entendue, n'est que la nature primitive lavée de la tache originelle.

C'est lorsque nous sommes éloignés de notre pays, que nous sentons surtout l'instinct qui nous y attache. Au défaut de réalité, on cherche à se repaître de songes ; car le cœur est expert en tromperies, et quiconque a été nourri au sein de la femme, a bu à la coupe des illusions. Tantôt c'est une cabane qu'on aura disposée comme le toit paternel ; tantôt c'est un bois, un vallon, un côteau, à qui l'on fera

porter quelques-unes de ces douces appellations de la patrie. Andromaque donne le nom du *Simoïs* à un *ruisseau*. Et quelle touchante vérité dans *ce petit ruisseau*, qui retrace un *grand fleuve* de la terre natale! Loin des bords qui nous ont vus naître, toute la nature est diminuée, et n'est plus que l'ombre de celle que nous avons perdue.

Une autre ruse de l'instinct de la patrie, c'est de mettre un grand prix à un objet en lui-même de peu de valeur, mais qui vient de notre pays, et que nous avons emporté dans l'exil. L'ame semble se répandre jusque sur les choses inanimées, qui ont partagé nos destins : une partie de la vie reste attachée au duvet où sommeilla notre bonheur, et sur-tout à la paille qui compta les veilles de notre infortune : les plaies de l'ame, comme les blessures du corps, laissent leur empreinte sur ce qu'elles touchent. Le

peuple a une expression énergique pour peindre cette langueur d'ame qu'on éprouve hors de sa patrie ; il dit : *cet homme a le mal du pays*. C'est véritablement un mal, et qui ne peut se guérir que par le retour. Mais pour peu que l'absence ait été de quelques années, que retrouve-t-on aux lieux qui nous ont vus naître ? Combien existe-t-il d'hommes de ceux que nous y avions laissés pleins de vie ? Là, sont des tombeaux où étaient des palais ; là, des palais où étaient des tombeaux ; le champ paternel est livré aux ronces ou à une charrue étrangère, et l'arbre sous lequel on fut nourri, est abattu.

Il y avait à la Louisiane une Négresse et une Sauvage, esclaves chez deux colons voisins. Ces deux femmes avaient chacune un enfant ; la Négresse une petite fille de deux ans, et l'Indienne un petit garçon du même âge : celui-ci vint à mourir. Les deux infor-



Ces jeux maternels, qui souvent endorment l'innocence, ne peuvent réveiller la mort.

tunées étant convenues d'un endroit au désert, s'y rendirent pendant trois nuits de suite. L'une apportait son enfant mort, l'autre son enfant vivant; l'une son *Manitou*, l'autre sa *Fétiche*. Elles ne s'étonnaient point de se trouver ainsi la même religion, étant toutes deux misérables. L'Indienne faisait les honneurs de la solitude: « C'est l'arbre de mon pays, disait-elle à son amie; assieds-toi pour pleurer. » Elles mettaient ensuite leurs enfans sur une branche de catalpa, et les balançaient ensemble, en chantant des airs de leurs pays. Hélas! ces jeux maternels, qui souvent endormaient l'innocence, ne pouvaient réveiller la mort! Ainsi se consolaient ces deux femmes, dont l'une avait perdu son enfant et sa liberté, l'autre sa liberté et sa patrie: on se console par la douleur.

On dit qu'un Français, obligé de fuir pendant la terreur, avait acheté

de quelques deniers qui lui restaient, une barque sur le Rhin ; il s'y était logé avec sa femme et ses deux enfans. N'ayant point d'argent, il n'y avait point pour lui d'hospitalité. Quand on le chassait d'un rivage, il passait, sans se plaindre, sur l'autre bord : souvent poursuivi sur les deux rives, il était obligé de jeter l'ancre au milieu du fleuve. Il pèchait pour nourrir sa famille ; mais les hommes lui disputaient encore les secours de la Providence, et lui enviaient quelques petits poissons, qu'avaient mangés ses enfans. La nuit, il allait cueillir des herbes sèches, pour faire un peu de feu, et sa femme demeurait dans de mortelles angoisses jusqu'à son retour. Cette famille à qui l'on ne pouvait reprocher que ses malheurs, n'avait pas, sur le vaste globe, un seul coin de terre où elle osât poser le pied. Obligée de se faire sauvage entre quatre grandes nations civilisées, toute

toute sa consolation était, qu'en errant dans le voisinage de la France, elle pouvait quelquefois respirer un air qui avait passé sur son pays.

Que si l'on nous demandait quelles sont donc ces fortes attaches par qui nous sommes enchaînés au lieu natal; ces attaches, qui sont une si grande preuve de la bonté de Dieu, et conséquemment de son existence? nous avouons que nous aurions de la peine à répondre. C'est peut-être le souris d'une mère, d'un père, d'une sœur; c'est peut-être le souvenir d'un vieux précepteur qui nous éleva, et des jeunes compagnons de notre enfance; c'est peut-être les soins que nous avons reçus d'une bonne nourrice, d'un *domestique* âgé, partie si essentielle de la maison (*Domûs*); enfin ce sont les circonstances les plus simples, si l'on veut même, les plus triviales: un chien qui aboyait la nuit dans la campagne, un rossignol qui revenait

tous les ans dans le verger, le nid de l'hirondelle à la fenêtre, le clocher de l'église qu'on voyoit au-dessus des arbres, l'if du cimetière, le tombeau gothique ; voilà tout. Mais ces petits moyens démontrent d'autant mieux la réalité d'une Providence, qu'ils ne pourraient être la source des grandes vertus patriotiques, si Dieu ne l'avait ainsi ordonné.

PREMIÈRE PARTIE.

DOGMES ET DOCTRINE.

LIVRE SIXIÈME.

IMMORTALITÉ DE L'AME, PROUVÉE PAR LA MORALE ET LE SENTIMENT.

CHAPITRE PREMIER.

Désir de bonheur dans l'homme.

QUAND il n'y aurait d'autres preuves de l'existence de Dieu que les merveilles, ou, pour ainsi dire, que la poésie de la nature, ces preuves sont si fortes, qu'elles suffiraient pour convaincre tout homme qui ne cherche que la vérité. Mais si ceux qui nient

la Providence, ne peuvent expliquer sans elle les miracles de la création, ils sont encore plus embarrassés pour répondre aux objections de leur propre cœur. En renonçant à l'Etre suprême, ils sont obligés de renoncer à une autre vie; et cependant leur ame les agite, elle se présente à chaque instant devant eux, et les force, en dépit des sophismes, à confesser son existence et son immortalité.

Qu'ils nous disent d'abord, si l'ame s'éteint au tombeau, d'où leur vient ce désir de bonheur qui les tourmente? Toutes nos passions ici-bas se peuvent aisément rassasier : l'amour, l'ambition, la colère ont une plénitude assurée de jouissance; le besoin de félicité est le seul qui manque de satisfaction comme d'objet, car on ne sait ce que c'est que cette vague félicité qu'on désire. Il faut convenir que si tout est *matière*, la *nature* s'est ici étrangement trompée; elle a fait un sentiment sans but.

Il est certain que notre ame demande éternellement ; à peine a-t-elle obtenu l'objet de sa convoitise, qu'elle demande encore : l'univers entier ne la satisfait point. L'infini est le seul champ qui lui convienne ; elle aime à se perdre dans les nombres, à concevoir les plus grandes comme les plus petites dimensions, à multiplier sans terme. Enfin gonflée, et non rassasiée de tout ce qu'elle a dévoré, elle se précipite dans le sein de Dieu, où viennent s'absorber toutes les idées de l'infini, en perfection, en temps et en espace. Mais elle ne se plonge dans la Divinité, que parce que cette Divinité est pleine de ténèbres, *Deus absconditus*. Si elle en obtenait une vue distincte, elle la dédaignerait, comme tous les objets qu'elle mesure. On pourrait même dire que ce serait avec quelque raison ; car si l'ame s'expliquait bien le principe éternel, elle serait ou supérieure à ce principe,

ou du moins son égale. Il n'en est pas des êtres intellectuels comme des êtres physiques : un homme peut comprendre la puissance d'un roi, sans être un roi; mais un homme qui comprendrait Dieu serait Dieu.

Or, les animaux ne sont point troublés par cette espérance que manifeste le cœur de l'homme; ils atteignent sur-le-champ à leur suprême bonheur : un peu d'herbe satisfait l'agneau, un peu de sang rassasie le tigre. Si l'on soutenait, d'après quelques philosophes, que la diverse conformation des organes fait toute la différence entre nous et la brute, on pourrait tout au plus admettre ce raisonnement dans les actes purement matériels; mais qu'importe ma main à ma pensée, lorsque dans le calme de la nuit, je m'élance dans tous ces espaces, pour y trouver l'Ordonnateur de tant de mondes? Pourquoi le bœuf ne fait-il pas comme moi? Ses yeux lui suffisent;

et quand il aurait mes pieds ou mes bras, ils lui seraient pour cela fort inutiles. Il peut se coucher sur la verdure, lever la tête vers les cieux, et appeler par ses mugissemens l'Etre inconnu qui remplit cette immensité. Mais non ; il préfère le gazon qu'il foule ; et tandis que ces millions de soleils sont au plus haut du firmament, les grandes évidences de Dieu, l'animal dort paisiblement, sans se douter qu'avec les merveilles de son instinct, il est jeté lui-même sous l'arbre où il repose, comme une petite preuve de l'Intelligence divine.

Donc la seule créature qui cherche au-dehors, et qui n'est pas à soi-même son tout, c'est l'homme. On dit que le peuple n'a point cette inquiétude mystérieuse : il est sans doute moins malheureux que nous, car il est distrait de ses désirs par un travail pénible; il boit ses sueurs pour appaiser sa soif de félicité. Mais quand vous le

voyez se consumer six jours de la semaine, pour jouir de quelques plaisirs le septième; quand toujours espérant le repos et ne le trouvant jamais, il arrive à la mort sans cesser de désirer; direz-vous qu'il ne partage pas la secrète aspiration de tous les hommes vers un bien-être inconnu? Que si l'on prétend que ce souhait est du moins borné pour lui aux choses de la terre; cela n'est rien moins que certain: donnez à l'homme le plus pauvre, tous les trésors du monde, suspendez ses travaux, satisfaites ses besoins; avant que quelques mois se soient écoulés, il en sera encore aux désirs et à l'espérance.

D'ailleurs est-il vrai que le peuple, même dans son état de misère, ne connaisse pas cette soif de bonheur qui s'étend au-delà de la vie? D'où vient cet instinct mélancolique qu'on remarque dans l'homme champêtre? Nous l'avons vu seul à la porte de sa

cabane, tandis que sa famille était allée prier ce Moissonneur, qui séparera *le bon grain de l'ivraie ;* il prêtait l'oreille au son de la cloche, son attitude était pensive; il n'était distrait, ni par les passereaux de l'aire voisine, ni par les insectes qui bourdonnaient autour de lui. Cette noble figure de l'homme, plantée comme la statue d'un Dieu sur le seuil d'une chaumière ; ce front sublime, bien que chargé de soucis ; ces épaules ombragées d'une noire chevelure, et qui semblaient encore s'élever comme pour soutenir le ciel, quoique courbées sous le fardeau de la vie ; tout cet être si majestueux, bien que misérable, ne pensait-il à rien, ou songeait-il seulement aux choses d'ici-bas ? Ah ! ce n'était pas l'expression de ces lèvres entr'ouvertes, de ce corps immobile, de ce regard attaché à la terre : le souvenir de Dieu était là avec le son de la cloche religieuse.

S'il est impossible de nier que l'homme espère jusqu'au tombeau; s'il est certain que tous les biens de la terre, loin de combler nos souhaits, ne font que creuser l'ame et en augmenter le vide; il faut en conclure qu'il y a quelque chose au-delà du temps. *Vincula hujus mundi*, dit saint Augustin, *asperitatem habent veram, jucunditatem falsam : certum dolorem, incertam voluptatem : durum laborem, timidam quietem : rem plenam miseriæ, spem beatitudinis inanem.* « Le monde a des liens pleins d'une véritable âpreté et d'une fausse douceur; des douleurs certaines, des plaisirs incertains; un travail dur, un repos inquiet; des choses pleines de misère, et une espérance vide de bonheur (1). » Loin de nous plaindre que le désir de félicité ait été placé dans

---

(1) Epist. 30.

ce monde, et son but dans l'autre, admirons en cela la bonté de Dieu. Puisqu'il faut tôt ou tard sortir de la vie, la Providence a mis au-delà du terme fatal un charme qui nous attire, afin de diminuer nos terreurs du tombeau : quand une mère veut faire franchir une barrière à son enfant, elle lui tend de l'autre côté un objet agréable, pour l'engager à passer.

CHAPITRE II.

Du Remords et de la Conscience.

LA conscience fournit une seconde preuve de l'immortalité de notre ame. Chaque homme a au milieu du cœur un tribunal où il commence par se juger soi-même, en attendant que l'arbitre souverain confirme la sentence. Si le vice n'est qu'une conséquence physique de notre organisation, d'où vient cette frayeur qui trouble les

jours d'une prospérité coupable? Pourquoi le remords est-il si terrible, qu'on préfère souvent de se soumettre à la pauvreté et à toute la rigueur de la vertu, plutôt que d'acquérir des biens illégitimes? Pourquoi y a-t-il une voix dans le sang, une parole dans la pierre? Le tigre déchire sa proie, et dort; l'homme devient homicide, et veille. Il cherche les lieux déserts, et cependant la solitude l'effraie; il se traîne autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux. Son regard est mobile et inquiet, il n'ose regarder le mur de la salle du festin, dans la crainte d'y voir des caractères funestes. Tous ses sens semblent devenir meilleurs pour le tourmenter : il voit, au milieu de la nuit, des lueurs menaçantes; il est toujours environné de l'odeur du carnage; il soupçonne le goût du poison jusque dans le mets qu'il a lui-même apprêté; son oreille d'une étrange subtilité, trouve

trouve le bruit où tout le monde trouve le silence; et en embrassant son ami, il croit sentir sous ses vêtemens un poignard caché.

O conscience ! ne serais-tu qu'un fantôme de l'imagination, ou la peur des châtimens des hommes ? Je m'interroge ; je me fais cette question : « Si tu pouvais, par un seul désir, tuer un homme à la Chine, et hériter de sa fortune en Europe, avec la conviction surnaturelle qu'on n'en saurait jamais rien, consentirais-tu à former ce désir ? » J'ai beau m'exagérer mon indigence ; j'ai beau vouloir atténuer cet homicide, en supposant que, par mon souhait, le Chinois meurt tout-à-coup sans douleur; qu'il n'avait point d'héritier ; que même à sa mort, par telle position de ses affaires, ses biens seront perdus pour l'état; j'ai beau me figurer cet étranger comme accablé de maladies et de chagrins, me dire que la mort est un bien pour lui, qu'il

l'appelle lui-même, qu'il n'a plus qu'un instant à vivre; malgré tous mes vains subterfuges, j'entends au fond de mon cœur une voix qui crie si fortement contre la seule pensée d'une telle supposition, que je ne puis douter un instant de la réalité de la conscience.

C'est donc une triste nécessité que d'être obligé de nier le remords, pour nier l'immortalité de l'ame et l'existence d'un Dieu vengeur. Toutefois nous n'ignorons pas que l'athéisme, poussé à bout, a recours à cette dénégation honteuse. Le sophiste, dans le paroxisme de la goutte, s'écriait : « O douleur ! je n'avouerai jamais que tu sois un mal ! » Et quand il serait vrai qu'il se trouvât des hommes assez infortunés pour étouffer le cri de la conscience, qu'en résulterait-il encore ? Ne jugeons point celui qui a l'usage de tous ses membres, par le paralytique qui ne sent plus la moitié des siens ; le crime, à son dernier degré,

est une maladie de l'ame qui la cautérise : en renversant la religion, on a détruit le seul remède qui pouvait rétablir la sensibilité dans les parties mortes du cœur. Cette étonnante religion du Christ était une sorte de supplément à ce qui manquait aux hommes. Péchait-on *par excès*, par trop de prospérité, par violence de caractère ? elle était là pour nous avertir de l'inconstance de la fortune et du danger des emportemens. Etait-ce, au contraire, *par défaut* qu'on était exposé, par indigence de biens, par indifférence d'ame ? elle nous apprenait à mépriser les richesses, en même temps qu'elle réchauffait nos glaces, et nous donnait pour ainsi dire des passions. Avec le criminel sur-tout sa charité était inépuisable : il n'y avait point d'homme si souillé qu'elle n'admît à repentir ; point de lépreux si dégoûtant, qu'elle ne touchât de ses mains pures. Pour le passé, elle ne

demandait qu'un remords ; pour l'avenir, qu'une vertu : *Ubi autem abundavit delictum*, disait-elle, *superabundavit gratia.* « La grace a surabondé où avait abondé le crime (1). » Toujours prêt à avertir le pécheur, J. C. avait établi sa religion comme une seconde conscience pour le coupable endurci, qui aurait eu le malheur de perdre la conscience naturelle ; conscience évangélique, pleine de pitié et de douceur; et à laquelle le Fils du Tout-puissant avait accordé le droit de faire grace, que n'a pas la première.

Après avoir parlé du remords qui suit le crime, il serait inutile de parler de la satisfaction qui accompagne la vertu. Le contentement intérieur qu'on éprouve en faisant une bonne œuvre, n'est pas plus une com-

---

(1) Rom. v, 20.

binaison de la matière, que le reproche de la conscience lorsqu'on commet une méchante action, n'est la crainte des lois.

Si des sophistes, qu'on ne saurait trop haïr, soutiennent que la vertu n'est qu'un amour-propre déguisé, et que la pitié n'est qu'un amour de soi-même ; ne leur demandons point, s'ils n'ont jamais rien senti dans leurs entrailles, après avoir soulagé un malheureux, ou si c'est la crainte de retomber en enfance, qui les attendrit sur l'innocence du nouveau-né. La vertu et les larmes sont pour les hommes la source de l'espérance et la base de la foi ; or comment croirait-il en Dieu, celui qui ne croit ni à la réalité de la vertu, ni à la vérité des larmes ?

Nous penserions faire injure aux lecteurs, en nous arrêtant à montrer comment l'immortalité de l'ame et l'existence de Dieu se prouvent par

cette voix intérieure appelée conscience. « Il y a dans l'homme, dit Cicéron (1), une puissance qui porte au bien et détourne du mal, non-seulement antérieure à la naissance des peuples et des villes, mais aussi ancienne que ce Dieu par qui le ciel et la terre subsistent et sont gouvernés; car la raison est un attribut essentiel de l'intelligence divine; et cette raison qui est en Dieu, détermine nécessairement ce qui est vice et vertu. »

CHAPITRE III.

Qu'il n'y a point de Morale, s'il n'y a point d'autre Vie. Présomption en faveur de l'Ame, tirée du respect de l'Homme pour les Tombeaux.

La morale est la base de la société; mais si tout est matière en nous, il n'y

(1) Ad Attic. XII, 28. *Trad. de d'Oliv.*

a réellement ni vice ni vertu, et conséquemment plus de morale. Nos lois, toujours *relatives* et *changeantes*, ne peuvent servir de point d'appui à la morale, toujours *absolue* et *inaltérable*; il faut donc qu'elle ait sa source dans un monde plus stable que celui-ci, et des garans plus sûrs que des récompenses précaires, ou des châtimens passagers. Quelques philosophes ont cru que la religion avait été *inventée* pour la soutenir; ils ne se sont pas apperçus qu'ils prenaient l'effet pour la cause. Ce n'est pas la religion qui découle de la morale, c'est la morale qui naît de la religion; puisqu'il est certain (comme nous venons de le dire) que la morale ne peut avoir son principe dans l'homme *physique* ou la *simple matière*; puisqu'il est certain que quand les hommes perdent l'idée de Dieu, ils se précipitent dans tous les crimes, en dépit des lois et des bourreaux.

Une religion qui a voulu s'élever sur les ruines du christianisme, et qui a cru mieux faire que l'Evangile, a déroulé dans nos églises ce précepte du décalogue : *Enfans, honorez vos pères et mères.* Et pourquoi les *théophilanthropes* ont-ils retranché la dernière partie du précepte, *afin de vivre longuement !* C'est qu'une misère secrète leur a appris que l'homme qui n'a rien ne peut rien donner. Comment aurait-il promis des années, celui qui n'est pas assuré de vivre deux momens ? Tu me fais présent de la vie, lui aurait-on dit avec justice, et tu ne vois pas que tu tombes en poussière ! comme Jéhovah, tu m'assures une longue existence, et as-tu comme lui l'éternité pour y puiser des jours ? Imprudent ! ton heure rapide n'est pas même à toi, tu ne possèdes en propre que la mort; que tireras-tu du fond de ton sépulcre, hors le néant, pour récompenser ma vertu ?

Enfin il y a une autre preuve morale de l'immortalité de l'ame, sur laquelle il faut insister : c'est la vénération des hommes pour les tombeaux. Là, par un charme invincible, la vie est attachée à la mort ; là, la nature humaine se montre supérieure au reste de la création, et apparaît dans toutes ses hautes destinées. La bête connaît-elle le cercueil, et s'inquiète-t-elle de ses cendres ? Que lui font les ossemens de son père, ou plutôt sait-elle quel est son père, après que les besoins de l'enfance sont passés ? D'où nous vient donc la puissante idée que nous avons du trépas ? Quelques grains de poussière mériteraient-ils nos hommages ? Non sans doute ; nous ne respectons les cendres de nos ancêtres, que parce qu'une voix secrète nous dit que tout n'est pas éteint en eux. C'est ce qui consacre le culte funèbre chez tous les peuples de la terre : tous sont également persuadés que le sommeil

n'est pas durable, même au tombeau, et que la mort n'est qu'une transfiguration glorieuse.

CHAPITRE IV.

De quelques objections.

SANS entrer trop avant dans les preuves métaphysiques que nous avons pris soin d'écarter, nous tâcherons pourtant de répondre à quelques objections qu'on reproduit éternellement.

Cicéron ayant avancé, d'après Platon, qu'il n'y a point de peuples chez lesquels on n'ait trouvé quelque notion de la divinité, ce consentement universel des nations, que les anciens philosophes regardaient comme une loi de nature, a été nié par les incrédules modernes ; ils ont soutenu que certains Sauvages n'avaient aucune connaissance de Dieu.

Les athées se tourmentent en vain pour couvrir la faiblesse de leur

cause ; il résulte de tous leurs argumens, que leur système n'est fondé que sur des *exceptions*, tandis que le déisme marche par la *règle générale.* Si l'on dit que le genre humain croit en Dieu, l'incrédule vous oppose d'abord tels sauvages, ensuite telle personne, ou lui-même. Soutient-on que le hasard n'a pu former le monde, parce qu'il n'y aurait eu qu'une seule chance favorable contre d'incalculables impossibilités? l'incrédule en convient; mais il répond que *cette chance existait :* c'est en tout la même manière de raisonner. De sorte que, d'après l'athée, la nature est un livre où la vérité se trouve toujours dans la note, et jamais dans le texte ; une langue dont les barbarismes forment seuls l'essence et le génie.

Quand on vient d'ailleurs à examiner ces prétendues exceptions, on découvre, ou qu'elles tiennent à des causes locales, ou qu'elles rentrent

même dans la loi établie. Ici, par exemple, il est faux qu'il y ait des sauvages qui n'aient aucune notion de la divinité. Les premiers voyageurs qui avaient avancé ce fait, ont été démentis par d'autres voyageurs mieux instruits. Parmi les incrédules des bois, on avait cité les hordes Canadiennes : nous les avons vus ces sophistes de la hutte, qui devaient avoir appris dans le livre de la nature, comme nos sophistes dans les leurs, qu'il n'y a ni Dieu ni avenir pour l'homme. Eh bien ! ces Indiens sont d'absurdes barbares, qui voient l'ame d'un enfant dans une colombe, ou celle d'une petite fille dans une touffe de sensitive. Les mères, chez eux, sont assez insensées pour épancher leur lait sur un tombeau, et elles donnent à l'homme, dans le sépulcre, la même attitude qu'il avait dans le sein maternel. Serait-ce pour enseigner que la mort n'est qu'une seconde mère qui

nous

nous enfante à une autre vie? L'athéisme ne fera jamais rien de ces peuples qui doivent à la Providence le logement, l'habit et la nourriture; et nous conseillons aux incrédules de se défier de ces alliés corrompus, qui reçoivent secrétement des présens de l'ennemi.

Autre objection.

« Puisque l'esprit croît et décroît avec l'âge, puisqu'il suit toutes les altérations de la matière, il est donc lui-même de nature matérielle, conséquemment *divisible*, et sujet à périr. »

Ou l'esprit et le corps sont deux êtres différens, ou ils ne sont que le même être. S'ils sont *deux*, il vous faut convenir que l'esprit est renfermé dans le corps; il en résulte qu'aussi long-temps que durera cette union, l'esprit sera en quelques degrés, soumis aux liens qui le pressent. Il paraîtra s'élever ou s'abaisser dans les proportions de son enveloppe. L'objec-

tion ne subsiste donc plus, dans l'hypothèse où l'esprit et le corps sont considérés comme *deux substances distinctes.*

Dans celle où vous supposez qu'ils ne sont qu'*un* et *tout*, partageant même vie et même mort, *vous êtes tenus à prouver l'assertion.* Or, il est depuis long-temps démontré que l'esprit est essentiellement différent du *mouvement*, et des autres propriétés de la matière, n'étant ni *étendu*, ni *divisible.*

Ainsi l'objection se renverse de fond en comble, puisque tout se réduit à savoir, si la matière et la pensée sont *une et même chose*, ce qui ne se peut soutenir sans absurdité.

Au surplus, il ne faut pas s'imaginer qu'en employant la prescription pour écarter cette difficulté, il soit impossible de l'attaquer par le fond. On peut prouver qu'alors même que l'esprit semble suivre les accidens du

corps, il conserve les caractères distinctifs de son essence. Les athées, par exemple, produisent en triomphe la folie, les blessures au cerveau, les fièvres délirantes : afin d'étayer leur triste système, ces hommes infortunés sont obligés d'enrôler, pour auxiliaires, dans leur cause, tous les malheurs de l'humanité. Eh bien donc, ces fièvres, cette folie, (que l'athéisme, c'est-à-dire le génie du mal, a raison d'appeler en preuve de sa réalité) que démontrent-elles après tout ? Je vois une *imagination* déréglée, mais un *entendement réglé*. Le fou et le malade apperçoivent des objets qui n'*existent pas* ; mais raisonnent-ils *faux* sur ces objets ? Ils tirent d'une cause infirme des conséquences saines.

Pareille chose arrive à l'homme attaqué de la fièvre ; son ame est offusquée dans la partie où se réfléchissent les images, parce que l'imbécillité des sens ne lui transmet plus que des

notions trompeuses; mais la région des idées reste entière et inaltérable. Et de même qu'un feu allumé dans une vile matière, n'en est pas moins un feu pur, quoique nourri d'impurs alimens; ainsi la pensée, flamme céleste, s'élance incorruptible et immortelle du milieu de la corruption et de la mort.

Quant à l'influence des climats sur l'esprit, qui a été alléguée comme une preuve de la matérialité de la pensée, nous prions les lecteurs de faire quelque attention à notre réponse; car, au lieu de résoudre une simple objection, nous allons tirer de la chose même qu'on nous oppose, une preuve singulière de l'immortalité de l'ame.

On a remarqué que la nature se montre plus forte au septentrion et au midi; c'est entre les tropiques que se trouvent les plus grands quadrupèdes, les plus grands reptiles, les plus grands oiseaux, les plus grands fleuves, les plus hautes montagnes; c'est dans les

régions du nord que nagent les puissans cétacées, et qu'on rencontre l'énorme fucus et le *pin gigantesque*. Si tout est effet de matière, combinaisons d'élémens, force de soleil, résultat du froid et du chaud, du sec et de l'humide ; pourquoi l'homme seul est-il excepté de la loi générale ? Pourquoi sa capacité physique et morale ne se dilate-t-elle pas avec celle de l'éléphant sous la ligne, et de la baleine sous le pôle ? Pourquoi, tandis que la nature entière est changée par la latitude, l'homme reste-t-il toujours le même ? Dira-t-on qu'il est, comme le bœuf, un animal de tous les pays ? Mais le bœuf conserve son *instinct* en tout climat, et nous voyons, par rapport à l'homme, une chose bien différente.

Loin de suivre la loi générale des êtres, loin de se fortifier là où la matière est supposée plus active, l'homme, au contraire, s'affaiblit en raison de

l'accroissement de la création animale autour de lui. L'Indien, le Péruvien, le Nègre au midi; l'Esquimaux, le Lapon au nord, en sont la preuve. Il y a plus; l'Amérique, où le mélange des limons et des eaux donne à la végétation toute la vigueur d'une terre primitive, l'Amérique est pernicieuse aux races d'hommes, quoiqu'elle le devienne moins tous les jours, en raison de l'affaiblissement du principe matériel. L'homme n'a toute son énergie que dans les régions où les élémens moins vifs laissent un plus libre cours à la pensée, où cette pensée, pour ainsi dire, dépouillée de son vêtement terrestre, n'est gênée dans aucun de ses mouvemens, dans aucune de ses facultés.

Il faut donc reconnaître ici quelque chose, en opposition directe avec la nature passive; or, cette chose est notre ame immortelle. Elle répugne à toutes les opérations de la matière;

elle est malade, elle languit quand elle en est trop touchée. Cet état de langueur de l'ame produit à son tour la débilité du corps ; le corps, qui, s'il eût été seul, eût profité sous les feux du soleil, est contrarié par l'abattement de l'esprit. Que si l'on disait que c'est, au contraire, le corps qui, ne pouvant supporter les extrémités du froid et du chaud, fait dégénérer l'ame, en dégénérant lui-même, ce serait une seconde fois prendre l'effet pour la cause. Ce n'est pas le vase qui agit sur la liqueur, c'est la liqueur qui tourmente le vase ; et tous ces prétendus effets du corps sur l'ame, sont précisément les effets de l'ame sur le corps.

La double débilité mentale et physique des peuples du Nord et du Midi, la mélancolie dont ils semblent frappés, ne peuvent donc, selon nous, être attribués à une fibre trop relâchée ou trop tendue, puisque les mêmes acci-

dens ne produisent pas le même effet dans les zones tempérées. Cette affection plaintive des habitans du pôle et des tropiques, est une véritable tristesse intellectuelle, produite par la position de l'ame, et par ses combats contre les forces de la matière. Ainsi, non-seulement Dieu a marqué sa sagesse par les avantages que le globe retire de la diversité des latitudes; mais en plaçant l'homme sur cette échelle, il nous a démontré presque mathématiquement l'immortalité de notre essence, puisque l'ame se fait le plus sentir, là où la matière agit le moins, et que l'homme diminue, où la brute augmente.

Touchons une dernière objection.

« Si l'idée de Dieu est naturellement empreinte dans nos ames, elle doit devancer l'éducation, prévenir le raisonnement, se montrer dès l'enfance: or les enfans n'ont point l'idée de Dieu; donc, etc. »

Dieu étant *esprit*, et ne pouvant être entendu que par l'*esprit*, un enfant chez qui la pensée n'est pas encore développée, ne saurait concevoir le souverain Etre. Pourquoi demander au cœur sa fonction la plus noble, lorsqu'il n'est pas achevé, lorsque le merveilleux ouvrage est encore entre les mains de l'ouvrier ? Un enfant comprend-il un homme ? comprend-il son père ?

Mais d'ailleurs est-il bien vrai que l'enfant n'ait pas au moins l'*instinct* de son Créateur ? Nous pourrions en prendre à témoin ses petites rêveries, ses inquiétudes, ses craintes dans la nuit, et son penchant à lever les yeux vers le ciel. Voyez cet enfant qui, joignant ses deux mains innocentes, répète après sa mère une prière au *bon Dieu*. Pourquoi ce jeune ange de la terre balbutie-t-il avec tant d'amour et de pureté, le nom de ce souverain Etre qu'il ne connaît pas ?

Et qui pourrait, à la seule vue d'un nouveau-né, douter de la présence de Dieu dans cette petite créature ? En voici un qu'une nourrice porte dans ses bras. Qu'a-t-il dit qui donne tant de joie à ce vénérable vieillard, à cet homme fait, à cette jeune femme ? Deux ou trois syllabes à demi formées, que personne n'a comprises ; et voilà des êtres raisonnables transportés d'alégresse, depuis l'aïeul, qui sait toutes les choses de la vie, jusqu'à la jeune mère qui les ignore encore. Qui donc a mis cette puissance dans le verbe de l'homme ? Pourquoi le son d'une voix humaine vous remue-t-il si impérieusement ? Ce qui vous subjugue ici, est un mystère qui tient à des causes plus relevées, qu'à l'intérêt qu'on peut prendre en l'âge de cet enfant ; quelque chose vous dit que ces paroles inarticulées sont les premiers bégayemens d'une pensée immortelle.

CHAPITRE V.

Danger et inutilité de l'Athéisme.

Il y a deux sortes d'athées bien distincts : les premiers, conséquens dans leurs principes, déclarent, sans hésiter, qu'il n'y a point de Dieu, par conséquent point de différence essentielle entre le bien et le mal, que le monde appartient aux plus forts et aux plus habiles, etc. ; du moins ceux-ci sont francs, s'ils sont atroces. Les seconds sont les honnêtes gens de l'athéisme, les hypocrites de l'incrédulité ; absurdes personnages, mille fois plus dangereux que les autres, et qui, avec une douceur feinte, se porteraient à tous les excès, pour soutenir leur système ; ils vous appelaient *mon frère*, en vous égorgeant ; les mots de de morale et d'humanité sont incessamment dans leurs bouches : ils sont triplement méchans, car ils joignent

aux vices de l'athée, l'intolérance du sectaire, et l'amour-propre de l'auteur.

Ces hommes prétendent que l'athéisme ne détruit ni le bonheur, ni la vertu, et qu'il n'y a point de condition où il ne soit aussi profitable d'être incrédule que d'être religieux : c'est ce qu'il convient d'examiner.

Si une chose doit être estimée en raison de son plus ou moins d'utilité, l'athéisme est bien méprisable, car il n'est bon à personne.

Parcourons la vie humaine ; commençons par les pauvres et les infortunés, puisqu'ils sont la majorité sur la terre. Eh bien, innombrable famille des misérables, est-ce à vous que l'athéisme est utile ? Répondez. Quoi ! pas une voix ! pas une seule voix ! J'entends un cantique d'espérance, et des soupirs qui montent vers le Seigneur ! Ceux-ci croient : passons aux heureux.

Il nous semble que l'homme heureux n'a aucun intérêt à être athée. Il est si doux pour lui de songer que ses jours se prolongeront au-delà de la vie ! Avec quel désespoir ne quitterait-il pas ce monde, s'il croyait se séparer pour toujours du bonheur ! En vain tous les biens du siècle s'accumuleraient sur sa tête ; ils ne serviraient qu'à lui rendre le néant plus affreux. Le riche peut aussi se tenir assuré que la religion augmentera ses plaisirs, en y mêlant une tendresse ineffable ; son cœur ne s'endurcira point, il ne sera point rassasié par la jouissance, inévitable écueil des longues prospérités : la religion prévient la sécheresse de l'ame, et c'est ce que voulait dire cette huile sainte, avec laquelle le christianisme consacrait la royauté, la jeunesse et la mort, pour les empêcher d'être stériles.

Le guerrier s'avance au combat : sera-t-il athée, cet enfant de la gloire ?

Celui qui cherche une vie sans fin, consentira-t-il à finir ? Paraissez sur vos nues tonnantes, innombrables soldats, antiques légions de la patrie ! Fameuses milices de la France, et maintenant milices du ciel, paraissez ! Dites aux héros de notre âge, du haut de la cité sainte, que le brave n'est pas tout entier au tombeau, et qu'il reste après lui quelque chose de plus qu'une vaine renommée.

Tous les grands capitaines de l'antiquité ont été remarquables par leur religion : Epaminondas, libérateur de sa patrie, passait pour le plus religieux des hommes ; Xénophon, ce guerrier philosophe, était le modèle de la piété ; Alexandre, éternel exemple des conquérans, se disait fils de Jupiter ; chez les Romains, les anciens consuls de la République, les Cincinnatus, les Fabius, les Papirius Cursor, les Paul Emile, les Scipion, ne mettaient leur espérance que dans la divi-

nité du Capitole; Pompée marchait aux combats, en invoquant l'assistance divine ; César voulait descendre d'une race céleste ; Caton, son rival, était convaincu de l'immortalité de l'ame; Brutus, son assassin, croyait aux puissances surnaturelles, et Auguste, son successeur, ne régna qu'au nom des dieux.

Parmi les nations modernes, était-ce un incrédule que ce fier Sycambre, vainqueur de Rome et des Gaules, qui, tombant aux pieds d'un prêtre, jetait les fondemens de l'Empire Français ? Etait-ce un incrédule que ce saint Louis, arbitre des rois, et révéré même des infidelles ? Ce Duguesclin, dont le cercueil prenait des villes, ce chevalier Baïard, sans peur et sans reproches, ce vieux connétable de Montmorenci, qui disait son chapelet au milieu des camps, étaient-ils des hommes sans foi ? O temps plus merveilleux encore, où Bossuet rame-

nait Turenne dans le sein de l'Eglise ! Enfin, de nos jours même et sous nos propres yeux, sont-ce des athées qui ont abaissé la cime des Pyrénées et des Alpes, effrayé le Rhin et le Danube, subjugué le Nil, fait trembler le Bosphore ; qui ont vaincu aux champs de Fleurus et d'Arcole, aux lignes de Weissembourg et aux pieds des pyramides, dans les vallées de Pampelune, et dans les plaines de la Bavière; qui ont mis sous leur joug l'Allemagne et l'Italie, le Brabant et la Suisse, et les îles de la Batavie et les îles de la Grèce, Munich et Rome, Amsterdam et Malte, Mayence et le Caire ? Sont-ce des athées qui ont gagné plus de soixante batailles rangées, et pris plus de cent forteresses ; qui ont rendu vaine la coalition de huit grands empires, et fait trembler les souverains des Indes, derrière toutes les solitudes de l'Asie ? Sont-ce des athées qui ont accompli tant de

prodiges, ou bien des paysans *chrétiens*, qui avaient pratiqué toute leur vie les devoirs de la religion? On ne voit pas que tous ces grands esprits, qui ne pouvaient s'abaisser jusqu'à croire en Dieu, se souciassent beaucoup d'aller aux combats. Qu'il eût été beau pourtant de voir une armée d'incrédules, aux prises avec ces Cosaques, qui pensent monter au ciel, en mourant sur le champ de bataille!

Il n'est point de caractère plus admirable que celui d'un héros chrétien: le peuple qu'il défend le regarde comme son père: il protége le laboureur et les moissons; il écarte les injustices; c'est un ange de la guerre, que Dieu envoie pour adoucir ce fléau. Les villes ouvrent leurs portes au seul bruit de sa justice, les remparts tombent devant ses vertus; il est l'amour du soldat et l'idole des nations; il mêle au courage du guerrier, la charité évangélique; sa conversation touche

et instruit, ses paroles ont une grace de simplicité parfaite ; on est étonné de trouver tant de douceur dans un homme accoutumé à vivre au milieu des périls : ainsi le miel se cache sous l'écorce d'un chêne qui a bravé tous les orages.

Concluons que, sous aucun rapport, l'athéisme n'est bon au guerrier.

Nous ne voyons pas qu'il soit plus utile dans les divers états de la nature, que dans les conditions de la société. Si la morale porte toute entière sur le dogme de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame, un père, un fils, des époux, n'ont aucun intérêt à être incrédules. Eh! comment, par exemple, concevoir qu'une femme puisse être athée? Qui appuiera ce roseau, si la religion n'en soutient la fragilité? Être le plus faible de la nature, toujours à la veille de la mort ou de la perte de ses charmes ; qui le soutiendra cet être qui sourit et qui

meurt, si son espoir n'est point au-delà d'une existence éphémère? Par le seul intérêt de sa beauté, la femme doit être pieuse. Douceur, soumission, aménité, tendresse, sont une partie des charmes que le Créateur prodigua à notre première mère, et la philosophie est mortelle à cette sorte d'attraits.

La femme qui a naturellement l'instinct du mystère, qui prend plaisir à se voiler, qui ne découvre jamais qu'une moitié de ses graces et de sa pensée, qu'on peút deviner mais non pas connaître, qui comme mère et comme vierge est pleine de secrets, qui séduit sur-tout par son ignorance, et que le ciel forma pour la vertu et les sentimens les plus mystérieux, la pudeur et l'amour; cette femme renonçant au doux instinct de son sexe, ira d'une main faible et téméraire, chercher à soulever l'épais rideau qui couvre la Divinité! A qui pense-t-elle

plaire par cet effort ridicule et sacrilége ? Croit-elle, en joignant ses petits blasphèmes et sa frivole métaphysique aux imprécations des Spinosa et aux sophismes des Bayle, nous donner une grande idée de son génie? Sans doute elle n'a pas dessein de se choisir un époux : quel homme de bon sens voudrait s'associer une compagne impie?

L'épouse incrédule a rarement l'idée de ses devoirs ; elle passe ses jours, ou à raisonner sur la vertu sans la pratiquer, ou à suivre ses plaisirs dans le tourbillon du monde. Sa tête est vide, son ame creuse, l'ennui la dévore; elle n'a ni Dieu, ni soins domestiques, pour remplir l'abyme de ses momens.

Mais le jour vengeur approche ; le Temps arrive, menant la Vieillesse par la main. Le spectre aux cheveux blancs, aux épaules voûtées, aux mains de glace, s'assied sur le seuil

du logis de la femme incrédule; elle l'apperçoit, et pousse un cri. Qui peut entendre sa voix? Est-ce un époux? il n'y en a plus pour elle; depuis long-temps il s'est éloigné du théâtre de son déshonneur. Sont-ce des enfans? perdus par une éducation impie et par l'exemple maternel, se soucient-ils de leur mère? Si elle regarde dans le passé, elle n'y voit aucune route, ses vertus n'y ont point laissé de traces. Pour la première fois, sa triste pensée se tourne vers le ciel; elle commence à croire qu'il eût été plus doux d'avoir une religion. Regret inutile! la dernière punition de l'athéisme dans ce monde, est de désirer la foi sans pouvoir l'obtenir. Quand, au bout de sa carrière, on reconnaît les mensonges d'une fausse philosophie; quand le néant, comme un astre funeste, commence à se lever sur l'horizon de la mort; on voudrait revenir à Dieu, et il n'est plus temps: l'esprit abruti par

l'incrédulité, rejette toute conviction. Oh ! qu'alors la solitude est profonde, lorsque la Divinité et les hommes se sont retirés à-la-fois ! Elle meurt cette femme ; elle expire entre les bras d'une garde payée, ou d'un homme dégoûté par ses souffrances, qui trouve qu'elle a résisté au mal bien des jours. Un triste cercueil renferme toute l'infortunée : on ne voit à ses funérailles ni une fille échevelée, ni des gendres et des petits-fils en pleurs ; digne cortége qui, avec la bénédiction du peuple et le chant des prêtres, accompagne au tombeau la mère de famille. Peut-être seulement quelque fils inconnu, qui ignore le honteux secret de sa naissance, rencontre par hasard le convoi ; il s'étonne de l'abandon de cette bière, et demande le nom du mort aux quatre porteurs, qui vont jeter aux vers le cadavre, qui leur fut promis par la femme athée.

Que différent est le sort de la femme religieuse ! Ses jours sont environnés de joie, sa vie est pleine d'amour : son époux, ses enfans, ses domestiques la respectent et la chérissent : tous reposent en elle avec une aveugle confiance, parce qu'ils croient fermement à la fidélité de celle qui est fidelle à son Dieu. La foi de cette chrétienne se fortifie par son bonheur, et son bonheur par sa foi ; elle croit en Dieu, parce qu'elle est heureuse, et elle est heureuse, parce qu'elle croit en Dieu.

Eh ! faut-il autre chose à une mère, pour être convaincue de la réalité d'une félicité suprême, que de voir son enfant sourire ? La bonté de la Providence ne se montre-t-elle pas toute entière dans le berceau de l'homme ? Quels accords touchans ! ne seraient-ils que les effets d'une insensible matière ? L'enfant naît, la mamelle est pleine ; la bouche du jeune

convive n'est point armée, de peur de blesser la coupe du banquet maternel : il croît ; le lait devient plus nourrissant : on le sèvre, la merveilleuse fontaine tarit. Cette femme si faible, a tout-à-coup acquis des forces qui lui font surmonter des fatigues que ne pourrait supporter l'homme le plus robuste. Qu'est-ce qui la réveille au milieu de la nuit, au moment même où son fils va demander le repas accoutumé ? D'où lui vient cette adresse qu'elle n'avait jamais eue ? Comme elle touche cette tendre fleur sans la briser ! ses soins semblent être le fruit de l'expérience de toute sa vie ; et cependant c'est-là son premier-né ! Le moindre bruit épouvantait la vierge ; où sont les armées, les foudres, les périls, qui feront pâlir la mère ? Jadis, il fallait à cette femme une nourriture délicate, une couche molle ; le moindre souffle de l'air l'incommodait : à présent un pain grossier,

grossier, une poignée de paille, la pluie et les vents ne lui importent guère, tandis qu'elle a dans sa mamelle une goutte de lait pour nourrir son fils, et dans ses haillons un coin de manteau pour l'envelopper.

Tout étant ainsi, il faudrait être bien obstiné, pour ne pas embrasser le parti où non-seulement la raison trouve le plus grand nombre de preuves, mais où la morale, le bonheur, l'espérance, l'instinct même et tous les désirs de l'ame nous portent naturellement; car s'il était vrai, comme il est faux, que l'esprit tînt la balance égale entre Dieu et l'athéisme, encore est-il certain qu'elle pencherait beaucoup du côté du premier: outre la moitié de sa raison, l'homme met de plus dans le bassin de Dieu, tout le poids de son cœur.

On sera tout-à-fait convaincu de cette vérité, si l'on examine la manière très-différente dont l'athéisme et

la religion procèdent dans leur démonstration.

La religion ne se sert que de preuves générales ; elle ne juge que sur l'ordonnance des cieux, sur les lois immuables de l'univers ; elle ne voit que les graces de la nature, les instincts charmans des animaux, et leurs belles convenances avec l'homme.

L'athéisme ne vous apporte que de honteuses exceptions ; il n'apperçoit que des désordres, des marais impurs, des volcans, des bêtes nuisibles ; et comme s'il cherchait à se cacher dans la boue, il interroge les reptiles et les insectes, pour lui fournir des preuves contre Dieu.

La religion ne parle que de la grandeur et de la beauté de l'homme :

L'athéisme a toujours la lèpre et la peste à vous offrir.

La religion tire ses raisons de la sensibilité de l'ame, des plus doux attachemens de la vie, de la piété filiale,

de l'amour conjugal, de la tendresse maternelle :

L'athéisme réduit tout à l'instinct de la bête ; et pour premier argument de son systême, il vous étale un cœur que rien ne peut toucher.

Enfin, la religion soutient que nos maux auront un terme ; elle nous console, elle essuie nos pleurs, elle nous assure d'une autre vie :

Dans le culte abominable de l'athéisme, les douleurs humaines font fumer l'encens, la mort est le sacrificateur, l'autel un cercueil, et le néant la divinité.

CHAPITRE VI.

Fin des Dogmes du Christianisme. Etat des peines et des récompenses dans une autre vie. Elysée antique, etc.

L'EXISTENCE d'un Etre suprême une fois reconnue, et l'immortalité de

l'ame accordée, il n'y a plus, quant au fond, de difficulté à admettre un état de récompenses et de châtimens après cette vie : les deux premiers dogmes entraînent de nécessité le troisième. Il ne s'agit donc plus que de faire voir combien celui-ci est moral et poétique dans les opinions chrétiennes, et combien la religion évangélique se montre encore ici supérieure à tous les cultes de la terre.

Dans l'Elysée des anciens, on ne trouve que des héros et des hommes qui avaient été heureux ou éclatans dans le monde; les enfans, et apparemment les esclaves et les hommes obscurs (c'est-à-dire l'infortune et l'innocence), étaient relégués aux enfers. Et quelles récompenses pour la vertu, que ces banquets et ces danses dont l'éternelle durée suffirait pour en faire un des tourmens du Tartare !

Mahomet promet d'autres jouissances. Son paradis est une terre de musc et

de la plus pure farine de froment, qu'arrose le fleuve de vie, et l'Acawtar, rivière qui prend sa source sous les racines du *Tuba*, ou l'arbre du bonheur. Des fontaines dont les grottes sont d'ambre gris et les bords d'aloès, murmurent sous des palmiers d'or. Sur les rives d'un lac quadrangulaire, reposent mille coupes faites d'étoiles, dont les ames prédestinées se servent pour puiser l'onde. Tous les élus assis sur des tapis de soie, à l'entrée de leurs tentes, mangent le globe de la terre, réduit par Allah en un merveilleux gâteau. Des eunuques et soixante-douze filles aux yeux noirs, leur servent dans trois cents plats d'or le poisson Nun, et les côtes du buffle Bàlam. L'ange Israfil chante incessamment de beaux cantiques ; les filles immortelles mêlent leurs voix à ses concerts ; et les ames des poëtes vertueux, retirées dans la glotte de certains oiseaux qui voltigent sur l'*arbre*

du bonheur, accompagnent le chœur céleste. Cependant des cloches de cristal, suspendues aux palmiers d'or, sont mélodieusement agitées par un vent sorti du trône de Dieu. (1)

Les joies du ciel des Scandinaves étaient sanglantes ; mais il y avait de la grandeur dans les plaisirs attribués aux ombres guerrières, et dans le pouvoir qu'elles avaient de diriger les tourbillons : ce paradis était le résultat du genre de vie que menait le Barbare du nord. Errant sur des grèves sauvages, cette triste voix qui sort de l'Océan, faisait tomber son ame en d'immenses rêveries ; égaré de pensée en pensée, comme les flots de murmure en murmure, dans le vague de ses désirs, il se mêlait aux élémens, montait sur les nues errantes, balançait les forêts dépouillées, et volait sur les mers avec les tempêtes.

(1) Le Coran et les poëtes Arabes.

Les enfers des nations infidelles sont aussi capricieux que leur ciel : nous nous réservons à parler du Tartare dans les parties littéraires de notre ouvrage, où nous allons entrer à l'instant. Quoi qu'il en soit, les récompenses que le christianisme promet à la vertu, et les châtimens qu'il annonce au crime, se font reconnaître au premier coup d'œil pour les véritables. Le ciel et l'enfer des chrétiens ne sont point imaginés d'après les mœurs particulières d'un peuple, mais fondés sur des idées générales qui conviennent à toutes les nations et à toutes les classes de la société. Ecoutez ce qu'il y a de plus simple et de plus sublime en quelques mots : — Le bonheur du juste consistera, dans l'autre vie, à posséder Dieu avec plénitude; — le malheur de l'impie sera de connaître les perfections de Dieu, et d'en être à jamais privé.

Il serait difficile de trouver quelque chose de plus philosophique que ce dogme chrétien : mais on dira peut-être que le christianisme ne fait que répéter ici les leçons des écoles de Platon et de Pythagore. On convient donc au moins que la religion chrétienne n'est pas la religion des *petits esprits*, puisqu'on avoue que ces dogmes sont ceux des *sages*.

En effet, les Gentils reprochaient aux premiers fidelles de n'être qu'une secte de philosophes ; mais fût-il certain (ce qui n'est pas prouvé) que la docte antiquité eût, touchant un état futur, les mêmes notions que le christianisme ; autre est toutefois une vérité renfermée dans un petit cercle de disciples choisis, autre une vérité qui est devenue la manne commune du peuple. Ce que les plus beaux génies de la Grèce ont trouvé par un dernier effort de raison, s'enseigne publiquement aux carrefours de nos

cités; et le manœuvre peut acheter pour quelques deniers, dans le catéchisme de ses enfans, les secrets les plus sublimes des sectes antiques.

Nous ne dirons rien à présent du purgatoire, parce que nous le considérons ailleurs sous ses rapports moraux et poétiques. Quant au principe qui établit ce lieu d'expiation, il est fondé sur la raison même, puisqu'il y a un état de tiédeur entre le vice et la vertu, qui ne mérite ni les peines de l'enfer, ni les récompenses du ciel.

CHAPITRE VII.

Jugement dernier.

Les Pères ont été de différentes opinions sur l'état immédiat de l'ame du juste, après sa séparation d'avec le corps. S. Augustin pense qu'elle va dans un séjour de paix, en attendant qu'elle se réunisse à sa chair incorrup-

tible (1). S. Bernard croit qu'elle est reçue dans le ciel, où elle contemple l'humanité de J. C., mais non sa divinité, dont elle ne jouira qu'après la résurrection (2); dans quelques autres endroits de ses sermons, il assure qu'elle entre immédiatement dans la plénitude du bonheur céleste (3); et c'est le sentiment que l'Eglise paraît avoir adopté.

Mais comme il est juste que le corps et l'ame, qui ont commis ou pratiqué ensemble, ou la faute, ou la vertu, souffrent ou soient récompensés ensemble; la religion nous enseigne que celui qui nous tira de la poussière, nous en rappellera une seconde fois, pour comparaître à son

---

(1) *De Trinit.* lib. XV, cap. 25.

(2) *Serm. in Sanct. omn.* 1-2-3. *De Considerat.* lib. V, cap. 4.

(3) *Serm. II de S. Malac.* n. 5. *Serm. de S. Vict.* n. 4.

tribunal. L'école stoïque croyait, ainsi que les chrétiens, à l'enfer, au paradis, au purgatoire, et à la résurrection des corps (1), et l'idée confuse de ce dernier dogme était aussi répandue chez les mages (2). Les Egyptiens espéraient revivre, après avoir passé mille ans dans la tombe (3) ; les vers Sibylliens parlent de la résurrection, du jugement dernier (4), etc.

Pline, en se moquant de Démocrite, nous apprend quelle était l'opinion de ce philosophe, touchant une résurrection : *similis et de asservandis corporibus hominum, ac reviviscendi promissa à Democrito vanitas, qui non vixit ipse.* (5)

---

(1) Seneq. epist. 90. *id.* ad Marc. Laert. lib. VII. Plut. *in resig. stoic. et in fac. lun.*

(2) Hyde. relig. Pers. Plut. *de Is. et Osir.*

(3) Diod. et Herod.

(4) Bocchus *in Solin.* cap. 8. Lact. lib. VII, cap. 29; lib. IV, cap. 15, 18 et 191.

(5) Lib. VII, cap. 55.

La résurrection est clairement exprimée dans ces beaux vers de Phocylide, sur la cendre des morts.

Οὺ καλὸν ἀρμονίην ἀναλυέμεν ἀνθρώποιο.
Καὶ ταχα δ' εκγαιης ελπιζομενὲς φαος ελθεῖν,
Λειψαν ἀποιχομενων ὀπισω δὲ θεοὶ τελεθονται.

« Il est impie de disperser les restes de l'homme, car la cendre et les ossemens des morts retourneront à la lumière, et deviendront semblables aux Dieux. »

Virgile parle obscurément du dogme de la résurrection, dans le sixième livre de l'Enéide.

Mais comment des atomes dispersés dans tous les élémens, pourront-ils se réunir pour former les mêmes corps? Il y a long-temps que cette objection a été faite, et la plupart des Pères y ont répondu (1). « Ex-

(1) S. Cyrille, év. de Jérus. Catéch. XVIII.

plique-

plique-moi comment tu es, dit Tertullien, et je te dirai comment tu seras. » (1)

Rien n'est plus frappant et plus formidable que ce moment de la fin des siècles, annoncé par le christianisme.

En ce temps-là, des signes funestes se manifesteront dans les cieux : le puits de l'abyme s'ouvrira : les sept anges verseront les sept coupes pleines de la colère ; les peuples malades s'entre-tueront ; les mères entendront leurs fruits se plaindre dans leur sein, et la mort parcourra les royaumes sur son cheval pâle. (2)

Cependant la terre commence à trembler sur ses bases ; la lune se

---

S. Grég. Nic. *Orat. pro. Res. carn.* S. August. *de Civ. Dei*, lib. XX. S. Chrys. *Homel. in Resur. carn.* S. Grég. pap. dial. IV. S. Amb. *Serm. in Fid. res.* S. Epiph. Aucyrot. p. 68.

(1) In Apologet.

(2) Apoc.

couvre d'un voile sanglant, les astres menaçans pendent à demi détachés de leur voûte : le monde est en agonie. Tout-à-coup l'heure fatale vient à frapper ; Dieu suspend les flots de la création, et le monde a passé comme un fleuve tari.

Alors se fait entendre la trompette de l'ange du jugement; il crie : *Morts, levez-vous : SURGITE, MORTUI !* Les sépulcres se fendent à grand bruit, le genre humain sort à-la-fois du tombeau, et les races assemblées s'étendent dans la profonde Josaphat.

Voici apparaître le Fils de l'Homme sur les nuées ; les puissances de l'enfer remontent du fond de l'abyme, pour assister au dernier arrêt prononcé sur les siècles : les boucs et les brebis sont séparés, les méchans s'enfoncent dans le gouffre, les justes triomphans montent dans les cieux : Dieu rentre dans son repos, et partout règne l'éternité.

CHAPITRE VIII.

Bonheur des Justes.

On demande quelle est cette plénitude de bonheur céleste, promise à la vertu par le christianisme; on se plaint de sa trop grande mysticité : « du moins dans le système mythologique, dit-on, on pouvait se former une image des plaisirs des ombres heureuses ; mais comment comprendre la félicité des élus? »

Fénélon l'a cependant devinée cette félicité, lorsqu'il fait descendre Télémaque au séjour des mânes : son élysée est visiblement un paradis chrétien. Comparez sa description à l'élysée de l'Enéide, et vous verrez quels progrès le christianisme a fait faire à la raison et au cœur de l'homme.

« Une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes

justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement : cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre, qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres ; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière : elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais, que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal : elle n'éblouit jamais ; au contraire, elle fortifie les yeux, et porte dans le fond de l'ame, je ne sais quelle sérénité : c'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris ; elle sort d'eux, et elle y entre ; elle les pénètre, et s'incorpore à eux, comme les alimens s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent ; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie : ils sont plongés dans cet abyme de délices, comme les poissons dans la mer ; ils ne veulent plus rien ; ils ont tout, sans rien

avoir ; car ce goût de lumière pure appaise la faim de leur cœur. . . . .
. . . .
Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leur visage : mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent ; c'est une joie douce, noble, pleine de majesté ; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte : ils sont sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avait cru mort ; et cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. » (1)

Les plus belles pages du Phédon sont moins divines que cette peinture ; et cependant Fénélon, resserré dans les bornes de sa fiction, n'a pu attribuer aux Ombres tout le bonheur

(1) Liv. XIX.

qu'il eût retracé dans les véritables élus. (1)

Le plus pur de nos sentimens dans ce monde, c'est l'admiration ; mais cette admiration terrestre est toujours mêlée de faiblesse, soit dans l'objet qui admire, soit dans l'objet admiré. Qu'on imagine donc un être parfait, source de tous les êtres, en qui se voit clairement et saintement tout ce qui fut, est, et sera; que l'on suppose en même temps une ame exempte d'envie et de besoins, incorruptible, inaltérable, infatigable, capable d'une attention sans fin; qu'on se la figure contemplant le Tout-Puissant, découvrant sans cesse en lui de nouvelles connaissances et de nouvelles perfections, passant d'admiration en admiration, et ne s'appercevant de son existence, que par le sentiment

(1) *Voyez* aussi le sermon sur le Ciel, par l'abbé Poule.

prolongé de cette admiration même ; concevez de plus Dieu comme souveraine beauté, comme principe universel d'amour ; représentez - vous toutes les amitiés de la terre, venant se perdre ou se réunir dans cet abyme de sentimens, ainsi que des gouttes d'eau dans la mer, de sorte que l'ame fortunée aime Dieu uniquement, sans pourtant cesser d'aimer les amis qu'elle eut ici-bas ; persuadez-vous enfin que le prédestiné a la conviction intime que son bonheur ne finira point (1) : alors vous aurez une idée, bien qu'à la vérité très-imparfaite, de la félicité des justes ; alors vous comprendrez que le chœur des bienheureux ne peut que faire entendre ce cri de *Saint! Saint! Saint!* qui meurt et renaît éternellement, dans l'extase éternelle des cieux.

(1) S. Augustin.

NOTES

ET

ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTE A.

Je donnerai ici ces preuves métaphysiques de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame, pour compléter ce que j'ai dit sur ce grand sujet. Toutes les preuves abstraites de l'existence de Dieu se tirent de ces trois sources : la *matière*, le *mouvement*, la *pensée*.

La Matière.

PREMIÈRE PROPOSITION.

QUELQUE CHOSE A EXISTÉ DE TOUTE ÉTERNITÉ.

Preuves. Par la raison que quelque chose existe. Dieu ou matière, peu importe à présent.

SECONDE PROPOSITION. 1. *Quelque chose a existé de toute éternité*, 2. ET CET ÊTRE EXISTANT EST INDÉPENDANT ET IMMUABLE.

Preuves. Il faudrait autrement, qu'il y eût une succession infinie de causes et d'effets sans cause première ; ce qui est contradictoire. On le prouve,

Parce que si la série d'êtres indépendans est UNE et TOUTE, elle ne peut avoir au dehors une cause de son existence *successive*, puisqu'elle comprend *tout*. Or,

Il est évident que chaque être, dans la chaîne progressive, n'a pas, au dedans de soi, la cause efficiente de son existence, puisqu'il est produit par un être *précédent*. Contradiction manifeste.

Objection. On dit : c'est la nécessité qui fait que cette chaîne d'êtres existe.

Réponse. Des êtres *dépendans* les uns des autres, peuvent *exister* ou n'*exister pas*. Il n'y a pas là *nécessité ;* donc la cause de cette existence est déterminée par *rien*. (Absurdité.) Donc il doit y avoir de toute éternité un Etre indépendant et immuable ; cause première de la génération des êtres.

TROISIÈME PROPOSITION. 1. *Quelque chose a existé de toute éternité. 2. Cet être existant est indépendant et immuable*, 3. ET NE PEUT ÊTRE LA MATIÈRE.

Première preuve. Si cela était, la matière existerait *nécessairement* et par elle-même : la seule supposition qu'elle n'existe pas,

serait une contradiction dans les termes. Or, il est prouvé,

Que le mode de son existence n'est pas de cette nature, puisqu'on peut concevoir, sans contradiction, qu'elle (la matière) pourrait ne pas exister, ou être toute autre chose que ce qu'elle est. En effet,

Ce caillou que vous roulez sous votre pied n'existe pas *nécessairement*, puisque vous le concevez fort bien, ou anéanti, ou de toute autre espèce, sans qu'il en arrive aucun changement dans l'univers. Ainsi, d'objets en objets, vous verrez clair comme le jour, que l'existence de la matière n'est pas de *nécessité*.

Seconde preuve. En outre, on ne peut pas se figurer la durée éternelle de la matière, de la même manière qu'on entend celle de Dieu; celui-ci, par la simplicité et la non-étendue de sa substance, se fait concevoir à la pensée, comme existant à-la-fois dans le passé, le présent et l'avenir. Mais la durée de la matière ne peut être que progressive, puisqu'elle a l'étendue et les dimensions des corps, et qu'elle se perpétue par destructions et générations; elle n'existe plus pour la minute écoulée, et comme l'homme, elle avance dans l'avenir, en perdant le passé.

Or, si l'éternité est successive, comme elle l'est démonstrativement, dans le cas de la matière, elle enferme des *siècles infinis ;*

Or, des *siècles infinis* ne peuvent être *épuisés*, ou ils ne seraient pas *infinis ;*

Donc l'éternité de la matière étant successive, cette matière ne pourrait être venue jusqu'à nos jours, puisqu'il faudrait supposer qu'elle eût franchi des siècles *infinis*, et que des siècles *infinis* qui pourraient se *franchir*, ne seraient point infinis. (1)

Troisième preuve. S'il n'y a que la matière dans la nature, et que cette matière n'existe pas de *nécessité* (ce qui implique déjà contradiction), qui est-ce qui fait durer les êtres ?

S'il n'y a pas une puissance *nécessaire*, qui conserve tout par sa seule vertu ou sa seule volonté, la cohésion des parties des corps est impossible. Mon bras doit tomber en poussière, si les atomes dont il est formé ne sont sans cesse forcés de se tenir ensemble, ou même s'ils ne sont sans cesse créés (2). Or, cette puissance *nécessaire* ne peut être la matière, puisqu'elle n'existe pas de *nécessité*, et qu'elle n'a pas elle-même la cohésion des parties. Enfin, cette volonté conserva-

(1) Abbadie.

(2) Descart.

trice ne peut émaner de la matière, puisque la matière est un être purement passif et sans volonté.

Concluons que l'être primitif, indépendant et immuable, ne peut être la matière.

QUATRIÈME PROPOSITION. 1. *Quelque chose a existé de toute éternité.* 2. *Cet être existant est indépendant et immuable;* 3. *il ne peut être la matière;* 4. IL EST NÉCESSAIREMENT UNIQUE.

Première preuve. Si deux principes *indépendans* existent ensemble, on concevra que l'un peut également exister seul, puisqu'il n'est pas de la *même* nature que l'autre; d'où il résulte que ni l'un ni l'autre de ces principes n'existe *nécessairement.* Que devient donc la matière et l'être quelconque, démontré existant de toute éternité, par la seule raison que quelque chose existe à présent?

Seconde preuve. Si deux principes existent ensemble, qui est-ce qui a arrangé la matière?

Ce ne peut être *Dieu*, parce qu'il ne connaît point l'*autre principe*, et n'a aucun droit sur lui. (1)

Si la matière est incréée, Dieu ne peut la mouvoir, ni en former aucune chose; car

(1) Bayl. art. *Anaxim.*

Dieu

Dieu ne peut l'arranger sagement sans la connaître ; il ne peut la connaître, s'il ne l'a pas créée, puisqu'étant un principe *indépendant* par lui-même, il ne peut tirer ses connaissances que de lui ; rien ne peut agir en lui, ni l'éclairer. (1)

Ainsi s'évanouit cet épouvantail de l'école des athées : *ex nihilo, nihil fit*. Si Dieu *existe*, la matière n'est pas *éternelle*, et la création est *obligée*. Si vous supposez que Dieu n'*existe pas*, vous rentrez dans le cercle de nos propositions.

L'être existant de toute éternité, est donc nécessairement unique. (2)

CINQUIÈME PROPOSITION. 1. *Quelque chose a existé de toute éternité.* 2. *Cet être existant est indépendant et immuable ;* 3. *il ne peut être la matière ;* 4. *il est nécessairement unique ;* 5. IL N'EST POINT UN AGENT AVEUGLE, SANS CHOIX ET SANS VOLONTÉ.

Preuves. Si la cause suprême est sans liberté, une chose qui n'existe pas dans la

(1) Mallebr.

(2) La seule objection qu'on pourrait me faire ici, se tirerait du spinosisme, qui admet l'unité de Dieu et de la matière ; mais on sait combien cette opinion est absurde. On peut voir Bayle, art. *Spinosa*.

moment actuel, n'a jamais pu exister; car,

Si la puissance de la cause suprême vient de l'enchaînement nécessaire des êtres, tout ce qui existe, existe par une nécessité rigoureuse; alors si cette nécessité est de *rigueur*, comment se trouve-t-il un temps où cette chose n'existait pas ?

Que si on rapporte cette nécessité d'existence à une certaine époque de la succession des temps, c'est complétement déraisonner. Dans le cas d'une existence d'*absolue* nécessité, il n'y a point de *succession* de temps. Les temps sont UN et TOUT.

Ensuite,

Il n'y a dans le monde aucune apparence d'une nécessité *absolue*. Chacun peut concevoir les choses d'une toute autre manière, et dans un ordre tout différent de ce qu'elles sont; mais on apperçoit une nécessité de *convenances* relatives aux lois de l'harmonie et de la beauté. Cette nécessité du *meilleur possible* dans les êtres, est fort digne d'une cause intelligente, et très-compatible avec sa liberté.

De plus,

L'être intelligent prouve encore sa liberté par les causes finales. Aucun athée ne s'avise de soutenir à présent, comme jadis Epicure, que l'œil n'est pas formé pour voir, et l'o-

reille pour entendre. Il suffirait de renvoyer cet incrédule aux anatomistes.

Enfin,

Si la cause première agit par nécessité, aucun *effet* de cette cause ne sera *fini*. Une nature qui agit *nécessairement*, agit de *toute sa puissance*. Or, une nature *infinie*, agissant à-la-fois de toutes parts et de toute sa puissance, ne peut jamais *compléter* un être, puisqu'elle y ajouterait *sans fin*, en raison de son *infinité;* il n'y aurait donc point d'objet fini dans l'univers, ce qui est visiblement absurde.

Donc la cause première n'est point un agent aveugle, sans choix et sans volonté.

SIXIÈME PROPOSITION. 1. *Quelque chose a existé de toute éternité. 2. Cet être existant est indépendant et immuable ;* 3. *il ne peut être la matière ;* 4. *il est nécessairement unique ;* 5. *il n'est point un agent aveugle, sans choix et sans volonté.* 6. IL POSSÈDE UNE PUISSANCE INFINIE.

Pr. uves. Cette puissance ne peut s'étendre que sur deux espèces d'êtres, qui constituent toutes les choses, savoir : les êtres matériels et les êtres immatériels.

Par rapport aux premiers,

Nous avons vu que la *cause nécessairement*

unique, doit avoir créé la matière, et conséquemment en être la maîtresse absolue.

Quant aux derniers,

Nous prouverons ailleurs que Dieu a pu seul les créer, lorsque nous examinerons la nature de la pensée de l'homme.

SEPTIÈME ET DERNIÈRE PROPOSITION.

1. *Quelque chose a existé de toute éternité.* 2. *Cet être existant est indépendant et immuable;* 3. *il ne peut être la matière;* 4. *il est nécessairement unique;* 5. *il n'est point un agent aveugle, sans choix et sans volonté;* 6. *il possède une puissance infinie;* 7. ET IL EST INFINIMENT SAGE, BON, JUSTE, etc.

Preuves. Cela se démontre

A priori,

1.° Parce qu'un être parfaitement intelligent doit connaître ses propres facultés, et qu'étant infini en puissance, rien ne peut l'empêcher de faire ce qui est le meilleur et le plus sage.

2.° Parce que l'être infini connaissant toutes les convenances et toutes les relations des choses, n'étant jamais détourné de la vérité, par les passions, la force ou l'ignorance, il doit toujours agir conformément aux propriétés des choses.

A posteriori,

Les preuves de la bonté, de la sagesse et

de la justice de Dieu, se tirent de la beauté de l'univers.

Récapitulons.

1.° Quelque chose a existé de toute éternité.

2.° Cette chose existante est immuable et indépendante.

3.° Elle n'est pas la matière.

4.° Elle est unique.

5.° Elle n'est point un agent aveugle.

6.° Elle est toute-puissante.

7.° Elle est souverainement sage, bonne et juste.

Voilà DIEU.

Le Mouvement.

D'OU vient le MOUVEMENT de la MATIÈRE ?

Premier syllogisme (genre positif.)

Ou ce mouvement lui est essentiel, ou il lui est communiqué.

Si le mouvement est *essentiel* à la matière, c'est une nécessité pour elle que ses parties soient toujours en mouvement : or,

L'expérience la plus commune démontre qu'il y a des corps en repos; donc

Le mouvement n'est pas essentiel à la matière ; donc

Il lui est communiqué.

Second syllogisme (genre destructif.)

Si le mouvement est *essentiel* à la matière, toutes ses parties doivent tendre sans cesse et également de tous côtés : or,

De l'éternel mouvement résulte l'éternel repons ; donc

Tout est en repos dans l'univers; (*absurde.*)

Troisième syllogisme (genre démonstratif.)

Le mouvement, par sa nature connue, n'a aucune régularité ;

Il s'exerce dans toutes les dimensions et dans toutes les vîtesses ;

Il s'échappe par la tangente, coupe par la sécante, se plonge par la perpendiculaire, se roule par le cercle, se glisse par l'ellypse et la parabole ;

Il se communique par le choc; il prend des directions nouvelles, selon l'opposition ou la réflexion des corps : or,

Les lois motrices des astres, du soleil et des planètes, s'accomplissent dans une inaltérable régularité géométrique ; donc

Ces lois d'un mouvement permanent et régulier, ne peuvent être engendrées par le mouvement confus et désordonné de la matière.

Il suit de ces trois syllogismes, que le mouvement n'est point essentiel à la matière :

1.° Parce qu'il y a des corps en repos ;

2.° Parce que l'universel mouvement serait le repos universel, ce qui choque l'expérience;

3.° Parce que le mouvement irrégulier de la matière ne peut jamais être admis comme créateur de l'*ordre*, de l'univers. Une cause ne peut pas produire un effet dont elle n'a pas en elle-même le principe, puisqu'il y aurait alors un effet sans cause ; un composé ne peut pas avoir des vertus, qui ne sont pas dans ses élémens simples. Enfin, si le mouvement était une qualité résidante dans la matière ou dans l'arrangement de ses parties, depuis le temps que les plus habiles mécaniciens cherchent le mouvement perpétuel, n'est-il pas plus que probable qu'ils auraient trouvé la machine propre à le mettre en évidence ? Mais l'expérience a démontré jusqu'à présent, qu'il fallait un moteur étranger.

On doit conclure de ces argumens, qu'il existe quelque part, *hors* de la matière, un mobile universel, premier agent du mouvement, à-la-fois immuable et dans un mouvement éternel.

Voilà DIEU.

Eclaircissemens sur ces dernières preuves touchant le mouvement.

Le mouvement de la matière fournissant une preuve sans réplique en faveur de l'exis-

tence de Dieu, il sera bon d'y jeter encore quelque lumière.

Pour démontrer l'impossibilité de la formation des mondes par le mouvement et le hasard, Cicéron tire des lettres de l'alphabet, cette objection si connue :

« Ne dois-je pas m'étonner (1), dit-il, qu'il y ait un homme qui se persuade que de certains corps solides et indivisibles se meuvent d'eux-mêmes par leur poids naturel, et que, de leur concours fortuit, s'est fait un monde d'une si grande beauté ? Quiconque croit cela possible, pourquoi ne croirait-il pas que si l'on jetait à terre quantité de caractères d'or, ou de quelque matière que ce fût, qui représentassent les vingt et une lettres, ils pourraient tomber arrangés dans un tel ordre, qu'ils formeraient lisiblement les annales d'Ennius ? Je doute si le hasard rencontrerait assez juste pour en faire un seul vers. Mais ces gens-là, comment assurent-ils que des corpuscules, qui n'ont point de couleur, point de qualité, point de sentiment, qui ne font que voltiger au gré du hasard, ont fait ce monde-ci, ou plutôt en font à chaque moment d'innombrables qui en remplacent d'autres ? Quoi ! si le concours des atomes peut

(1) *De Nat. Deor. II.* 37. Traduct. de d'Olivet.

faire un monde, ne pourrait-il pas faire des choses bien plus aisées, un portique, un temple, une maison, une ville ? »

Cette absurdité qui frappait si justement l'orateur Romain, a aussi été relevée par Bayle. Nous aimons à citer Bayle aux athées. « Ce dialecticien (c'est Leibnitz qui parle) passe aisément du blanc au noir ; il s'accommode de tout ce qui lui convient pour combattre l'adversaire qu'il a en tête, n'ayant pour but que d'embarrasser les philosophes, et faire voir la faiblesse de notre raison. Jamais Arcésilas et Carnéades n'ont soutenu le pour et le contre avec plus d'esprit et d'*éloquence*. » (1)

Voici donc ce que dit Bayle sur la nécessité d'une cause intelligente. (2)

« Puisque, de l'aveu de toutes les sectes, les lois du mouvement ne sont pas capables de produire, je ne dirai pas un moulin, une horloge, mais le plus grossier instrument qui se voit dans la boutique d'un serrurier, comment seraient-elles capables de produire le corps d'un chien, ou même une rose et

---

(1) Leibn. Théodic. part. 3, § 353. On sait ce que c'est que l'éloquence de Bayle ; mais il faut pardonner ce jugement à Leibnitz.

(2) Art. Sennert. n. C.

une grenade ? Recourir aux astres ou aux formes substantielles, c'est un pitoyable asile. Il faut ici une cause qui ait l'idée de son ouvrage, et qui connaisse les moyens de le construire : tout cela est nécessaire à ceux qui font une montre et un vaisseau; à plus forte raison se doit-il trouver dans ce qui fait l'organisation des êtres vivans. »

A la note R. de l'article Démocrite, il s'exprime ainsi :

« En quittant le droit chemin, qui est le système d'un Dieu, créateur libre du monde, il faut nécessairement tomber dans la multiplicité des principes; il faut reconnaître entre eux des antipathies et des sympathies, les supposer indépendans les uns des autres, quant à l'existence et à la vertu d'agir, mais capables néanmoins de s'entre-nuire par l'action et la réaction. Ne demandez pas pourquoi en certaines rencontres, l'effet de la réaction est plutôt ceci que cela ; car on ne peut donner raison des propriétés d'une chose, que lorsqu'elle a été faite librement par une cause qui a eu ses raisons et ses motifs en la produisant. »

Crousaz, qui cite ce passage à la huitième section de son examen du Pyrrhonisme, ajoute (1) :

(1) Page 426.

«Quand on supposerait les atomes éternels et en mouvement de toute éternité, on pourrait bien en conclure qu'en s'approchant ils formeraient de certaines masses, et, si vous voulez encore, que ces masses seraient propres à produire de certains effets. Mais de-là il y a infiniment loin à supposer que ces masses, formées par le concours fortuit des atomes, auraient pris un agencement régulier, et que les propriétés des unes auraient été précisément telles qu'il fallait pour l'usage des autres.

» Que l'on ploie dix billets numérotés, l'un par le chiffre 1, le second par le chiffre 2. Combien de reprises ne faudrait-il pas pour les tirer, sans choix, dans un tel ordre, que le numéro 1 vînt précisément le premier, le numéro 2 le second, et ainsi jusqu'au 10?

» S'il y en avait vingt, le cas ne serait pas seulement deux fois plus difficile, mais incomparablement plus, comme le démontrent ceux qui ont étudié la doctrine abstraite des combinaisons. Cinq choses mélangées 2 à 2 donnent 15 combinaisons; à 3, 35; à 4, 70; à 5, 126; à 6, 210; à 7, 330.

» La difficulté de ranger plusieurs choses sans le secours du discernement dans un ordre croissant avec le nombre de ces choses, devient toujours plus grande dans une pro-

portion qui va si fort en augmentant. Pour donner un arrangement, sans le secours de l'intelligence et du choix, à une infinité de parties en désordre, il faudrait surmonter des difficultés infiniment infinies. Quelle étendue d'intelligence ne serait pas nécessaire pour ranger dans un grand ordre, dans un ordre exquis, dans un ordre qui se soutînt, une infinité de choses, dont chacune hors de sa place serait une cause de désordre! Prenez autant de lettres qu'il y en a dans une ligne; agencez les billets où elles sont écrites, une seule par billet, sans les voir, à peine, après avoir épuisé votre vie en tentatives, viendrez-vous une fois à bout de les ranger à faire lire cette ligne? La difficulté sera beaucoup plus que double, s'il faut ainsi venir à bout d'agencer les expressions de deux lignes. Où n'irait point la difficulté de les ranger, sans le secours du discernement, dans l'ordre où elles sont dans une page entière? Leurs agencemens fortuits iraient-ils enfin à composer un livre? Une cause infinie en perfection peut seule lever les obstacles qui naissent d'une confusion infinie.

» J'ajouterai ici un exemple aisé de la variété et de la multiplicité des combinaisons. *A* et *b* se combinent en deux manières, *ab*, *ba*; *abc*, en six, *ab*, *cb*, *ba*, *bc*, *ca*, *cb*, et cela

cèla sans être répétées ; *abcd* en vingt-quatre, *abcd*, *abdc*, *acbd*, *acdb*, *adbc*, *adcb* ; en voilà six. Il y en aura autant si l'on commence par *b*, autant par *c*, autant par *d*.

» Une infinité combinée 2 *à* 2 irait à l'infini ; combinée 3 *à* 3, encore à l'infini et à un plus grand infini ; combinées toutes ensembles, à une infinité d'infinies manières. Quelles sources de confusion, quelle infinité de dérangemens, et à combien d'infinies manières ne montent pas les chaos et les confusions possibles ! Si cette confusion ne se change pas tout d'un coup en régularité, elle subsistera ; car quelque léger principe de régularité serait bientôt détruit par les chocs de l'infinie confusion restante.

» Dire que dans la suite infinie des temps, la combinaison régulière a enfin eu son tour, ce serait supposer une infinie régularité dans la confusion, puisque ce serait supposer que toutes les combinaisons différentes à l'infini se seraient succédé par ordre, et que par-là la combinaison régulière aurait paru dans sa place, et en aurait eu une assignée dans cette succession, où elles se présentaient par ordre, comme si une intelligence en avait fait les agencemens, les essais et les revues. »

Ces raisonnemens sont d'une grande force, et précisément comme les demandent les

esprits positifs, c'est-à-dire, des raisonnemens mathématiques. Il y a des athées qui ont l'ingénuité de croire que ce n'est que dans leur secte qu'on démontre par A + B, et que les pauvres chrétiens sont réduits à l'*imagination* pour toute ressource. C'est bien quelque chose pourtant que cette imagination ; et il y a tel profane qui aurait la témérité de croire qu'il est plus difficile d'écrire une seule belle page de pensées morales ou de sentimens, que de compiler des volumes entiers d'abstractions. Quoi qu'il en soit, ces incrédules ne savent donc pas que Leibnitz a prouvé Dieu géométriquement dans sa Théodicée ? Ils ne savent donc pas qu'on a emprunté d'Huygens, de Keil, de Marcalle et de cent autres, des théorèmes rigoureux pour établir l'existence d'un Etre suprême ? Platon n'appelait Dieu que l'*éternel géomètre*, et c'est l'art d'Archimède qui a fourni la plus belle et la plus puissante image de Dieu, *le triangle inscrit au cercle*.

Newton a posé ainsi l'axiome fondamental de la mécanique.

« *Quand un corps est en repos ou en mouvement, il ne cesse jamais de rester en repos, ou de se mouvoir en ligne droite avec la même force, sans qu'elle reçoive aucune augmentation ou aucune diminution, à moins que quel-*

que autre force, venant à agir sur lui, n'y cause du changement. »

Le médecin Nieuwentyt, raisonnant sur cet axiome, dans son livre *de l'existence de Dieu, démontrée par les merveilles de la nature*, fait cette curieuse observation. (1)

« Lorsqu'un petit corps, qui ne sera si grand qu'une petite boule, de la grosseur, par exemple, d'un grain de sable très-petit, après avoir reçu une chiquenaude, va heurter contre un corps, que nous supposerons aussi gros que tout le globe de la terre, ou, si vous voulez, mille fois plus grand, pourvu que ni l'un ni l'autre n'ait pas de ressort; il s'ensuit, dis-je, que ce grand corps sera entraîné avec le grain de sable en ligne droite; et à moins que quelque force ou quelque obstacle n'intervienne et n'arrête ce mouvement, la force d'une seule chiquenaude suffira pour faire mouvoir continuellement en ligne droite ce grand corps et le petit grain de sable tout ensemble; et si dans leurs routes ils rencontraient cent mille autres corps, chacun un million de fois plus grand que la terre, ils les entraîneraient tous avec cette petite force, sans qu'il y en eût jamais aucun en état de prendre une autre direction.

(1) Liv. III, chap. 3, p. 541.

» Que ceci soit vrai, quelque merveilleux qu'il paraisse, c'est une chose que les mathématiciens ne sauraient nier. Misérables Pyrrhoniens, qui espérez, en déduisant nécessairement les lois de la nature l'une de l'autre, d'éluder les preuves de la Providence divine ! Misérables Pyrrhoniens, montrez-nous par vos principes, si vous pouvez en aucune manière comprendre, non pas qu'une pareille chose arrive continuellement (car les mathématiques leur montreront ceci), mais comment et de quelle manière agit la force de ce petit grain de sable; de sorte que pour peu qu'il pousse ces corps prodigieux, il les met non-seulement en mouvement, mais il les y conserve sans jamais cesser. »

Voilà la remarque de cet excellent homme qui, avec Hippocrate et Galien, avait reconnu dans la merveilleuse machine de notre corps, la main d'une intelligence divine.

Enfin, le docteur Hancock se sert d'une comparaison frappante, pour faire sentir l'absurdité de ceux qui attribuent l'ordre de l'univers au concours fortuit des atomes.

« Supposons, dit-il (1), que tous les hommes qu'il y a sur la terre fussent aveugles,

---

(1) Hancock, on the Exist. of God, sect. 5. *Trad. franç.*

et que dans cet état il leur fût ordonné de se rendre dans les plaines de la *Mésopotamie ;* combien de siècles leur faudrait-il pour trouver cette route et pour venir à leur commun rendez-vous ? Y arriveraient-ils même jamais, quelque immense que fût leur durée ? Cela serait pourtant infiniment plus facile à faire pour des hommes, qu'il ne l'a été aux *atomes* de *Démocrite* d'exécuter l'ouvrage qu'il leur attribue. Posé cependant que ce concours si heureux ne leur ait pas été impossible ; comment est-il arrivé qu'il n'ait plus rien produit de nouveau, ou que le même hasard qui les assembla pour former l'univers, ne les ait pas dissipés pour le détruire ? Dira-t-on que c'est un principe d'*attraction* et de *gravitation* qui les retient ainsi dans leur situation primitive ? Mais ce principe d'*attraction* et de *gravitation* est ou *antérieur* ou *postérieur* à la formation de l'univers. S'il est antérieur, comment est-ce que l'activité en était suspendue ? Et s'il est postérieur, quelle en est l'origine, et ne doit-elle pas venir d'ailleurs que de la matière, qui de sa nature est susceptible de se mouvoir en tout sens ? Si l'on dit d'ailleurs que c'est la *nature* qui se maintient d'elle-même dans cet état permanent, on ne peut entendre par ce terme dans le système de *Démocrite*, que le *concours fortu..*,

et l'on sent d'abord que cela ne suffit pas plus pour rendre raison de la conservation du monde, que pour celle de sa formation. »

Pour se tirer des difficultés insurmontables qui résultent de la formation du monde par le mouvement de la matière, Spinosa, d'après Straton, a soutenu qu'il n'y a dans l'univers qu'une seule substance ; que cette substance est Dieu, a-la-fois esprit et matière, possédant l'attribut de la pensée et de l'étendue. Ainsi, mon pied, ma main, un caillou, tous les accidens physiques et moraux, toutes les saletés de la nature sont des parties de Dieu. Rare et admirable divinité, sortie toute formée et sans douleur du cerveau d'un incrédule ! Les paiens avaient bien attaché des dieux aux objets les plus vils de la terre ; mais il n'appartenait qu'à un athée de déifier, en une seule et éternelle substance, tous les crimes et toutes les immondices de l'univers. Il se passe d'étranges choses dans l'intérieur de ces hommes que Dieu a éloignés de lui, et les plus habiles gens trouveraient mal-aisé d'expliquer les mouvemens du cœur d'un athée. On peut voir comment Bayle, Clarcke, Leibnitz, Crousaz, etc. ont renversé le spinosisme, qui est en même temps le plus impie et le plus insoutenable des systèmes.

Anaximandre, par une autre folie, voulait que les *formes* et les *qualités*, provenues de la matière, eussent arrangé l'univers.

D'un autre côté, les Stoïciens supposaient des *formes plastiques*, destituées d'intelligence, et pourtant distinctes de la matière. A la vérité, quelques-uns les dérivaient de Dieu, et ne les avaient imaginées que pour expliquer l'action d'un être immatériel sur des êtres matériels.

Qu'est-il besoin d'appeler les mépris du lecteur sur ces rêveries philosophiques? Elles ont été combattues par les incrédules eux-mêmes.

Il ne reste donc plus à faire valoir que la loi bannale de la *nécessité*. On s'en sert d'autant plus volontiers, qu'on ne sait ce que c'est, et qu'en lâchant ce grand mot, on se croit dispensé de l'expliquer. Mais cette terrible nécessité est-elle une chose créée ou increéée? Si elle est créée, qui est-ce qui en est le créateur? Si elle est increéée, cette nécessité, qui arrange tout, qui produit tout dans un si bel ordre, qui est une, indivisible, sans étendue, est-elle autre que Dieu?

La Pensée.

D'OU VIENT LA PENSÉE DE L'HOMME, ET QUELLE EST LA NATURE DE CETTE PENSÉE?

Elle ne peut être que *matière*, *mouvement* ou *repos*, la *chose* même, ou les deux *accidens* de cette *chose*, puisqu'il n'y a dans l'univers que *matière*, *mouvement* et *repos*.

Que la *pensée* n'est pas *matérielle*, cela parle de soi.

Que la *pensée* n'est pas *le repos* de la matière, cela est encore prouvé, puisqu'au contraire, la *pensée* est un *mouvement*.

La *pensée* est donc un *mouvement*. Est-elle le *mouvement matériel*, ou l'effet du *mouvement matériel* ?

Examinons.

Si la pensée est l'*effet* du mouvement, ou le *mouvement* lui-même, elle doit ressembler à cet *effet* de mouvement, ou à ce mouvement. Or,

Le *mouvement* rompt, désunit, déplace ; *la pensée* ne fait rien de tout cela :

Elle touche les corps, sans les séparer, sans les mouvoir.

Le *mouvement* lui-même est aussi un déplacement. Un corps qui se meut change de disposition, s'arrange d'une autre manière, occupe une autre place, acquiert d'autres proportions : la *pensée* ne fait rien de tout cela :

Elle se meut sans cesser d'être en repos et sans quitter son siége ; elle n'a ni dimension, ni localité, ni forme.

Le *mouvement* a sa mesure et ses degrés : la *pensée*, au contraire, est *indivisible*. Il n'y a point de moitié, de quart, de fraction, de *pensées* : une *pensée* est une.

Le *mouvement* de la matière a des bornes qui l'empêchent de s'étendre au-delà de certains espaces :

La *pensée* n'a d'autres champs que l'infini. Or, comment concevoir qu'un atome, parti de mon cerveau, avec la rapidité de la *pensée*, atteigne au même instant le ciel et l'enfer, et pourtant sans quitter mon cerveau ? car s'il en était ainsi, ma pensée subsisterait hors de moi, et ne serait plus moi. Qui aurait donné à cet atome cette force immense de mouvement, incomparablement plus grande que celle qui entraîne tous les corps célestes ? Comment un si chétif insecte que l'homme, aurait-il une pareille puissance *physique* ?

Le *mouvement* ne peut agir qu'au présent.

Le passé et l'avenir sont également du ressort de la *pensée*. L'espérance, par exemple, ne peut être qu'un mouvement futur ; et comment un mouvement *futur matériel* existe-t-il au *présent* ?

La *pensée* ne peut donc être le mouvement matériel. En est-elle l'*effet* ?

La pensée ne peut être l'*effet* du mouvement, parce qu'un effet ne peut être plus

noble que sa cause, une conséquence plus puissante qu'un principe. Or, que la *pensée* soit plus noble et plus forte que ce *mouvement*, qui ne le voit du premier coup d'œil, puisque la pensée connaît ce *mouvement*, et que ce *mouvement* ne la connaît pas; puisque la *pensée* parcourt dans la plus petite fraction de temps, des espaces que ce *mouvement* ne pourrait franchir que dans des milliers de siècles !

Que si l'on dit à présent que la pensée n'est ni un *mouvement*, ni un *effet* de mouvement *intérieur* dans mon cerveau, mais un ébranlement produit par un mouvement *extérieur*, c'est seulement retourner les termes de la proposition. Car il est encore peut-être plus absurde d'imaginer que tel atome émané de la lumière d'une étoile, descende dans la vîtesse de la *pensée*, pour choquer telle partie de mon cerveau, tandis que d'autres millions de *mouvemens* viennent en même temps l'assaillir de tous côtés. Par la seule loi de la pesanteur, un atome tombé du soleil sur ma sête, me réduirait en poussière. Obiecter que la gravité n'existe plus pour les parties extrêmement ténues de la matière, ce serait se moquer des gens, en voulant appliquer ce principe physique à la théorie de la pensée. Examinez donc un peu

ce qui arriverait dans votre entendement toutes les fois que vous pensez, si votre *pensée* était le *mouvement* matériel, ou un *effet* de ce mouvement. Une petite portion de votre cervelle se détache, et s'en va roulant de tel côté, ce qui vous donne telle idée. Cet atome est long ou rond, large ou étroit, mince ou épais; et vous voilà, en conséquence de cette figure du hasard, obligé d'être triste ou gai, insensé ou sage. Mais comme l'homme pense à mille choses à-la-fois, quel chaos, quel dérangement dans sa tête! Une *pensée sublime*, sous la forme d'un embryon blanc ou bleu, en traversant votre entendement, rencontre une autre *pensée rouge* qui l'arrête. D'autres *idées* surviennent, se heurtent, etc.

Ce n'est pas là toute la difficulté; car si le *mouvement* est la *pensée*, le *mouvement* est un *principe pensant*. Or, dans ce cas, le flot qui roule, le pied qui marche, la pierre qui tombe, pensent. Vous dites que je pense en raison d'un ébranlement produit dans une certaine partie de mon cerveau; d'accord: mais cette partie de mon cerveau qui s'ébranle n'est pas d'une autre nature que les élémens de l'univers. C'est de l'eau, de la terre, de l'air ou du feu, ou si vous aimez mieux parler comme la physique du jour, c'est de

l'oxigène, de l'hydrogène, etc. Amalgamez ces principes tout comme il vous plaira, ils resteront toujours tels par leur essence. Or, de leur mélange tel quel, comment ferez-vous naître la *pensée*, si le *principe* de cette pensée n'est pas renfermé dans les *élémens* qui la composent? Vous ne voulez pas déraisonner et dire qu'un *composé* a des effets qui ne sont pas dans des *simples*, et qu'un accident peut être provenu sans cause? Vous serez donc réduit à vous jeter dans une autre absurdité, et à dire que les élémens de la matière *pensent* en *certains cas*. Comment se fait-il alors que ces élémens qui se trouvent combinés de tant de manières, ne répètent pas quelquefois *hors de l'homme* l'effet de la pensée?

Disons donc, car on ne le peut nier sans folie, que la *pensée* n'est ni la *matière*, ni le *mouvement*. Si l'on veut absolument que le *mouvement* fasse une des conditions de la *pensée*, du moins est-il certain que cette pensée n'est pas le mouvement lui-même, mais quelque chose qui *se joint* ou *s'applique* au mouvement, puisqu'il est indubitable qu'*il y a des mouvemens qui ne pensent pas*.

Venons à la grande conclusion.

Si la *pensée* est différente (comme elle l'est) de la *matière* et du *mouvement* matériel, qu'est-elle, et d'où vient-elle?

Comme

Comme elle n'existait pas chez moi avant que je fusse créé, elle a donc été produite ?

Si elle a été produite, elle l'a été nécessairement par quelque chose *hors de la matiere*, puisque nous avons reconnu que la *matière* n'a pas le *principe pensant.*

Cette chose placée hors de la matière, qui a produit ma *pensée*, ne peut être qu'une chose encore *plus excellente* que ma pensée, quoique la pensée de l'homme soit ce qu'il y a de plus beau dans l'univers : un principe est plus puissant que son effet.

Ma pensée étant indivisible est immortelle ; par l'axiome reçu de tous les philosophes, qu'une chose ne se dissout que par la divisibilité de ses parties.

Or, la *cause* qui a produit ma *pensée* est donc *indivisible* comme elle ; elle est donc *immortelle* comme elle.

Mais comme cette *cause* était avant ma *pensée*, cette *cause* a elle-même été produite, ou elle est de *toute éternité.*

Si elle a été produite, où est son principe ? Si vous me montrez ce principe, quel est le principe de ce principe ?

Ainsi, vous élevant sans fin, vous arrivez au premier anneau ; Dieu montre sa face au fond des ombres de l'éternité : notre ame est la chaîne immortelle qu'il nous a tendue pour remonter jusqu'à lui.

C'est ainsi que la pensée de l'homme prouve irrévocablement l'existence de la divinité, de même qu'à son tour l'existence de cette divinité démontre l'existence et l'immortalité de l'ame, puisque Dieu ne peut être, s'il est injuste, et que l'homme, jeté sur la terre pour couler des jours infortunés et mourir, n'annoncerait que le caprice d'un affreux tyran. Ceci doit nous donner la plus haute opinion de notre nature ; car, qu'est-ce qu'un être dont Dieu est la preuve, et qui est à son tour la preuve de Dieu ! L'Ecriture a-t-elle parlé trop magnifiquement de cet être là ! « *Quand l'univers écraserait l'homme*, dit Pascal, *l'homme serait encore plus grand que l'univers ; car il sentirait que l'univers l'écrase, et l'univers ne le sentirait pas.* »

Il faut donc admettre que s'il y a un Dieu, ses perfections prouvent que l'homme a une ame immortelle, et *vice versâ*, conclure de l'excellence de l'ame humaine et des malheurs de ce monde, que Dieu existe de nécessité.

Quelques autres preuves de l'Immortalité de l'Ame.

La science est éternelle, donc le siége de la science, l'ame, doit être immortelle.

La raison et l'ame ne sont qu'un ; or, la raison est immuable et éternelle.

La matière ne peut cesser d'être, sans un acte immédiat de la volonté de Dieu : elle demeure toujours, rien ne se crée, rien ne s'anéantit; or, la vie étant l'essence de l'ame, l'ame ne peut en être privée.

L'ame n'est point l'arrangement des parties du corps, puisque plus on la dégage des sens, plus on a de facilité à comprendre les choses. (1)

Le concevant se présente toujours avant le concevable.

Nous éprouvons d'abord qu'il existe des idées ; nous comprenons un objet sans le voir, nos sens nous en assurent ensuite. Ce sont les idées abstraites qui font les abstractions des choses. Le mouvement, par exemple, ne serait pas le mouvement, sans la comparaison que l'esprit fait du présent au passé. L'ame et ses opérations se montrent donc toujours les premières, et les corps ne viennent qu'ensuite. Ce fait, d'une vérité rigoureuse, est contraire aux rapports des sens, qui ne voient que la matière, ou qui passent de celle-ci à l'esprit, au lieu de descendre de l'esprit au corps. Or, si l'ame se

(1) S. August. *de Immort. Anim.*

retrouve par-tout séparée de la matière, elle a donc une existence réelle (1); donc, etc. etc.

De cette preuve de l'existence de l'ame, et conséquemment de son immortalité, nous allons faire naître cette autre preuve :

Le monde métaphysique n'existe point dans la nature-matière.

Les nombres, comme la pensée les considère, sont hors de la nature où il ne peut y avoir que des unités. Cet incompréhensible mystère des appositions de chiffres, qui fournissent des quantités abstraites, croissant ou diminuant dans des rapports donnés, ce mystère, disons-nous, n'est point dans l'ordre physique.

Or donc, le monde métaphysique étant placé hors de la matière, ce monde doit être ou un univers intellectuel existant à part, ou seulement une modification de l'ame. Dans les deux cas, l'immortalité de l'ame est prouvée ; car l'homme purement matériel ne pourrait concevoir hors de la matière, un monde métaphysique et éternel, ni encore moins avoir au dedans de lui quelque chose qui renfermât un monde de pensées abstraites et de vérités éternelles.

---

(1) Phed. *de Mos.*

« Par l'esprit humain, dit Cicéron (1), tel qu'il est, nous devons juger qu'il y a quelqu'autre intelligence supérieure et divine. Car, *d'où viendrait à l'homme*, dit Socrate dans Xénophon, *l'entendement dont il est doué ?* On voit que c'est à un peu de terre, d'eau, de feu et d'air, que nous devons les parties solides de notre corps, la chaleur et l'humidité qui y sont répandues, le souffle même qui nous anime. Mais, ce qui est bien au-dessus de tout cela, j'entends la raison, et pour le dire en plusieurs termes, l'esprit, le jugement, la pensée, la prudence, où l'avons-nous pris ?

» On ne peut absolument trouver sur la terre (2) l'origine des ames : car il n'y a rien dans les ames, qui soit mixte et composé ; rien qui paraisse venir de la terre, de l'eau, de l'air, ou du feu. Tous ces élémens n'ont rien qui fasse la mémoire, l'intelligence, la réflexion ; qui puisse rappeler le passé, prévoir l'avenir, embrasser le présent. Jamais on ne trouvera d'où l'homme reçoit ces divines qualités, à moins que de remonter à un Dieu. Par conséquent, l'ame est d'une nature

(1) *De Nat. Deor. II*, 6, 7. *Trad. de d'Oliv.*
(2) Frag. *de Consol.*

singulière, qui n'a rien de commun avec les élémens que nous connaissons. Quelle que soit donc la nature d'un être qui a sentiment, intelligence, volonté, principe de vie ; cet être-là est céleste, il est divin, et dès-là immortel.

» Je comprends bien, ce me semble (1), de quoi et comment ont été produits le sang, la bile, la pituite, les os, les nerfs, les veines, et généralement tout notre corps, tel qu'il est. L'ame elle-même, si ce n'était autre chose dans nous que le principe de la vie, me paraîtrait un effet purement naturel, comme ce qui fait vivre à leur manière la vigne et l'arbre. Et si l'ame humaine n'avait en partage que l'instinct de se porter à ce qui lui convient, et de fuir ce qui ne lui convient pas, elle n'aurait rien de plus que les bêtes.

» Mais ses propriétés sont, premièrement, une mémoire capable de renfermer en elle-même une infinité de choses.

» Voyons ce qui fait la mémoire (2), et d'où elle procède. Ce n'est certainement ni du cœur, ni du cerveau, ni du sang, ni des atomes. Je ne sais si notre ame est de feu

---

(1) *Tuscul. I.* 24 et 25.
(2) *Ibid.*

ou d'air; et je ne rougis point, comme d'autres, d'avouer que j'ignore ce qu'en effet j'ignore. Mais qu'elle soit divine, j'en jurerais, si, dans une matière obscure, je pouvais parler affirmativement. Car enfin, je vous le demande, la mémoire vous paraît-elle n'être qu'un assemblage de parties terrestres, qu'un amas d'air grossier et nébuleux ? Si vous ne savez ce qu'elle est, du moins vous voyez de quoi elle est capable. Eh bien ! dirons-nous qu'il y a dans notre ame une espèce de réservoir, où les choses que nous confions à notre mémoire, se versent comme dans un vase ? Proposition absurde : car peut-on se figurer que l'ame serait d'une forme à loger un réservoir si profond ? Dirons-nous que l'on grave dans l'ame comme sur la cire, et qu'ainsi le souvenir est l'empreinte, la trace de ce qui a été gravé dans l'ame ? Mais des paroles et des idées peuvent-elles laisser des traces ? Et quel espace ne faudrait-il pas, d'ailleurs, pour tant de traces différentes ?

» Qu'est-ce que cette autre faculté, qui s'étudie à découvrir ce qu'il y a de caché, et qui se nomme intelligence, génie ? Jugez-vous qu'il ne fût entré que du terrestre et du corruptible dans la composition de cet homme, qui le premier imposa un nom à chaque chose ? Pythagore trouvait à cela une sagesse infinie.

Regardez-vous comme pétri de limon, ou celui qui a rassemblé les hommes, et leur a inspiré de vivre en société ? Ou celui qui, dans un petit nombre de caractères, a renfermé tous les sons que la voix forme, et dont la diversité paraissait inépuisable ? Ou celui qui a observé comment se meuvent les planètes ; et qu'elles sont tantôt rétrogrades, tantôt stationnaires ? Tous étaient de grands hommes, ainsi que d'autres encore plus anciens, qui enseignèrent à se nourrir de blé, à se vêtir, à se faire des habitations, à se procurer les besoins de la vie, à se précautionner contre les bêtes féroces : c'est par eux que nous fûmes apprivoisés et civilisés. Des arts nécessaires, on passa ensuite aux beaux-arts. On trouva, pour charmer l'oreille, les règles de l'harmonie. On étudia les étoiles, tant celles qui sont fixes, que celles qui sont appelées errantes, quoiqu'elles ne le soient pas. Quiconque découvrit les diverses révolutions des astres, fit voir par-là que son esprit tenait de celui qui les a formés dans le ciel. »

NOTE B.

« MAIS si tout ce que nous avons dit concernant les sens ne suffit pas pour convaincre un incrédule, avançons encore un peu, et

faisons voir que les bornes mêmes dans lesquelles l'étendue du pouvoir de nos sens extérieurs se trouve renfermée, contribuent aussi à nous rendre plus heureux, que si leur pouvoir s'étendait beaucoup plus loin, comme cela s'est trouvé dans ces derniers siècles, avec le secours de certains instrumens.

» Supposons que nos yeux aient le pouvoir de distinguer les objets qu'ils ne sauraient voir sans le microscope, il est vrai qu'ils nous feraient voir un monde de créatures nouvelles; une goutte d'eau dans laquelle on aurait fait tremper du poivre, ou une goutte de vinaigre, ou de matière séminale, nous paraîtrait comme un lac, ou une rivière pleine de poissons; l'écume des liqueurs puantes et corrompues nous paraîtrait un champ couvert de fleurs et de plantes; le fromage paraîtrait un composé de grosses araignées couvertes de poil; il en serait de même à proportion d'une infinité d'autres choses: mais il est aussi aisé de concevoir le dégoût, que la vue de ces insectes produirait pour beaucoup de choses, qui d'ailleurs sont très-bonnes et très-utiles en elles-mêmes. J'ai vu des personnes faire des éclats de rire à la vue des petits animaux qui s'offrent dans un morceau de fromage, par le moyen d'un microscope, et retirer vîtement leurs mains,

lorsque quelqu'un de ces insectes venait à tomber, de crainte qu'il ne tombât sur eux; mais d'autres faisaient des réflexions plus sérieuses sur la sagesse de Dieu, qui a bien voulu cacher ces choses aux yeux des ignorans et des personnes craintives, et les manifester à d'autres par le moyen des microscopes, afin que les moyens nécessaires ne manquassent point à ceux qui tâchent de pénétrer dans ces merveilles.

» Les philosophes incrédules oseraient-ils jamais souhaiter que leurs yeux eussent les propriétés des meilleurs microscopes, supposé qu'ils en connussent la nature et le fondement? Et se croiraient-ils plus heureux en voyant des objets si petits qui grossiraient jusqu'à ce point-là, tandis qu'en même temps tout ce qui leur tomberait sous les yeux n'occuperait pas plus d'espace qu'un grain de sable? Ils ne sauraient voir aucun objet distinctement, à moins qu'ils ne fussent à une très-petite distance de l'œil, à un ou deux pouces, par exemple. Quant aux autres objets plus éloignés, comme les hommes, les bêtes, les arbres et les plantes, pour ne rien dire du soleil, de la lune et des étoiles, ces corps où brille la majesté de l'Etre suprême, ils leur seraient entièrement invisibles, ou ils ne les verraient que dans une grande confusion, si

tout cela se trouvait ainsi, et si nos yeux tout seuls pouvaient pénétrer aussi avant que lorsqu'ils sont armés de bons microscopes. Tous ceux qui en ont fait l'expérience, conviennent que par leur moyen on peut voir des corps composés d'un millier de petites parties; d'où il s'ensuit que, pour bien voir chaque chose jusqu'à ses particules primitives, la vue doit encore s'étendre infiniment plus loin qu'elle ne s'étend avec le secours des meilleurs microscopes.

» D'un autre côté, supposons que nos yeux soient de grands télescopes, semblables à ceux dont nous nous servons pour observer tant de nouvelles étoiles dans les cieux, et pour faire tant de découvertes dans le soleil, la lune et les étoiles, ils seraient encore sujets à cet inconvénient, c'est qu'ils ne seraient presque d'aucun usage pour voir les objets qui nous environnent, et ils nous priveraient aussi de la vue des autres objets qui sont sur la terre, parce que nous verrions les vapeurs et les exhalaisons qui s'élèvent continuellement, et qui, comme des nuages épais, nous cacheraient tous les autres objets visibles : cela n'est que trop connu de ceux qui se servent de ces instrumens.

» De même, si l'odorat était aussi fin et aussi délicat dans les hommes, qu'il paraît

l'être dans de certains chiens de chasse, il n'est personne, il n'est aucune créature qui pût nous joindre; et il nous serait impossible de passer par les endroits où elles auraient passé, sans ressentir de fortes impressions des corpuscules qui en partent : mille distractions partageraient malgré nous notre attention ; et lorsque nous serions obligés de nous appliquer à des objets plus relevés, nous serions obligés de nous fixer à des choses méprisables.

» Si notre langue était d'un tissu si délicat qu'elle nous fît trouver autant de goût dans les choses qui n'en ont presque pas, que dans celles dont le goût est aussi fort que celui des ragoûts ou des épiceries, il n'est personne qui n'avouât que cela seul suffirait pour nous rendre les alimens très-désagréables, après que nous en aurions mangé seulement deux ou trois fois.

» L'oreille pourrait-elle distinguer tous les sons avec la même exactitude qu'elle les distingue à présent, lorsque, par le moyen d'un porte-voix, quelqu'un parle doucement dans son extrémité la plus évasée, ou ferait-on plus d'attention à un grand nombre de choses? On n'en ferait certainement pas plus que lorsque nous nous trouvons au milieu d'un bruit confus et d'un grand nombre de

voix, au milieu du bruit des tambours et du canon. Ceux qui ont été témoins des inconvéniens que souffrent les malades qui ont l'ouïe trop fine, n'auront pas de peine à être convaincus de cette vérité.

» Si dans toutes les parties de notre corps le toucher était aussi délicat que dans les endroits extrêmement sensibles et dans les membranes des yeux, ne faut-il pas avouer que nous serions bien malheureux, et que nous souffririons de grandes douleurs, lors même qu'une plume très-légère nous toucherait ?

» Enfin, peut-on réfléchir sur tout cela, sans reconnaître la bonté de celui qui en est l'auteur, qui, non-seulement nous a donné des organes aussi nobles que nos sens extérieurs, sans quoi il ne serait pas à préférer à un morceau de bois; mais qui a même, par un effet de son adorable sagesse, renfermé nos sens dans certaines bornes, sans lesquelles ils ne nous auraient servi que d'embarras, et il nous aurait été impossible d'examiner mille objets de plus grande conséquence. » (*Nieuwentyt*, *exist. de Dieu*, L. I, ch. 3, p. 131.)

Fin du second Volume.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

SUITE DES

DOGMES ET DOCTRINE.

LIVRE CINQUIÈME.

Existence de Dieu prouvée par les merveilles de la Nature.

LIVRE SIXIÈME.

Immortalité de l'Ame, prouvée par la morale et le sentiment.

Fin de la Table du second Volume.

